

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes de la mer**

**Ch. Quinel
A. De Montgon**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

CH. QUINEL ET A. DE MONTGON

CONTES ET LÉGENDES **DE LA MER** **ET DES MARINS**



FERNAND NATHAN

Contes et Légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE LA MER ET DES MARINS

Par
CH. Quinel et A. De Montgnon

Illustrations : Jacques Pecnar
Éditeur : Nathan

Les premiers aventuriers de la mer



AR, trois fois déjà le héraut à la voix d'airain avait, du haut des murs d'Iolchos, lancé le message royal :

— Vous tous, qui que vous soyez, rois ou pasteurs, vieillards vénérables ou jouvenceaux imberbes, hommes courbés vers la glèbe ou navigateurs aux yeux levés vers les étoiles, accourez. Nul ne sera repoussé, chacun recevra sa part du festin et de la chair des mille bœufs sacrés immolés en l'honneur du divin Neptune, dieu des océans qui baignent ces rivages. Nul ne s'en retournera dans ses foyers sans quelque riche présent. Ainsi le veut le sage Pélías, le puissant roi d'Iolchos. Que nul n'éprouve de crainte en son cœur. Pélías a juré par le Styx sauvegarde et protection à quiconque sera son hôte, fut-il son plus cruel ennemi.

Et ce cri s'en alla, à travers l'âpre presqu'île de Magnésie où s'élevait la fière cité d'Iolchos et jusque dans les vastes plaines de Thessalie, répété de bouche en bouche par les pasteurs qui gardaient les troupeaux, par les guerriers qui veillaient au faîte des murs, par les voyageurs qui erraient dans les sentiers. Il fut entendu le long des rivières du golfe Pagasétique et de la mer de Thrace ; il fut entendu dans la riante vallée de Tempé ; il fut entendu jusque sur les sommets rocheux du mont Ossa et du mont Pélion.

Or, dans un antre de cette sauvage montagne, vivait, auprès du centaure Chiron, fils de Saturne, moitié homme et moitié cheval, le jeune Jason, fils d'Éson, petit-fils d'Éole, le dieu des vents. Le centaure était précisément en train d'enseigner au jouvenceau l'art de tirer des sons harmonieux d'une flûte faite de roseaux taillés, lorsque l'écho de

l'invitation du roi d'Iolchos parvint jusqu'à sa solitude élevée.

Il interrompit sa leçon et, s'adressant à Jason, il lui dit ces paroles ailées :

— Mon fils, l'heure est venue où je dois te révéler ce que les dieux attendent de ta jeunesse et de ton courage et t'apprendre en même temps quelle est ta naissance. Tu n'es point, comme tu le croyais, le fils de quelque pâtre, obscur enfant abandonné dans les rochers et que j'aurais recueilli. Ta race est une race royale qui s'apparente à celle des divinités de l'air. Ton père, Éson, fils d'Éole, régnait sur Iolchos quand il fut détrôné et mis à mort par son frère Pélias. Celui-ci, lui ayant pris la vie et le trône, voulait encore exterminer en toi une descendance qui lui pouvait être funeste. Les dieux ont eu pitié de toi et Junon, ma sœur, me donna l'ordre d'aller te chercher et de t'amener dans ma retraite. Je lui ai obéi. Pélias, ne te trouvant plus ni couché dans son palais, ni jouant sur le sable du rivage, ni t'ébattant parmi les chèvres et les brebis des troupeaux qu'il avait volés à ton père, crut que soit les loups de la montagne, soit les monstres de la mer t'avaient dévoré. Il publia partout la nouvelle de ton trépas et, depuis lors, il règne, paisible et heureux, sur des régions qui doivent te revenir.

Jason, stupéfait, écoutait parler le centaure qui poursuivait :

— Rassuré sur sa conquête, Pélias ose aujourd'hui braver les dieux ; il a ordonné une hécatombe en l'honneur du divin Neptune et il convie le monde à le contempler dans sa gloire usurpée. C'est l'heure que tu dois choisir pour te montrer au peuple d'Iolchos et réclamer le sceptre qui t'a été ravi. Va, mon fils, va. Tu te vêtiras à la manière des Magnésiens ; tu joindras à cet habillement cette peau de léopard que je porte habituellement sur les épaules ; tu te muniras de deux lances et, dans cet équipement, tu te présenteras dans les murs de la ville où tu es défendu par la parole donnée par Pélias à la face des dieux et par la vigilance des divinités supérieures.

Jason, s'étant équipé comme le lui avait dit le centaure Chiron, s'en alla par les chemins. En route, il se trouva arrêté par le torrent Anaure qui était débordé. Si son maître l'avait instruit dans l'art de la course, dans ceux de la lutte, du lancement du javelot et du trait, dans celui de l'escalade des cimes, il n'avait pu, faute de cours d'eau à sa porte, enseigner au jeune homme la science de la natation.

Jason était donc là, bien embarrassé, ne sachant comment franchir cet obstacle.

Soudain, aux yeux du fils d'Éon, apparut une femme d'un grand âge et courbée en deux ; elle semblait sortir de derrière un buisson tout couvert de fleurs roses. Chose singulière, un paon la suivait comme l'eut fait un chien fidèle.

— Jeune étranger, dit-elle de sa bouche édentée, que fais-tu là et pourquoi tes nobles traits expriment-ils l'indécision et l'ennui ?

— Ma mère, répliqua Jason, je veux me rendre au festin qu'en la ville de l'Iolchos donne le roi Pélias en l'honneur du divin Neptune et me voici arrêté dans ma route par cette eau que je ne puis franchir.

— Apprends, mon fils, que les Parques ont ainsi filé tes jours que l'eau te sera toujours un élément propice.

Jason, qui était animé du respect que l'on doit avoir pour ceux dont les années ont grandi le savoir, répliqua :

— Je t'entends, ma mère, et te remercie de tes paroles de bon augure, mais, pour l'instant, je ne sais pas nager et ne connais pas les gués de cette rivière.

— Monte sur mon dos, mon fils, et je te transporterai de l'autre côté.

— Mais, ma mère, je suis bien lourd et vous semblez débile et fatiguée par votre grand âge.

— N'aie nulle crainte et obéis.

Jason monta donc sur les épaules de la vieille et celle-ci, précédée maintenant de son oiseau aux belles plumes qui voletait joyeusement, s'engagea dans le lit du torrent. Bien que l'eau fût profonde et le courant très fort, elle avançait, sans trahir aucune peine, avec son fardeau.

Le flot dépassait sa ceinture et les jambes de Jason y baignaient, si bien qu'une de ses chaussures se détacha et qu'il la vit emportée par le courant. Ce fut le seul inconvénient qu'il éprouva de cette traversée. Quand il fut de l'autre côté, à peine ses pieds, l'un nu, l'autre chaussé, touchèrent-ils terre, que, voulant remercier la vieille, il s'aperçut qu'elle avait disparu ainsi que le paon et que seul un buisson aux fleurs roses marquait l'endroit où elle s'était tenue.

C'est alors que Jason songea qu'il était probable que Junon, dont l'oiseau favori est le paon, s'était ainsi métamorphosée pour lui rendre service. Ceci le réconforta et il continua sa route vers Iolchos.

Le croissant de Phœbé renaissait pour la seconde fois depuis que le héraut de Pélias avait invité les peuples à prendre part au banquet sacré.

De toutes les cités de la Grèce, des gens étaient accourus pour se réjouir du beau festin que promettait le roi d'Iolchos et voici que, autour de ce roi, ils étaient rassemblés sous une tente superbe dressée devant la mer immense. Dix fois cent bœufs blancs avaient arrosé de leur sang le sable de la plage et les flots en étaient tout rougis. La viande de ces bêtes, cuite dans d'immenses marmites d'airain, était prête à être partagée entre les hôtes du monarque.

Cependant, assis sur un fauteuil d'or, le front ceint du bandeau royal, le manteau de pourpre aux épaules, le roi Pélias parlait aux anciens et aux plus éminents de la cité :

— Voyez, disait-il, la mer calme caresse doucement le rivage. Neptune a eu pour agréable le sacrifice que je lui ai fait. Mon trône est

désormais inébranlable et ma lignée s'y assiera jusqu'aux générations les plus reculées. Tous les peuples de Grèce sont mes amis, tous m'ont envoyé les plus fiers de leurs enfants pour prendre part à ce festin. Je ne crains donc plus rien du sort.

Mais, Thestor, père du devin Calchas, lui-même animé du souffle prophétique d'Apollon, se leva et parla en ces termes :

— Ô roi, nul ne peut rien contre ta puissance, sauf celui qui viendra foulant la terre d'un seul pied.

Le roi se mit à rire et il répondit :

— De celui qui foule la terre d'un seul pied, je n'ai rien à redouter, car si je ne crains pas les hommes les plus forts, que peut me faire un infirme ?

Des cris de joie s'élevaient parmi les convives saluant l'entrée des plats immenses sur lesquels la chair des bœufs, délicatement parfumée du suc des plantes aromatiques, s'étalait en montagnes gigantesques ; les serviteurs avaient peine à les porter jusqu'aux tables qui, déjà, craquaient sous leur poids.

De jeunes esclaves couronnés de feuillages et de fleurs versaient l'épais vin noir dans les coupes de bronze et d'or et chacun se réjouissait dans son cœur.

Mais voici qu'à l'entrée de la tente une rumeur se faisait entendre et, clans l'encadrement de la haute draperie relevée, parut un jeune homme, beau comme Phébus et comme lui éclatant sous sa chevelure d'or. Il était vêtu à la manière des habitants des campagnes de la Magnésie et, sur ses épaules, pendait une peau de léopard. À la main, il tenait deux lances.

Il était si beau que tout le peuple qui festoyait aux abords de la tente royale s'était levé pour lui faire cortège et que les serviteurs, les esclaves et jusqu'aux femmes et aux enfants se pressaient autour de lui en poussant des clameurs d'admiration.

Le jeune homme s'arrêta un instant sur le seuil de la tente afin d'habituer ses yeux à la demi-obscurité puis, ayant reconnu le roi à son siège plus élevé, à son manteau de pourpre et au bandeau qui ceignait son front, il s'avança hardiment vers lui et c'est alors que Pélias remarqua qu'une des chaussures de l'adolescent était absente. Il pâlit affreusement. Celui qui était devant lui *ne foulait le sol que d'un seul pied*.

Cependant Pélias dissimula la peur qui refroidissait sa poitrine et s'adressant au jeune homme :

— Ô étranger ! dit-il, qui que tu sois, tu es ici le bienvenu. Je vois à la fierté de ton visage et de ton maintien que tu es d'une race altière. Assieds-toi donc sous cette tente parmi les plus illustres de mes hôtes et partage avec eux ce festin en l'honneur du dieu des mers.

— Ô roi ! répondit l'adolescent, bien que tu n'aies pas exprimé

l'envie de savoir mon nom, je sens que ce désir est dans ton cœur ; je vais satisfaire ta curiosité. Je me nomme Jason, fils d'Éson, et je viens réclamer ici l'héritage de mon père.

Cerbère, le chien à trois têtes, le monstre infernal, eût été à la place de l'adolescent que Pélias n'eût pas éprouvé une plus grande terreur ; il eût voulu sur-le-champ ordonner à ses gardes de mettre à mort le fils de son frère, mais il en était empêché par le terrible serment qu'il avait fait par le Styx et aussi par la voix de tout le peuple qui s'élèverait en faveur du beau jeune homme. Déjà des murmures se faisaient entendre et Pélias comprit qu'il n'était plus en sûreté. Mais, sans doute, une divinité jalouse lui suggéra-t-elle un stratagème, car il reprit d'une voix de miel :

— Ô fils ! ce que tu réclames est conforme à la justice. On m'a accusé bien à tort d'avoir mis à mort mon frère bien-aimé qui était ton père. Après qu'il eut été arraché par les Parques à mon affection fraternelle, j'aurais fidèlement conservé pour toi le bandeau royal, si je n'avais cru que tu avais trouvé le trépas dans quelque déplorable accident. Mon désir le plus cher est de te rendre la pourpre qui est ton héritage. Cependant, bien que mon cœur parle en ta faveur, il est possible que, toi-même, tu aies été trompé sur tes origines et que tu ne sois pas celui que tu dis être. Le fils de mon frère ne peut être qu'un héros. Avant de te transmettre ces ornements de la puissance royale, je dois te soumettre à une épreuve.

— Je l'accepte joyeusement, s'écria Jason dont la jeunesse impétueuse n'avait pas discerné les noirs desseins de son oncle, et je m'engage à ne rien tenter pour reprendre mon héritage avant d'avoir satisfait aux conditions que tu exiges.

Un cruel sourire passé sur les lèvres de Pélias.

— Écoute donc, ô mon fils ! Il est, de par le monde, sur les bords du Pont-Euxin, un pays qui s'appelle la Colchide. Là, règne sur le rivage du fleuve Phase le roi Éétès, le père de Médée, princesse d'une grande beauté et experte dans l'art des sortilèges. Éétès possède la Toison d'Or qui fut celle du bélier qui transporta jadis sur ces rives sauvages Phryxus et sa sœur Hellé. Tu conquerras cette toison d'une richesse inestimable et tu la rapporteras ; alors je saurai que tu es bien le fils de mon frère et je te remettrai l'héritage qui te revient.

— Ô roi ! s'écria Jason, j'obéirai à tes ordres et je rapporterai à Iolchos la toison merveilleuse.

À nouveau Pélias sourit. Il se sentit raffermi sur son trône, car il n'ignorait pas que la Toison d'Or était gardée par un dragon féroce et que, de plus, elle avait, pour la défendre, deux terribles taureaux à cornes et à pied d'airain, dons de Vulcain lui-même, bêtes indomptées qui soufflaient le feu par leurs naseaux. Il savait surtout que Médée, la fille d'Éétès, tenait le secret de redoutables enchantements auxquels

nul humain ne pouvait résister.

Jason, lui, ignorait cela, mais l'eût-il su qu'il n'eût néanmoins pas hésité dans sa résolution tant est grande l'ardeur de la jeunesse. Il se mit donc à l'œuvre pour préparer son expédition et il rechercha des compagnons pour partager ses labeurs et sa renommée.

Ceux-ci, il n'eut pas à aller loin pour les rencontrer ; parmi les convives de Pélias se trouvaient nombre de héros illustres que la perspective d'une si grande gloire alléchait. Le premier qui désira accompagner Jason fut Hercule, le propre fils de Jupiter ; puis Admète, roi de Thessalie ; Argus, fils de Polybe ; Castor et Pollux, les deux frères qu'animait un tel amour mutuel qu'ils ne pouvaient se quitter ; Lyncus à la vue perçante ; Esculape, qui connaissait tous les secrets de l'art de guérir ; Eumédon, fils de Bacchus ; Thestor, le devin, pour qui l'avenir n'avait point de secret ; il y avait encore Orphée dont la lyre mélodieuse enchantait les dieux, les hommes et les animaux, et d'autres et d'autres. Cinquante-deux fut le nombre de héros qui voulurent partager l'aventure de Jason.

Avant tout il fallait pour l'entreprendre un navire. Jason ignorait tout de la construction d'un vaisseau, mais Argus le conseilla et c'est pour cela que le navire prit le nom d'*Argo*, ce qui fait que son équipage est connu comme celui des Argonautes. Le bois qui composait les flancs du bateau fut coupé sur le mont Pélion ; quant au grand mât que l'on planta en son milieu, il avait été choisi par Thestor dans la forêt de Dodone et il était de ceux qui savent rendre des oracles. Telle était la vertu que Minerve y avait attachée.

Aurore aux doigts de rose se faisait voir à l'horizon quand les Argonautes tirèrent vers la mer leur navire enfin construit. Tous y montèrent avec la joie et la confiance dans le cœur. Le roi Pélias, entouré de tout son peuple, vint sur le rivage, formulant du bout des lèvres des souhaits de réussite que contredisait son âme. La voile fut hissée et bientôt la nef se mit à sillonner les eaux de la mer de Thrace.

D'abord la navigation fut paisible ; le vaisseau suivit les côtes de la Thessalie puis de la Piérie. Les héros, pour se ravitailler en eau ou en vivres, devaient chaque soir descendre à terre ; ils trouvaient partout un accueil empressé, car le bruit de leur expédition s'était répandu dans le monde grec et l'on faisait des vœux pour son succès.

Cependant, lorsque l'on passa devant les promontoires de Pallène, de Sithonie et d'Acté, ces trois langues de terre de la Chalcidique qui s'avancent dans les eaux comme les dents du trident de Neptune, la mer si calme se mit à s'agiter. Un brouillard intense se répandit sur les flots, si épais qu'il était impossible de voir où l'on se dirigeait. Les yeux de Lyncus lui-même étaient impuissants à percer les ténèbres. À chaque instant les Argonautes craignaient que leur nef ne vînt donner sur quelque rocher dont est semée la mer traîtresse. Ainsi ils

naviguèrent durant plusieurs jours et plusieurs nuits.

Dire qu'ils naviguaient est inexact ; leurs voiles repliées, leurs rames rentrées, ils laissaient le navire voguer au gré des flots. La situation était toute nouvelle pour eux, même ceux, parmi les Argonautes, qui avaient déjà confié leur vie à l'élément liquide, sous la protection des flancs d'un navire léger, même ceux-là n'avaient jamais quitté de vue la terre solide sans laquelle il était impossible de se diriger. Aucun d'eux n'avait passé la nuit sur l'onde mouvante.

On peut affirmer que, pour la première fois, ces cœurs généreux connurent la peur ; ils savaient qu'autour d'eux grouillaient les monstres de toute espèce ; ils entendaient leurs aboiements, leurs hurlements de rage, leurs cris de désespoir ; ils ignoraient s'ils ne s'étaient pas fourvoyés dans l'Érèbe, si les cris qui frappaient leurs oreilles à travers la nuée opaque, n'étaient pas ceux des morts qui y sont précipités. À genoux, les mains suppliantes levées vers la demeure des dieux, ils priaient les Olympiens d'épargner leurs jours.

Seuls, Jason et Hercule, celui-ci appuyé sur sa massue, celui-là adossé au mât de Dodone, se tenaient debout et silencieux. Trois fois la nuée environnante devint blanche comme le lait et noire comme le vin de Crète, ce qui leur prouva que trois fois le jour avait succédé à la nuit et la nuit au jour. Il ne restait plus à bord de l'Argo aucune nourriture et les tonnelets d'eau douce étaient vides. Argus, ayant voulu désaltérer sa soif dévorante avec l'eau de la mer, en avait ressenti dans les entrailles une cuisante brûlure et Esculape, penché sur lui, avait de la peine à calmer sa souffrance avec un onguent dont il lui frottait l'estomac.

La peur commençait à se changer en désespoir, nul n'avait plus la force de lever les mains vers le ciel ni de prononcer les formules de prières, chacun se confinait dans un silence farouche.

Enlacés l'un contre l'autre et les têtes rapprochées, Castor et Pollux attendaient ensemble la mort. Chacun songeait à sa patrie, aux grasses prairies où sautaient les moutons, à sa maison peinte en rouge sur laquelle grimpaient les pampres et les glycines.

Soudain, au milieu de cette muette angoisse, la voix de Thestor, le devin, retentit :

— Écoutez l'arbre de Dodone, il nous parle.

En effet, un long frémissement avait parcouru le mât de la nef et il semblait que de ses fibres sortait un chant très doux, mais nul, parmi les jeunes gens, ne pouvait comprendre l'oracle. Ce fut Thestor, habitué à entendre le langage des dieux, qui traduisit ces sons inarticulés dans l'idiome des humains :

— Raffermissiez vos cœurs, disent les dieux. Cette épreuve qu'ils vous ont imposée est terminée. Que Castor et Pollux se placent à la proue du navire, que Jason tienne la barre ferme dans ses mains et

qu'Orphée chante la louange des immortels.

Ainsi fut fait. Les deux frères, par un suprême effort, se traînèrent à l'avant du vaisseau, là où la proue s'élève comme pour escalader la cime des vagues. Jason, soutenu par Hercule, prit dans ses mains tremblantes la barre abandonnée. Assis à ses pieds, Orphée préluda sur son luth et bientôt, ample et large, son chant s'éleva sans fin de l'humide océan et voici qu'il se fit un prodige.

Autour des têtes rapprochées de Castor et Pollux, de petites flammes se mirent à danser comme si elles faisaient sur leur front une couronne de feu. En même temps, une légère brise s'éleva, faisant rouler en flocons blancs le brouillard environnant. Les Argonautes, réunissant leurs forces, déployèrent la voile rouge et le navire, se balançant faiblement, recommença à tracer son sillon.

« La voix du mât de Dodone avait-elle été trompeuse ? le navire allait-il se briser sur un écueil ? » telle était la question que tous se posaient dans leur âme.

Mais non. Les dieux n'avaient pas voulu tromper les mortels. Bientôt au loin, comme un faible écho, un chant répondit aux accents d'Orphée ; à travers la brume un point brillant s'éclaira et c'est vers ce point que Jason guida *l'Argo*.

Puis ce fut la clarté. Le brouillard se dissipa et devant la proue du bateau s'étendait une terre aux rivages de sable et sur cette terre scintillait un feu et, autour de ce feu, des femmes rassemblées chantaient des chants inconnus.

Il est impossible de dépeindre la joie des Argonautes lorsqu'ils atteignirent cette contrée qu'ils surent être l'île de Lemnos. Elle était habitée par un peuple de femmes. Point d'hommes parmi elles. Les habitantes les avaient tous exterminés à cause des mauvais traitements qu'ils leur infligeaient. La reine, Hypsipyle, prépara aux Argonautes une réception merveilleuse. Des jours et des jours ils restèrent sur ces rivages heureux pour se reposer des dures émotions de la traversée. Enfin, ils reprirent la mer. Le vent les porta vers l'île de Samothrace, puis ils s'engagèrent dans le détroit qui sépare les rives d'Europe des rives d'Asie et pénétrèrent dans la Propontide, que l'on appelle de nos jours la mer de Marmara.

C'est ainsi qu'ils abordèrent sur les rives de Cyzique dont le roi leur fit un chaleureux accueil. Pendant huit jours ils mangèrent et burent tout ce que leur cœur pouvait souhaiter, puis, chargés de présents, ils tirèrent à nouveau leur vaisseau sur la mer. Ils espéraient ainsi gagner la Chalcédoine, mais voici qu'à l'heure où ils songeaient à se réfugier dans un golfe tutélaire, les flots se mirent en fureur, la nuit vint quand ils essayaient encore de tenir tête à la tempête.

Le vent les poussait irrésistiblement ; ils avaient beau chercher à lutter contre lui avec leurs rames, la voilure était repliée, ils ne

pouvaient se libérer de sa force ; enfin, après une nuit de labeur, ils se trouvèrent entraînés vers une plage accueillante. Aussitôt ils débarquèrent, mais dans quel état ! Les embruns les avaient trempés, leurs vêtements collaient sur leurs membres, leurs cheveux en désordre pendaient sur leur figure défaite, leurs mains étaient en sang d'avoir sans répit tiré sur les rames.

Des hommes armés s'avançaient vers eux, qui leur criaient des menaces, les prenant sans doute pour des pillards ou des bandits. L'âme irritée par ces paroles inhospitalières, Hercule prit son javelot et le lança sur le premier des arrivants qui mordit la poussière.

Ce fut le signe d'une grande mêlée. Bientôt d'autres hommes accoururent. Les cinquante-deux Argonautes se défendirent avec un courage égal ; celui qui semblait être le chef des habitants de la contrée porta à Jason un coup de lance qui fut arrêté par sa peau de léopard. Plus prompt que lui, le fils d'Éson perça le chef de son javelot, mais, lorsqu'il se pencha vers lui pour retirer son arme, il s'aperçut que le cadavre à ses pieds était celui du roi de Cyzique qui l'avait, la veille, si bien accueilli, ainsi que ses compagnons. Il arrêta le combat. On déplora la fatale méprise ; la tempête avait ramené *l'Argo* sur les côtes mêmes qu'il venait de quitter, les habitants n'avaient pas reconnu leurs hôtes et les avaient attaqués.

C'est en versant des larmes amères que les Argonautes reprirent leur navigation.

Ils suivirent les rives abruptes de la Bithynie et celles plus riantes de la Chalcédoine, après quoi ils s'engagèrent dans ce bras de mer, pareil à une rivière, qui sépare le continent phrygien des plaines de Thrace.

À peine sortaient-ils de cette étroite et sûre route et leur navire sillonna-t-il les vastes étendues liquides du Pont-Euxin que les flots en furie semblèrent vouloir leur disputer le passage. Subitement, quand rien, ni dans les phénomènes naturels, ni dans les avertissements surnaturels que nous envoient d'ordinaire les dieux, permettait de prévoir ce qui allait venir, Borée souleva des murailles d'eau écumante. Des quatre coins de l'horizon accoururent des nuées noires. Le soleil, à peine au milieu de sa course, sembla être tombé dans l'Érèbe.

La voile repliée à la hâte, bien que les mouvements désordonnés du navire rendissent cette manœuvre bien malaisée, les Argonautes attendirent le pire ; les planches, qui formaient les flancs de *l'Argo*, faisaient entendre des craquements plaintifs, le chêne de Dodone murmurait lugubrement comme si d'avance il pleurait la mort des navigateurs. Une pluie glacée tombait par rafales, tandis que les lames déferlaient dans l'embarcation.

Il n'était pas possible de se mettre à l'abri dans les chambres qui avaient été pratiquées, l'une à l'arrière, l'autre à l'avant du bateau ; il

fallait que tous les bras fussent occupés à rejeter l'eau qui constamment envahissait la nef.

Jason, à la barre, cherchait malgré tout à maintenir l'*Argo* comme le lui avait conseillé son maître Chiron, face aux vagues monstrueuses, de même que dans un combat le soldat doit toujours tourner sa figure du côté de l'ennemi, mais il était bien en peine, car les vagues arrivaient de tous les côtés ; tantôt le vaisseau montait sur leurs croupes furieuses, tantôt il se précipitait dans leur abîme et, chaque fois, il semblait aux Argonautes qu'en descendant ainsi ils prenaient le chemin des Enfers.

Ils n'étaient pourtant pas au bout de leurs angoisses. Soudain, Lyncus aux yeux perçants, qui se trouvait à la proue du navire, poussa un cri de détresse ; un éclair qui venait de sillonner le ciel lui avait fait voir un phénomène plus effrayant mille fois que tous ceux qui leur étaient apparus depuis le début de la navigation ; c'était là la cause du bruit assourdissant qui se mêlait aux hurlements du vent, aux éclats du tonnerre et au fracas des flots : à trois portées de javelots en avant de l'*Argo* se dressaient d'énormes récifs ; ils étaient écartés l'un de l'autre de dix fois la longueur du navire et eussent permis largement son passage, mais, spectacle effroyable et propre à glacer le sang du cœur, ces deux récifs n'étaient pas immobiles. Constamment ils se déplaçaient et ils venaient avec un bruit de tempête se choquer l'un contre l'autre comme pour broyer dans une mâchoire titanique tout ce qui se serait glissé entre eux.

Autour de ces récifs, les flots bouillonnaient plus impétueux qu'ailleurs, brassés par ce mouvement continu.

Tous les Argonautes, alertés par le cri de Lyncus, s'étaient précipités à l'avant et contemplaient cette barrière mobile qui leur interdisait le passage.

— Ô Neptune ! s'écria Jason d'une voix suppliante, s'il est dans tes desseins de nous défendre de franchir ces limites, avertis-nous de ta voix puissante, mais ne permets pas que, pour accomplir une action honorable, si elle n'est pas contraire à tes volontés, nous soyons précipités dans tes demeures sans fond.

Ces paroles pieuses touchèrent le cœur du roi des mers. Encore une fois le chêne de Dodone parla et Thestor traduisit ses paroles :

— Ô Jason, disait l'oracle, ne crains rien et que ton cœur se rassure. Il n'est pas dans les intentions des dieux de t'empêcher d'accomplir tes projets et, afin que tu sois rassuré, je te dévoilerai le destin gravé pour toi sur les tablettes d'airain : sache, fils d'Éson, qu'il est écrit que tu périras *de* ton navire, mais non point *sur* ton navire.

Après ces paroles prophétiques qui remplirent tous ceux qui les entendirent d'étonnement, car ils n'en pouvaient démêler le sens, une accalmie se produisit. Les flots s'apaisèrent et leur fracas se changea

en un murmure rythmé. En même temps, les écueils arrêtaient leur mouvement ; ils se fixèrent à vingt stades l'un de l'autre et jamais plus ils ne quittèrent les lieux que Neptune leur avait assignés. Ils furent connus depuis, par les marins, sous le nom des îles Cyanées.

Désormais la navigation de l'Argo le long de la côte d'Asie se fit sans encombre. Après des jours et des jours, ils atteignirent Aea, la capitale de la Colchide située sur le bord du fleuve Phase. Là, ils débarquèrent et traînèrent leur navire sur le sable du rivage, puis ils se firent indiquer la demeure d'Étès, le puissant roi qui régnait sur ces contrées.

Ils trouvèrent celui-ci assis sur son trône dans la grande salle de son palais. De nombreux serviteurs et des soldats farouches entouraient le siège de ce monarque. C'est à peine si Jason les vit, tellement ses regards étaient attirés par une femme aux traits admirables, au maintien de reine, qui était placée à la droite du roi. C'était Médée, sa fille.

En vain le fils d'Éson se souvenait-il des récits qui lui en avaient été faits ; en vain son esprit lui répétait-il que cette mortelle admirable était versée dans la science inhumaine des enchantements et qu'elle s'en servait avec une implacable cruauté contre ceux qu'elle voulait perdre. De tout cela, Jason ne se souvenait plus, il ne voyait que cette beauté altière qui était plutôt celle d'une divinité que d'une véritable mortelle.

Pourtant il parla, il exposa à Étès le but de son voyage ; il lui dit quels droits les fils de l'Hellade avaient sur la Toison d'Or. Il affirma sa volonté et celle de ses compagnons de ne pas partir sans ce riche trophée.

Le roi répondit avec un sourire qui eût fait frissonner de moins intrépides.

— Ô étranger ! ta demande est juste et tu pourras repartir avec la Toison d'Or qui se trouve suspendue à un arbre de mes forêts. Seulement je te préviens que cette Toison est défendue de façon telle qu'il est à peu près impossible à un mortel de s'en emparer. Sache que, pour y arriver, il te faudra dompter deux taureaux aux cornes et aux pieds d'airain, au souffle de flammes, qui paissent auprès de la dépouille. Ayant imposé le joug à ces taureaux, tu devras labourer quatre arpents du champ consacré à Mars et, dans les sillons ainsi tracés, semer des dents de dragon. Des hommes armés naîtront de ces dents. Ceux-ci, il te faudra les combattre et les exterminer jusqu'au dernier. Alors le sentier qui mène à la Toison d'Or te sera ouvert, mais sache encore qu'un monstre formidable veille nuit et jour sur ce précieux dépôt et qu'il s'agira pour toi de tromper sa vigilance. Va, et si ton cœur est assez intrépide et ton bras assez fort pour surmonter tous ces obstacles, la Toison t'appartient et tu pourras librement la

remporter dans ta patrie.

Tandis qu'il écoutait ce discours effrayant, Jason reportait involontairement ses yeux sur la face lumineuse de Médée et il lui sembla que ses yeux étaient moins cruels et qu'une expression de douceur détendait ses traits.

Jason et ses compagnons se retirèrent dans la partie du palais qui était réservée aux hôtes ; ils discutèrent entre eux sur la manière d'exécuter les formidables travaux proposés à leur vaillance ; beaucoup doutaient qu'il fût possible de vaincre de tels obstacles ; Hercule lui-même jugeait l'entreprise au-dessus des forces humaines. Seul, Jason se taisait et il rêvait moins aux taureaux aux cornes d'airain, aux hommes armés nés des dents du dragon et au monstre vigilant qu'à la forme radieuse aperçue à la droite du roi.

La nuit était venue, plongeant le palais dans l'ombre, et les Argonautes, toujours devisant des stratagèmes propres à leur permettre de venir à bout de tant d'ennemis, se préparaient à dormir.

Une vieille femme, une servante du palais, se glissa parmi eux, alla droit à Jason qu'elle reconnut entre tous et lui dit de la suivre.

Le fils d'Éson, sans souci des embûches qui pouvaient lui être tendues, obéit. La vieille, par des routes détournées, le conduisit devant le temple d'Hécate. Là, au pied de l'autel, se tenait une forme voilée.

Jason reconnut Médée.

Ce que dit la fille d'Étès, nulle oreille ne l'a entendu, mais ses paroles furent propres à réjouir le cœur du héros, jusqu'aux plus extrêmes limites de la joie. Quand elle eut fini de parler, que Jason lui eut répondu, ils échangèrent des serments d'amour éternel à la face de la déesse.

Médée tira de son sein un vase d'albâtre rempli d'un onguent mystérieux et les jeunes gens se séparèrent.

Le lendemain était le jour assigné pour la conquête de la Toison d'Or. Sur le champ de Mars, le roi et sa cour se trouvaient rassemblés ; la princesse ne manqua pas d'être aux côtés de son père. Les Argonautes se présentèrent et Jason était à leur tête. Il s'était auparavant enduit le corps du baume mystérieux contenu dans le vase d'albâtre et déjà la vertu de ce philtre s'exerçait, donnant à son cœur plus de courage, à son esprit, plus de pénétration, à ses membres plus de force. Il portait pour toute arme défensive la tunique de léopard du centaure Chiron et pour toutes armes offensives ses deux javelots.

Il salua Étès.

— Je suis prêt, dit-il, à affronter l'épreuve.

Alors les deux taureaux aux cornes et aux pieds d'airain se précipitèrent sur lui, jetant du feu par les naseaux. D'un double geste, Jason les arrêta, caressa leurs têtes et les obligea à baisser le front,

puis il lia leurs cornes au joug d'une charrue et paisiblement, tel le laboureur qui prépare ses semailles, il traça des sillons sur les quatre arpens du champ.

Un cri de joie s'éleva parmi ses compagnons, tandis qu'un murmure de colère partit du rang des serviteurs du roi. Celui-ci n'avait pas cessé de sourire. Il remit à Jason un sac contenant les dents du dragon. C'était là qu'il l'attendait.

Le fils d'Éson repartit vers les sillons tout frais. Il lançait à la volée les dents sur la terre fertile et à mesure qu'elles touchaient le sol, ces dents germaient et il en naissait des hommes farouches, tout hérissés d'armes, qui se rangeaient en lignes profondes pour s'élancer tous ensemble sur le héros. Déjà les Argonautes frémissaient, déjà Hercule brandissait sa massue pour venir au secours de son chef et l'aider à se défendre contre tant d'ennemis. Mais voilà que Jason, sans manifester la moindre crainte, se baissa, prit une pierre et la lança au milieu des guerriers. Aussitôt, les fils de la terre, se soupçonnant mutuellement de cette attaque, tournèrent les uns contre les autres leurs armes fratricides. Ils se tuèrent jusqu'au dernier.

Les Grecs tressaillent de joie, ils se disputent le vainqueur et le pressent avidement dans leurs bras. Le peuple de la Colchide est immobile de surprise. Les yeux de Médée disent un bonheur qu'elle ne peut pas exprimer.

Il reste pourtant, avant d'atteindre le butin sacré, un dernier obstacle : le dragon infatigable, armé d'une aigrette pointue, d'une triple langue, de sept rangées de dents recourbées et menaçantes, monstre terrible qui jamais ne dort.

Jason, d'un pas ferme, va vers lui ; il a conservé dans le creux de sa main un peu du philtre magique et il en enduit la tête du monstre. Aussitôt, phénomène imprévu, celui-ci ferme les yeux et un doux sommeil s'empare de son corps.

Alors Jason décroche la Toison d'Or, il la charge sur ses épaules.

Une telle consternation régnait parmi les serviteurs d'Étès et dans le cœur du roi lui-même que nul ne s'était opposé à son entreprise. Jason, fidèle au serment qu'il avait fait devant l'autel d'Hécate, alla prendre Médée par la main et rapidement l'entraîna avec lui jusqu'au sable du rivage. Sans perdre un instant, les Argonautes tirèrent vers la mer leur navire chargé de ce double butin.

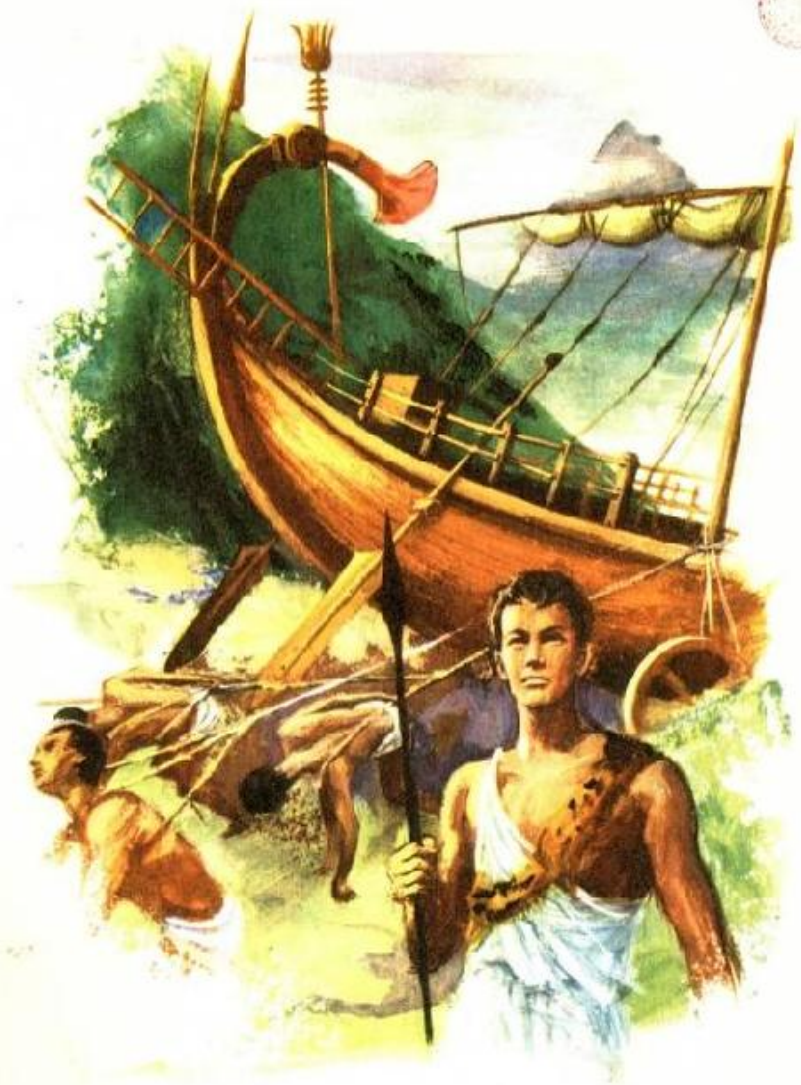
À nouveau les cinquante-deux héros sillonnèrent les champs de Neptune. Nous ne retracerons pas les peines incroyables et les travaux surhumains qui les attendaient dans leur navigation, les tempêtes effroyables qui soulevèrent les mers devant la proue de l'Argo, le déchaînement des vents qui fit pleurer et gémir le mât de Dodone. Que l'on sache seulement qu'Étès, courroucé dans son âme jusqu'aux plus extrêmes limites de la colère, arma des navires vélivoles qu'il

lança à la poursuite de ceux qui, avec sa fille chérie, lui emportaient la Toison, richesse et honneur de son royaume.

Reniant impudemment la parole qu'il avait donnée, le roi de Colchide fit répéter par la renommée aux mille bouches que Jason et ses compagnons avaient, par trahison, volé la dépouille dorée du bélier, qu'ils avaient abusé de son hospitalité pour enlever sa fille, Médée, à son foyer paternel. Aussi que d'ennemis les Argonautes trouvèrent-ils parmi les peuples chez lesquels ils étaient obligés de débarquer pour passer la nuit !

Combien de fois durent-ils soutenir contre ces riverains de cruels combats, combien de fois même durent-ils reprendre la mer alors que Phœbé seule régnait sur ces immensités, incapable d'éclairer leur route ! Toujours ils étaient poursuivis par l'implacable Éétès.

Il n'est pas de cœur cuirassé d'un triple airain qui ne serait ému si nous donnions le détail du voyage des Argonautes. Que l'on sache seulement que pour échapper à l'ardente poursuite du roi de Colchide, ils durent s'engager dans la route étroite du fleuve immense que, plus tard, les géographes ont appelé le Danube ; qu'ils montèrent tant qu'ils purent le long de ce chemin humide et que, parvenus à sa source, ils traînèrent leur navire à travers les montagnes glacées jusque dans la mer qui prit, depuis, le nom d'Adriatique. Que l'on sache qu'ils durent fuir jusque dans le fleuve Océan qui fait une ceinture mouvante aux terres habitées par les hommes.



Ils traînèrent leur navire à travers les montagnes jusqu'à la mer.

Parmi les plus durs travaux, parmi les plus grands périls, l'oracle jadis rendu par le chêne de Dodone réconfortait le cœur intrépide du fils d'Éson : « Tu périras *de* ton navire, mais non point *sur* ton navire » et Jason savait que les dieux ne mentent pas.

Pourtant, un jour, un danger plus grand que tous les autres dangers assaillit les Argonautes alors qu'ils naviguaient dans le passage qui sépare les gouffres sans fond de Charybde et de Scylla : leurs oreilles avaient été frappées par un chant divin. Tous frémirent jusqu'à la moelle de leurs os : ils reconnaissent la voix enchantée des Sirènes à laquelle nul marin n'avait jamais résisté.

Par ce chant, les divinités à corps de femme et à queue de poisson entraînaient le nautonier fasciné dans leur demeure sous-marine où elles le déchiraient de leurs griffes recourbées afin de se repaître de son sang.

La main de Jason mollissait sur la barre. Castor et Pollux desserraient leur étreinte fraternelle, oubliant jusqu'à leur tendresse dans cette harmonie indicible. Hercule lui-même, abandonnant sa massue, tendait les bras vers le lieu maudit d'où s'élevait le chant. *L'Argo* modifiait sa course et sa proue altière inclinait vers le gouffre, quand le chêne de Dodone parla et son ordre fut transmis par le fidèle Thestor :

— Qu'Orphée accorde sa lyre, dit le chêne prophétique.

Et Orphée obéit.

Les sons de l'instrument s'élevèrent purs et forts dans l'air chargé d'embruns ; la douce voix du fils d'Apollon se mit à louer les dieux de la mer, ceux du ciel et ceux de l'enfer et cette voix était si harmonieuse et ses accords si beaux que tous cessèrent d'écouter les Sirènes. Les accents d'Orphée firent renaître l'héroïsme dans le cœur des Argonautes.

Jason, d'une main raffermie, remit *L'Argo* dans le droit chemin, ses compagnons saisirent les rames, se courbant sur elles de tout leur effort ; Hercule, de son bras puissant, tendit la voile de pourpre, et la nef s'enfuit, légère, laissant loin derrière elle les Sirènes désolées, dépitées d'avoir manqué leur proie.

Bien des fois les Argonautes avaient dû réparer leur navire abîmé par la tempête et dont les flancs avaient souffert du contact des durs rochers. Rien ne resta plus bientôt des arbres du mont Pélion qui avaient formé ses bords. Pièce par pièce, tout avait été renouvelé et souvent plusieurs fois ; c'était un autre bateau sur lequel voguaient Jason et ses compagnons. Seul, le chêne de Dodone demeurerait à sa place.

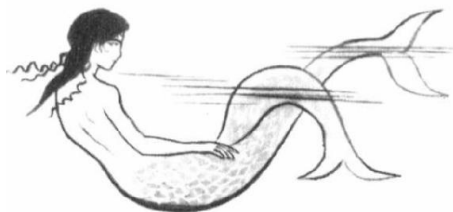
Durant le cours de la navigation, plusieurs héros avaient quitté l'équipage. Hercule notamment, était parti poursuivre ses travaux dont le récit est immortel.

Enfin, après beaucoup d'années, les voyageurs touchèrent les rives d'Iolchos. La réception que leur fit le peuple de Magnésie fut superbe et il faudrait la plume d'un disciple d'Apollon pour décrire la joie des sujets du roi Pélias. Celui-ci fut détrôné, mais Jason, fatigué de tant de travaux, ne voulut pas ceindre sa couronne ; généreux, il l'abandonna à Acaste, fils de Pélias.

Celui-ci manifesta d'abord une merveilleuse reconnaissance, mais la reconnaissance est un sentiment qui est lourd au cœur des hommes médiocres. Acaste se lassa de voir près de lui son bienfaiteur ; si bien qu'un jour Jason prit la résolution de s'embarquer à nouveau sur *l'Argo* et de reprendre ses pérégrinations pour une rive plus hospitalière.

Un soir que, sur une plage inconnue et déserte, il avait tiré sa nef sur le sable et qu'il se reposait à l'abri de ses flancs, un violent zéphir s'éleva. Le navire échoué se mit à trembler dans sa carcasse, il se produisit un grand craquement et le chêne de Dodone, fidèle jusque-là à son poste parmi tant de périls, s'abattit comme un guerrier fauché en pleine force.

Le sort voulut que le mât tombât sur Jason qui fut tué sous son poids et ainsi se vérifia l'oracle : « Tu périras *de* ton navire mais non point *sur* ton navire. »



La légende du corail



FLORENCE, la cité des fleurs, sous les hautes voûtes de la loggia de la place de la Seigneurie, qui servit à Côme I^{er} de Médicis à abriter ses lansquenets et qui, depuis lors porte le nom de loggia dei Lanzi, se trouve, parmi les merveilles de la statuaire des temps antiques et modernes, une statue plus remarquable que les autres.

C'est Benvenuto Cellini qui, en 1553, acheva cette œuvre magistrale. On dit que, tandis que se fondait sa statue, il était au lit, grelottant de fièvre. On vint l'avertir que l'opération était manquée, que le métal en fusion qui devait couler dans le moule créé par lui était en quantité insuffisante, que déjà le four était moins ardent. Cellini s'arrache de sa couche, il ordonne de charger le four avec du bois de chêne bien sec. Sous son impulsion, les ouvriers activent la flamme. Il fait jeter dans l'alliage en fusion un bloc d'étain. Ce n'est point assez encore. Alors il fait chercher sa vaisselle d'étain. Deux cents plats ou assiettes sont sacrifiés au feu dévorant. Surchauffé, le four éclate, le moule se brise, mais l'œuvre est là, resplendissante et sublime.

Le sujet ? Un homme coiffé d'un casque ailé est debout, le pied sur le cadavre d'une femme décapitée. Il tient de sa main droite un sabre courbé, de sa main gauche il élève une tête fraîchement tranchée d'où dégoutte encore du sang. Lui-même détourne le visage. Horreur du geste accompli ? Non. Nous allons conter pourquoi Persée – car c'est lui qu'a représenté Benvenuto Cellini – écarte son regard du trophée qu'il brandit.

Danaé, fille du roi d'Argos, ayant encouru la colère de son père

Acrisius, fut exposée par lui dans une barque avec son jeune fils Persée et livrée ainsi aux flots de la mer.

Longtemps le fragile esquif fut le jouet des vagues, mais Neptune ne voulut pas entraîner la mère et l'enfant dans ses palais sous-marins et il guida la frêle embarcation jusqu'aux rivages de l'île de Sériphe, une île de l'archipel des Cyclades.

Les faibles naufragés furent recueillis par des pêcheurs et amenés auprès du roi Polydecte qui régnait sur cette terre.

Ce monarque, sachant que ceux qui sont ainsi jetés sur une rive étrangère sont envoyés par les dieux, leur accorda l'hospitalité. Il garda dans ses demeures Danaé et son fils Persée et celui-ci croissait chaque jour en force et en audace entouré des tendres soins de sa mère pour qui il était tout l'univers.

Or, il advint que Polydecte devint amoureux de la belle Danaé – car il convient de dire que sa beauté dépassait de beaucoup celle que les dieux concèdent d'ordinaire à une simple mortelle – et il résolut de l'épouser. Mais Danaé n'était préoccupée que de son enfant ; elle repoussa les avances du roi de Sériphe, si bien qu'il conçut un vif dépit et nourrit en son cœur une haine mortelle pour Persée qui était l'involontaire obstacle à ses desseins.

Cependant Polydecte, qui n'ignorait pas quelle est la sensibilité d'une âme de mère, comprit que, s'il laissait voir son aversion pour l'adolescent, il s'attirerait l'hostilité de celle qui lui était chère et dont il était décidé à faire, un jour, sa femme ; il affectait donc une grande amitié pour Persée tout en se promettant bien de trouver un moyen de se défaire de lui. Ce moyen, ce fut le jeune homme lui-même ou plutôt son intrépidité qui le lui fournit.

Un jour donc que Polydecte avait emmené avec lui à la chasse le fils de Danaé, ils se trouvèrent en présence d'un sanglier féroce, d'autant plus terrible qu'il avait déjà été blessé d'un coup d'épieu. La bête tapie parmi les ronces s'apprêtait à charger les chasseurs. Déjà elle baissait la tête, s'arqueboutant sur ses courtes et fortes pattes pour préparer son élan ; on entendit son grognement farouche et son souffle furieux.

Plus prompt que Polydecte, Persée bondit et brandissant son épieu pointu et durci au feu, il l'enfonça entre les deux yeux de l'animal.

La suite du roi accourut pour féliciter l'intrépide chasseur. Le monarque ne fut pas le dernier à lui faire compliment.

— Ô fils de Danaé ! dit-il, tu n'as donc pas été effrayé par la vue de cette bête sauvage ? La peur n'a pas fait trembler ton bras ?

— Sache, ô roi ! répliqua l'adolescent, que mon cœur ignore la peur et que je ne tremblerais pas, même en présence de l'effrayante Méduse, la plus implacable des Gorgones.

Polydecte comprit que c'était le moyen qui s'offrait à lui de se débarrasser du jeune homme. Il dit avec douceur :

— Tu as prononcé là d'imprudentes paroles et que seuls peuvent excuser ta jeunesse et l'orgueil de l'action que tu viens d'accomplir. Tout courageux que tu sois, tu tremblerais et fuirais devant la terrible fille de Phorcus, comme tous ceux qui ont tenté de l'approcher et qui ont été changés en statues de pierre.

Les serviteurs du roi, ses soldats, ses courtisans assistaient à la scène ; des sourires voltigeaient sur leurs lèvres devant ce qu'ils considéraient comme une vantardise de jeune homme. Ceci éperonna la volonté de Persée.

— Ô roi ! tu peux me mettre à l'épreuve et, pour te montrer que mes paroles ne sont pas folles jactances, je m'engage à te rapporter la tête de la Gorgone.

Le but était atteint. Ni les pleurs d'une mère désolée, ni ses supplications sans fin ne purent détourner Persée de sa résolution. Après avoir offert des sacrifices à Minerve, à Pluton et à Mercure, il s'embarqua pour les champs de Clysthène, affreux séjour qui se trouve au-delà du fleuve Océan, aux confins du monde, à côté des antres où demeure la nuit.

Lorsque Persée fut parti, Polydecte se réjouit en son cœur, étant assuré de ne plus jamais revoir le fils de Danaé et de pouvoir enfin venir à bout d'épouser celle qu'il aimait.

Il nous faut dire maintenant qui étaient les Gorgones et Méduse l'une d'elles.

Phorcus, dieu marin, et son épouse Ceto avaient donné le jour à six filles bien différentes. Les trois aînées étaient les Grées, ce qui signifie vieilles femmes et qui étaient ainsi nommées parce qu'elles étaient venues au monde avec des cheveux blancs. Elles avaient à elles trois un seul œil et une seule dent dont elles se servaient tour à tour. Bien différentes étaient les trois cadettes, les Gorgones.

Toutes trois possédaient une beauté admirable ; deux d'entre elles étaient douées de l'immortalité ; la troisième, Méduse, seule, participait de l'humaine nature et pouvait être atteinte par la mort. Par contre, elle l'emportait de beaucoup sur les deux autres Gorgones par la beauté. Ses yeux étaient de la couleur d'un ciel exempt de nuages, ses cheveux blancs avaient l'éclat des rayons du soleil. Elle était si belle qu'un jour elle osa défier Minerve et déclarer qu'elle la surpassait par la finesse de ses traits. Imprudente, qui brave une déesse immortelle !

Minerve, dans sa colère, métamorphosa en laideur repoussante ce qui était charme attirant, les cheveux admirables de Méduse s'entremêlèrent de serpents hideux, sa bouche eut le rire féroce des bêtes sauvages et ses grands yeux, perdant soudain toute douceur, prirent une telle expression que leur vue transformait en pierre quiconque osait la regarder en face. En même temps la haine et la

cruauté envahirent son cœur.

Quand la rage dévastatrice la saisissait, elle se mettait en route pour jeter la ruine aux alentours de son royaume. De loin, on l'entendait venir. Son rire atroce faisait retentir les échos des montagnes, le sifflement des mille serpents de sa chevelure avertissait de son approche. Alors bêtes et gens tremblaient, les mères serraient contre elles leurs enfants et couraient s'enfermer avec eux dans les maisons, les lionnes cachaient leurs petits dans leurs tanières. Les hommes les plus hardis, comme les animaux les plus sauvages savaient qu'un seul regard jeté sur la Gorgone les pétrifierait et ils fuyaient en fermant les yeux.

Malheur à qui était surpris par elle ; la lumière du jour lui était dérobée à jamais.

Telle est la Méduse que Persée allait affronter.

Quand il aborda aux champs de Clysthène, son premier soin fut de chercher les trois Grées ; il les trouva dans une caverne à l'heure de leur repas. Elles se passaient de l'une à l'autre leur unique dent pour dévorer leur nourriture. Lorsque le héros s'approcha, elles le regardèrent l'une après l'autre en se prêtant l'une à l'autre leur œil unique.

C'est en vain que le héros les interrogea sur la demeure de leur sœur Méduse. Alors Persée, feignant de se retirer, se cacha derrière les trois vieilles et, au moment où l'une d'elles passait à l'autre leur dent commune, il tendit vivement la main, de sorte que celle qui venait de s'en servir et qui n'était justement pas celle qui à ce moment avait l'œil commun crut qu'elle remettait sa dent à une de ses sœurs. Le fils de Danaé agit de même pour l'œil unique.

Muni de ces deux gages, il dit aux sœurs édentées et aveugles qu'il ne leur rendrait leur œil et leur dent que quand elles lui auraient dévoilé la retraite de Méduse.

— Tu nous as trompées, mortel artificieux...

— Nous devons subir ta loi...

— Puisque nous avons besoin de notre œil et de notre dent.

— Sache que Méduse habite la partie de ce royaume...

— Qui touche au jardin des Hespérides.

— Par le Styx...

— La rivière des Enfers...

— Nous te jurons...

— Que nous t'avons dit la vérité.

— Mais tu sais quels risques tu cours...

— Nul ne regarde notre sœur...

— Sans être aussitôt changé en pierre.

Persée remercia les Grées de leur avertissement et de leur renseignement et il leur rendit leur œil et leur dent, après quoi il se

dirigea vers les lieux qui lui étaient désignés.

Plus il avançait, plus Persée rencontrait de difficultés sur sa route ; il devait gravir des montagnes âpres et désolées, franchir des précipices si profonds que la lumière du soleil n'y pouvait pénétrer, passer des torrents furieux ou cheminer dans les déserts arides qui semblaient n'avoir pas de bornes.

Enfin, il parvint dans une contrée moins inhumaine ou, du moins, qui avait dû être jadis prospère. On y voyait les ruines de maisons et de fermes ; des oliviers, des figuiers, des ceps de vigne croissaient encore çà et là, semblant avoir survécu à une monstrueuse destruction et voici que la cause se révéla aux yeux du héros. Elle lui apparut au moment où il pénétrait dans une riante vallée. Une statue, ou plutôt un groupe de statues, se dressait là au milieu du champ envahi par les ronces et les fleurs sauvages : un laboureur de pierre tenait dans sa main le manche d'une charrue. Cette charrue était attelée de deux grands bœufs également de pierre et un jeune enfant, fait de la même dure matière, semblait encore, de son aiguillon, presser la marche des bêtes.

Le fils de Danaé se rendit compte que ce laboureur en plein travail avait été surpris par la Méduse et qu'il avait été changé en pierre, ainsi que son attelage et son enfant, car ces statues, même celles des bêtes brutes, montraient un visage figé de terreur et d'horreur.

Cette vue ne fit qu'accroître le désir qu'avait le héros d'exterminer la cruelle Gorgone.

Plus il avançait et plus il rencontrait à travers la campagne de ces pitoyables statues. Ici, c'était celle d'un jeune homme surpris dans une attitude de lutte et qui prouvait qu'il avait voulu se défendre ; là, une aïeule filant sa laine au seuil des décombres de sa maison ; là encore, un pâtre gardant ses troupeaux et dont le béliet têtue et jusqu'au plus tendre agneau étaient maintenant en pierre.

Et Persée marchait toujours.

Soudain, sous un olivier, il s'entendit appeler et il vit trois personnes s'avancer vers lui. La première était un vieillard barbu au front soucieux, la seconde un adolescent éclatant de jeunesse et la troisième une femme d'une beauté telle que le fils de Danaé n'en avait jamais vue de pareille.

— Qui êtes-vous, demanda Persée, qui savez mon nom et qui cheminez dans des lieux où ne subsiste aucun humain ?

Ce fut la femme qui répondit :

— Sache d'abord, ô fils de Danaé ! que nous ne sommes pas des humains, mais des divinités supérieures auxquelles rien de tout ce qui existe est caché. Nous connaissons ton généreux dessein. Je suis Minerve, ce vénérable vieillard est Pluton et voici Mercure. Notre haine est grande contre Méduse, mais nous ne pouvons l'exterminer

nous-mêmes, car le destin s'y oppose et elle ne doit périr que de la main d'un mortel. Cependant nous voulons t'aider dans ton entreprise. Chacun de nous te fera un don qui te sera secourable.

Sur ces mots, Pluton offrit à Persée son casque qui avait la propriété de rendre invisible celui qui le coiffait. Mercure détacha de ses pieds ses brodequins ailés, grâce auxquels on pouvait voler dans les airs ; quant à Minerve, elle tendit son miroir d'argent plus brillant que le diamant.

Après avoir remis ces présents, les trois divinités s'évanouirent.

Maintenant, avec mille précautions, Persée continuait sa route. Enfin, il entendit de loin le rire cruel de la Méduse et il ouït le sifflement de ses serpents ; alors il coiffa le casque de Pluton et continua à avancer. Il s'arrêta devant une grotte d'où partaient des éclats de rire et c'est alors que le miroir de Minerve lui vint en aide.

Afin de ne pas regarder en face la farouche ennemie qu'il allait combattre, il se retourna et marcha vers elle à reculons, se guidant grâce au miroir. Et voici que, dans sa surface polie, se réfléchit la face hideuse. Sans retourner vers elle ses regards et ne la voyant que dans le miroir, il brandit son sabre recourbé et d'un coup lui trancha la tête.

Cette tête, sans la regarder, il la mit dans sa besace et, attachant à ses pieds les brodequins de Mercure, il s'envola vers le rivage de Sériphe.

Invisible, il pénétra dans le palais du roi Polydecte ; il le trouva festoyant, la joie au cœur, car ce roi était sûr que Persée était mort et il avait arraché à la plaintive Danaé la promesse de sa main.

Persée, toujours coiffé du casque de Pluton, alla à la recherche de sa mère. Il la trouva entourée de ses femmes sur les rochers du rivage qui baignent dans les îlots. Elle se désespérait et ses larmes allaient se mêler aux eaux amères de l'Océan.

À cette vue, le courage du héros mollit ; lui qui n'avait pas tremblé devant la Gorgone sentit son cœur se troubler devant la douleur de sa mère. Il ôta son casque, et se jetant aux pieds de Danaé, il lui dit :

— Ô ma mère ! sèche tes yeux. Ton fils est auprès de toi et il te protégera contre tous.

Lorsque les cris des femmes eurent averti Polydecte de ce qui se passait sur le rivage, sa joie se changea en une colère insensée. Il vit la proie convoitée lui échapper et, armant son bras d'un javelot, il s'élança hors de son palais à la recherche du héros. Il le trouva embrassant Danaé.

— Te voici donc de retour, imposteur, jeune homme au courage feint ! Tu te vantais de tuer Méduse et tu es là, sans une blessure, comme un enfant qui s'est enfui pour jouer au palet avec ses pareils. Puisque tu n'as pas su trouver la mort de la main de la Gorgone, reçois-la donc de la mienne.

D'un bond Persée fut debout, il tira de sa besace la tête de Méduse et la tenant par sa chevelure serpentine, il la présenta au roi. Ce qui devait arriver arriva. Polydecte, à cette vue, se transforma en statue de pierre et avec lui ses soldats et ses serviteurs qui le suivaient.

Mais de la tête fraîchement coupée, tombaient encore des gouttes de sang et ce sang s'écoula dans la mer. Du sang de Méduse naquirent aussitôt ces végétaux de pierre rouge que l'on nomme corail et c'est ainsi que bien des siècles plus tard les Grecs trouvèrent aux abords des Cyclades des bancs entiers de ces coraux qui s'étaient multipliés à l'infini.

Et c'est peut-être à cause de cette origine fabuleuse et sanglante que les femmes, qui firent de ce corail des ornements, lui attribuèrent longtemps un pouvoir magique contre le mauvais sort.



La voix de Tombelaine



LORSQUE vous visitez le Mont Saint-Michel, quand vous avez admiré l'abbaye que l'on nomme tout court « La Merveille » et qui mérite bien ce nom car c'est un des plus merveilleux monuments de l'architecture militaire et religieuse du Moyen Âge, vous ne manquez pas d'aller vous promener sur le rempart. Vous êtes au milieu d'une baie vaste et splendide, dont la physionomie change à chaque instant. À certains moments du jour et de l'année, la montagne granitique sur laquelle s'élèvent les murailles qui vous portent se dresse du sein des eaux, à d'autres elle repose sur une grève immense. Il vous semble que vous pouvez vous promener sans crainte sur cette grande plage humide et rejoindre ainsi la côte ou bien la roche de Tombelaine qui se détache à trois kilomètres de vous, dans la direction de Granville.

Le gardien, à qui vous vous ouvrez de cette intention pousse les hauts cris et vous avertit que si vous commettez cette imprudence, vous courrez le risque de vous engager sur les sables mouvants et d'être enlisé comme il est arrivé à tant et tant de gens dans les époques passées. Avant que l'on ait eu le temps de venir à leur secours, la marée montante qui s'avance ici à la vitesse d'un cheval au galop avait recouvert leur tombe et il avait été impossible de retrouver jamais leurs cadavres.

La grève vous paraît moins souriante, la roche de Tombelaine prend à vos yeux un aspect plus sinistre.

C'est l'hiver surtout que ce paysage revêt une grandeur farouche.

Rentré à l'abri dans quelque auberge de Pontorson, vous avez encore

dans l'oreille les plaintes du vent, les hurlements de la tempête. Il vous a semblé entendre mugir un cor et quand ce bruit cesse, vous êtes frappé par un gémissement étouffé ; on dirait la voix d'une femme qui appelle au secours et les vieux vous affirment que c'est bien une femme qui se lamente du fond des rochers de Tombelaine et que c'est un cor qui mugit et qui ne se taira jamais.

Si vous insistez un peu, si vous avez la chance d'avoir auprès de vous un ancien un peu bavard et que quelques bolées de cidre encouragent à prolonger la veillée, vous pourrez vous faire conter la légende de Tombelaine qui est transmise à travers les âges, celle que récitaient les bardes auprès de la table ronde du roi Arthur. Cette légende est en opposition avec l'étymologie qui veut que le nom de Tombelaine vienne de Tomba Beleni, ce qui signifie le temple de Belenus, un dieu qu'adoraient, dit-on, les Gaulois et qui était leur Apollon ou leur Osiris.

Tomba Beleni par corruption serait devenu Tombelène ou Tombelaine. Cette légende est en contradiction avec d'autres légendes. Qu'est-ce que cela prouve ? Laquelle est la plus proche de la vérité, laquelle même en contient une parcelle ?

Voici donc ce que disait le barde des temps héroïques, voici ce que répète l'ancien :

Jadis, bien avant que Jules César eût envahi et conquis les Gaules, régnait en Bretagne un puissant roi qui s'appelait Hoël. Ce roi était aimé de ses peuples, il faisait régner partout la justice et ses puissantes armées défendaient les pêcheurs et les paysans contre les rapines des voisins ou des étrangers qui voulaient piller les villes ou les campagnes.

Hoël avait une fille, belle comme le jour, blonde comme le soleil, douce comme une colombe. Elle se nommait Hélène et avait dix-sept ans.

La princesse Hélène aimait le prince Yorick de Morlaix, un preux chevalier digne en tous points de sa fiancée, car fiancés ils étaient et l'on attendait seulement que la princesse eût accompli sa dix-huitième année pour célébrer leur mariage.

Or, quelqu'un était jaloux du bonheur de ces deux jeunes gens. C'était un affreux géant, le terrible Dinabue qui, à plusieurs reprises, avait été vaincu par le roi Hoël, et chassé de ses États. Dinabue rêvait d'enlever la belle princesse et de l'emporter avec lui jusque dans les Espagne où il régnait en tyran, et de la contraindre à l'épouser.

Un jour qu'Hélène, songeant au prince Yorick que l'on attendait prochainement à la cour du roi Hoël, se promenait avec ses suivantes sur la grève de Ploumanach, elle vit apparaître un navire. Curieuse

comme le sont maintes jeunes filles, elle s'approcha tout près des flots pour apercevoir l'étranger qui allait aborder, mais bien avant que le navire eût touché la grève, un homme d'une stature colossale s'était élancé dans l'eau, avait gagné le sable et, tandis que les suivantes s'enfuyaient en poussant de grands cris, il s'était emparé de la blonde princesse et il l'avait emportée dans son bateau. Aussitôt qu'elle fut dans l'embarcation, les compagnons du géant hissèrent la voile et la nef navigua vers la haute mer.

Hélène n'était pas que douce et bonne, elle avait hérité du courage indomptable de son père. Elle se tint tranquille dans le coin du bateau où elle avait été confinée, mais dès qu'elle s'aperçut que le sommeil fermait les paupières du géant sans méfiance et de ses matelots, elle sortit de sa retraite et se glissa dans la petite barque qui était accrochée derrière la nef.

La princesse était Bretonne, par conséquent les choses de la mer ne lui étaient pas étrangères. Bravement, elle saisit les rames et se mit à souquer de toutes ses forces décuplées par la volonté de fuir son ravisseur. Elle se trouva bientôt emportée vers l'est par le courant qui longeait les côtes, la fatigue finit par la terrasser et quand elle se réveilla, ce fut sur une roche sauvage au milieu d'une Vaste baie, à côté des débris de sa barque qui s'y était fracassée. Cette roche, c'est celle que l'on appelle maintenant Tombelaine.

Si vous lisez ce conte jusqu'au bout, vous saurez pourquoi.

La princesse, avons-nous dit, se réveilla sur ce rocher solitaire où ne croissaient, parmi les pierres, que quelques maigres broussailles. Elle grimpa jusqu'à son sommet. Tout autour d'elle ondulait la mer. À une faible distance, une montagne s'élevait du sein des flots et, dans le fond, s'étendait l'immense forêt qui couvrait en ces temps-là les rivages de la Bretagne et de notre Normandie.

La pauvre jeune fille n'avait plus d'embarcation et par conséquent pas de moyens de gagner la terre ferme et le royaume de son père. Elle se mit à invoquer ses dieux et bientôt, il lui sembla qu'elle était exaucée, car voici que le niveau de l'eau se mit à baisser et de larges bancs de sable apparurent. La mer reculait comme appelée vers le large par des forces supérieures.

À mesure que le soleil montait dans l'azur, l'étendue sablonneuse s'élargissait et la baie ne fut plus qu'une grève immense. La proche montagne et l'île où se trouvait la princesse ne baignaient plus dans les flots ; l'élément liquide avait partout fait place à l'élément solide.

La pieuse Hélène se jeta à genoux et remercia le ciel.

Elle se relevait et se préparait à profiter de la manifeste protection de la Divinité en regagnant à pied, par la grève découverte à son intention, la verte forêt, quand elle se vit menacée par un danger plus grand que celui de la mer.

Le géant Dinabue s'était réveillé de son sommeil peu après la fuite de la princesse ; il s'aperçut de son départ et, comme la lune était dans tout son éclat, il vit, en regardant au loin, sa chétive embarcation qui filait sur l'étendue immense. Aussitôt il réveilla ses compagnons, non sans avoir châtié de son bras puissant ceux qui avaient le devoir de veiller sur sa prisonnière et qui s'étaient endormis comme les autres.

On remit la voile.

La grande nef suivit à distance le sillage de la barque, Dinabue la vit s'engager, poussée par les courants, dans la baie, se briser sur le roc. Cette fois, sa proie n'allait plus lui échapper et il se promettait bien, quand elle serait revenue à son bord, de l'enchaîner de telle façon qu'elle ne pût plus le quitter.

Il n'était pas loin du but quand une saute de vent l'immobilisa, et en même temps, le courant qui avait porté vers la terre la blonde princesse et qui, du même coup, avait favorisé sa poursuite, se tourna vers la haute mer.

Le géant fit replier les voiles et sortir les avirons. À son tour il fut témoin du recul des eaux et de l'assèchement de la baie mais, comme il était un géant mécréant et non une crédule jeune fille, il se rendit compte que c'était l'effet du reflux.

Il ne s'arrêta pas pour cela, il ordonna aux rameurs de redoubler leur effort et il les pressa jusqu'à ce que son embarcation se fut échouée sur le sable, bien loin, il est vrai, du refuge d'Hélène.

Il éclata d'un rire féroce, bondit hors de sa nef et s'avança à pied sur la grève.

La princesse vit son ombre gigantesque s'étirer sur le sable jaune. Jamais elle ne pourrait courir assez vite pour gagner la terre avant lui et se cacher dans la forêt. Elle chercha anxieusement un abri.

Un peu au-dessous d'elle, une grotte, à peine dissimulée par des broussailles, s'ouvrait dans les rochers. L'entrée n'en était pas bien large, mais la princesse était gracile et fluette, elle s'y glissa. À l'intérieur, la caverne s'élargissait. Elle était tapissée de plantes marines et son sol était fait du sable le plus fin.

Cette fois encore, elle eut l'impression d'être sauvée.

Dinabue avait vu la princesse pénétrer dans la grotte. En quelques enjambées, il arriva à l'entrée de l'excavation, mais, à sa confusion, il s'aperçut qu'il lui serait impossible de s'y introduire. À peine l'ouverture était-elle assez grande pour une mince jeune fille de dix-sept ans, on pense bien qu'elle ne pouvait livrer passage à un ogre, il ne put qu'allonger le bras à l'intérieur, mais son bras, quoiqu'il fût de la taille d'un honnête mât de navire, était loin d'atteindre le fond de la caverne où Hélène était blottie.

Le géant se répandit en blasphèmes et en injures que nous rugirions de répéter ; il insulta tous les dieux dont il savait les noms,

ceux des Celtes comme ceux des Ibères, ceux des peuples du Nord et ceux des peuples d'Orient. Il s'efforça ensuite, par des paroles mielleuses, de persuader la princesse de sortir de sa retraite, allant jusqu'à lui jurer – le fourbe insigne – qu'il renonçait à sa main et qu'il la rendrait au roi, son père, pourvu qu'elle daignât se montrer, simplement afin qu'il eût la preuve qu'elle lui pardonnait.

Naturellement la princesse ne fit à ces promesses aucune réponse.

Renonçant à la vaincre par la force, la ruse ou la douceur, Dinabue chercha s'il ne trouvait pas une autre issue à la grotte ; il n'y en avait point.

De mâle rage, poussant dans sa colère des cris furieux, il résolut de faire périr celle qu'il ne pouvait gagner. Il agissait ainsi par haine contre elle, contre le roi Hoël et par jalousie contre le beau prince Yorick à qui cette douce fiancée était destinée.

Soulevant d'énormes pierres que dix hommes n'auraient pu déplacer d'une ligne, il les entassa devant l'entrée de la grotte puis, toujours rageant et jurant, il regagna sa nef que le flux remettait à flot, il y monta et cingla vers des rives inconnues où il pourrait commettre de nouveaux forfaits.

Lorsque la princesse vit disparaître la lumière du jour qui, par l'ouverture de la grotte, pénétrait dans son refuge, elle fut prise, malgré son courage, d'une grande frayeur. Longtemps pourtant elle resta tapie contre le fond de la caverne, craignant un artifice du mauvais géant ; puis elle osa s'aventurer à tâtons jusqu'à la sortie et essaya de quitter sa retraite. Elle se heurta contre un mur infranchissable. Alors, de désespoir, elle se mit à crier.

Le soir même de l'enlèvement de la princesse Hélène, le prince Yorick était arrivé auprès du roi Hoël qui chassait dans la forêt du côté de Ploumanach ; c'est ce qui explique pourquoi la jeune fille, qui ne quittait pas son père, se trouvait dans cette région. Il avait crevé dix chevaux dans sa hâte de voir sa belle fiancée, à laquelle il apportait des présents et des bijoux gagnés dans ses expéditions.

Au moment où il parvenait au camp du Roi, il trouva tout en rumeur. Les suivantes de la princesse étaient accourues, pitoyables et terrifiées, raconter au milieu de sanglots comment la blonde Hélène avait été ravie par l'affreux géant, comment, impuissantes à la défendre, elles avaient assisté à l'enlèvement. Les plus hardies, cachées dans les rochers, avaient vu la nef de Dinabue, le maudit, s'enfuir vers la haute mer.

On conçoit aisément la douleur de Yorick et le désespoir d'Hoël. Celui-ci ordonna aussitôt que l'on mît tout en œuvre pour retrouver sa fille.

Des cavaliers partirent de cent côtés, afin d'ordonner aux sujets du roi de rechercher l'infortunée princesse et pour supplier les rois

voisins d'exercer une active vigilance sur leurs côtes, car il faudrait bien que l'infâme géant s'arrêtât quelque part dans sa fuite afin de se ravitailler.

Lui-même, le roi Hoël, avec toute sa suite, et accompagné du triste Yorick, partit le long du rivage de la Bretagne, dans la direction du soleil levant, qui était celle où le vent et les courants devaient pousser la nef de Dinabue et dans laquelle les suivantes l'avait effectivement vue s'éloigner.

Ils chevauchaient en silence, visitant chaque crique, scrutant chaque anse, interrogeant les pêcheurs et les habitants des rivages et promettant des fortunes à qui les aiderait à reprendre Hélène.

Tous les gens de Bretagne connaissaient bien l'aimable princesse, si douce aux pauvres, si pitoyable aux malheureux, si bienveillante à chacun, mais personne n'avait rien vu, personne ne pouvait donner le moindre indice.

Enfin l'on arriva à l'endroit connu de nos jours sous le nom de Pontorson et situé au fond d'une baie. Au milieu de la forêt s'élevaient quelques huttes où vivaient de très pauvres pêcheurs. Le roi, ayant atteint la limite de ses domaines – car là s'arrête la Bretagne – ne savait plus quel parti prendre et s'abandonnait au désespoir.

Un enfant, un petit garçon qui, pour nourrir sa mère veuve et malade, péchait sur la grève des crevettes et des coques, rendit à l'infortuné Hoël le goût de vivre.

Il raconta qu'ayant été, à la marée basse, du côté des rocs qui émergent du sable, il avait entendu, comme sortant de la pierre, des plaintes étouffées et des appels très doux. Apeuré, il avait pris la fuite car il croyait avoir eu affaire à des esprits et, peu après, la marée s'était mise à remonter.

Le roi ne douta pas que c'était Hélène qui appelait au secours et Yorick partagea sa croyance.

Avant le jour, une expédition était prête à partir. Hoël l'avait voulue forte et superbe pour châtier comme il convenait le criminel félon s'il se cachait aux abords de l'îlot.

Lorsque le soleil se leva, la mer venait de se retirer, découvrant la vaste grève. Rien ne peut donner une idée de l'impatience de tous quand ils quittèrent le sol ferme pour s'engager sur le sable.

Ce fut une belle troupe composée de la fleur de la nation bretonne qui s'élança à la conquête de la princesse Hélène, blonde comme le soleil et douce comme la colombe.

En avant, sur des coursiers fringants, tout tintant des plaques d'argent dont étaient chargées les lanières de leur équipement, chevauchaient cent jeunes gens aux armures éclatantes. C'étaient les compagnons de Yorick et tous portaient à l'arçon de leur selle quelque trophée arraché aux ennemis de la Bretagne ; parmi eux, les

surpassant de beaucoup par la beauté et par l'éclat de ses armes, venait le prince de Morlaix. La lance qu'il tenait au poing semblait, elle-même, frémir du désir de transpercer l'affreux ravisseur d'Hélène.

Derrière cette avant-garde, marchaient cinq cents soldats levés le long des côtes ; ils n'étaient vêtus que de quelques pièces de cuir ; ils portaient le bouclier rond et le casque bas et étaient de ceux qui sont accoutumés aux combats sur les bateaux ou autour des bateaux. Ceux-là ne craignaient pas la mer et malheur aux marins de la nef contre laquelle ils tournaient leur glaive recourbé, les tranchants de leur hache !

Après eux, on voyait venir cinq cents hommes de pied, vieux guerriers rompus aux rudes combats dans les rochers et les montagnes d'Arrée ; ils étaient tels que les bêtes sauvages, elles-mêmes, eussent frémi à leur approche ; leur cuirasse était faite d'épaisses lames de fer, leurs jambes et leurs bras étaient protégés par de larges courroies de cuir cloutées de métal, le cimier de leur casque s'ornait d'une queue de cheval, de défenses de sanglier ou de cornes d'aurochs. Avec leurs longs cheveux, leurs barbes emmêlées et leurs moustaches tombantes, ils ressemblaient aux animaux fantastiques des forêts ; leur bras gauche tenait le grand bouclier de bois recouvert de trois épaisseurs de peau de bœuf ; dans leur main droite, ils brandissaient un grand javelot ; à leur ceinture pendaient la masse d'armes et la dague.

Puis encore des soldats au nombre de mille, levés dans les plaines de la Basse-Bretagne, avec leur cotte de mailles et leur calotte de fer ; ils portaient les arcs et les flèches dont ils savaient faire un usage si meurtrier.

Puis la Cour du roi.

D'abord les valets de chiens tenant en main les molosses couplés deux par deux et qui tiraient sur leur corde pour courir après le gibier qu'on leur désignerait ; homme ou bête ; ensuite les valets employés au service de la chasse et qui savaient mieux que les chiens reconnaître le pas de tout animal dans la forêt ou sur les grèves. Ensuite les valets chargés du soin de monter et de démonter les tentes, d'établir partout où il le voulait, dans la montagne ou dans la plaine, le quartier du roi ; et ceux du service de la table, les écuyers tranchants, les échansons, les panetiers, les boutilliers.

Alors seulement venaient les barons éclatants au soleil sous leur harnois d'acier, d'argent et d'or. L'or resplendissait sur leur cimier et sur leur écu et au mors de leurs puissants chevaux d'armes. Chacun d'eux était entouré de ses serviteurs et de ses pages et, le dernier, s'avancait le roi Hoël ; sombre était sa cuirasse et sombre son casque ; il montait un grand destrier noir marqué au front d'une étoile blanche. Sur les épaules du monarque flottait le manteau royal de Bretagne, fait en peaux d'hermines.

Autour du cou d'Hoël, retenu par une chaîne d'or, pendait un grand olifant creusé dans une défense d'ivoire. Souvent il portait cette trompe à ses lèvres et son souffle puissant en tirait un mugissement profond que l'on entendait jusqu'au cœur des forêts de l'Armorique, et qui s'en allait par les grèves rebondir de rocher en rocher. Ainsi voulait-il avertir sa fille bien-aimée qu'il chevauchait vers elle, pour que son âme se rassurât en sachant que sa délivrance était proche. Les plaintes étouffées de la jeune fille lui répondaient et on les percevait distinctement dès que se taisait l'olifant.

Ces plaintes, toute l'armée les avait entendues et cet appel augmentait son ardeur. La troupe du Roi marchait droit son chemin vers la grotte murée comme une tombe.

Mais voici qu'aux yeux de ceux qui contemplaient de la rive ce beau spectacle, apparut un affreux prodige :

Yorick, le vaillant, qui galopait à la tête de ses compagnons pour être le premier auprès de sa fiancée et le premier aussi à combattre, s'il le fallait, pour elle, sembla subitement ralentir son élan. Ceux qui l'escortaient aussi paraissaient frappés d'une sorte de paralysie, ils avançaient encore, mais lentement ; les sabots de leurs chevaux s'enfonçaient profondément dans le sable humide et les coursiers avaient peine à les arracher.

Bientôt les jambes des animaux ne furent plus visibles ; puis leur poitrail disparut puis, dans un grand hennissement de peur et de douleur, ils s'évanouirent complètement dans les sables. Les cavaliers émergeaient encore. Pour peu de temps. Les cuirasses s'abîmaient dans le sol et il sembla un instant que la grève fleurissait d'un parterre d'étincelants cimiers. Un cri jaillit encore de la bouche du prince Yorick : « Hélène ». Et puis ce fut tout. La brillante troupe avait disparu.



Bientôt les jambes des animaux ne furent plus visibles.

L'armée pourtant ne s'était point pour cela arrêtée ; elle avançait toujours vers les appels de la princesse et au son de l'olifant royal ; mais bientôt le sable, qui avait englouti les compagnons d'Yorick, s'ouvrit aux soldats de pied.

Tour à tour, les cinq cents hommes des grèves, les cinq cents guerriers des montagnes, les mille archers de Basse-Bretagne sombrèrent dans l'abîme.

Hoël, insensible à tout, sauf au salut de sa fille, continuait sa chevauchée. Point il ne vit ses molosses s'enliser ni n'entendit leurs aboiements se changer en hurlements de mort ; point il ne prit garde que la grève engloutissait ses serviteurs agiles, puis ses barons aux pesantes armures.

Hoël resta seul.

Son grand destrier noir se débattait dans le sable ; lui, le roi, les yeux tournés vers le rocher qui portait son enfant, souillait jusqu'à perdre haleine dans sa trompe d'ivoire pour rassurer la princesse et lui dire de ne rien craindre puisque son père veillait sur elle et venait la délivrer.

Disparu le noble coursier, engloutis la cuirasse noire et le blanc manteau d'hermine, l'olifant faisait toujours résonner les côtes de son puissant mugissement.

Jusqu'à la bouche, maintenant, le roi était enlisé. Une note déchirante sortit de la corne d'ivoire dont le pavillon émergeait encore des sables de la grève, alors que déjà le sombre casque n'était plus visible. Un ultime appel vint de la roche où la princesse était emmurée.

Puis le silence régna sur la baie qui avait englouti le roi Hoël, les barons de Bretagne et tant d'intrépides guerriers. Et la mer montante recouvrit leur sépulture.

Maintenant, aux soirs de tempêtes, la superbe année du roi Hoël ressort parfois des sables mouvants et lui, acharné à la délivrance de son enfant chérie, fait encore mugir sa trompe. La douce princesse, à l'appel de son père, en gémissant répond de là-bas, de la grotte qui fut sa tombe : la tombe d'Hélène... Tombelaine.



Le linceul d'émeraude



DANS la forêt de Touques qui s'étendait alors jusqu'aux rives de cette mer qui sépare l'empire des Francs du pays des Anglais, s'élevait en cette année 932 de notre ère un puissant château fort.

La nuit était close depuis longtemps, le vent soufflait furieux. De temps en temps, des rafales d'eau s'abattaient sur la forêt.

Dans la chambre haute d'une des tours du château, auprès d'un grand feu de bois, assis dans un fauteuil de pierre, veillait, malgré l'heure tardive, un vieillard à la barbe blanche. Cet homme avait près de cent ans. Sa taille, bien que réduite par l'âge, était encore supérieure à celle de la plupart des hommes. Mais qui eût pu reconnaître, en ce vieillard, Rollon, premier duc de Normandie, le fier Viking qui, soixante ans plus tôt, avait ravagé ce pays qu'il avait gouverné ensuite en maître légitime et dont, cinq années auparavant, il avait déchargé ses épaules fatiguées en faveur de son fils, Guillaume Longue-Épée.

Les pensées du vieux roi de la mer n'étaient point des pensées souriantes, car son front s'inclinait vers le foyer, alourdi par de cruels soucis. Subitement, il se leva, étira sa vieille carcasse et, à grands pas, fit le tour de la chambre. Il marchait le long des murs où étaient accrochés des trophées : là, de lourdes épées que l'on manie à deux mains, là, des haches, là encore, des images grossièrement taillées, celle d'Odin, le dieu du Nord, dont il avait abandonné la religion. Il s'arrêta devant une masse de ferronnerie toute rouge de rouille.

« La serrure de la porte de Paris », murmura-t-il bien bas.

Après être resté un moment en contemplation devant cette relique, il se rapprocha du feu et celui qui eût été dans la chambre l'eût entendu se répéter à haute voix :

« Un linceul blanc ! Non, pas un linceul blanc ! »

Un moment il reprit sa promenade à longues enjambées, puis il revint s'asseoir sur son fauteuil de pierre.

Dehors le vent soufflait et secouait le volet qui défendait la fenêtre ; une rafale plus brusque refoula un instant la fumée dans la cheminée. Le vieillard éleva la voix. Cette voix était encore forte et impérieuse.

— Harrold ! cria-t-il. Harrold !

On entendit un pas lourd dans l'escalier qui reliait l'étage inférieur de la tour à la chambre du vieux duc.

Un autre vieillard apparut, plus courbé que Rollon, la face ornée comme la sienne d'une longue barbe blanche. C'était le lieutenant du chef, son vieux compagnon qui, avec lui, avait parcouru les mers, pillé les rivages, partagé les périls, les labeurs et le butin. Jamais il n'avait quitté Rollon et maintenant encore il vivait en sa compagnie.

En arrivant devant son maître, Harrold bâillait à se décrocher la mâchoire.

— Tu dormais, Harrold ? dit Rollon sur un ton agressif.

— Certes oui, répondit l'autre, et que pourrait-on faire de mieux à cette heure que de dormir sur une paille moelleuse et sous de chaudes couvertures alors que le vent souffle, que la pluie tombe ?

— Moi, répliqua le vieux chef, je ne puis sommeiller. Je songe aux ancêtres et à mes Vikings glorieux, à nos propres travaux.

— Précisément ces travaux ne nous ont-ils pas acquis le droit de nous reposer et de passer à d'autres ces armes que nous sommes trop vieux pour porter ?

Rollon ne répondit pas à cette réflexion ; il se dressa devant son lieutenant et, montrant les murs de la salle, il lui dit d'une voix sombre :

— Te souviens-tu du temps où, montés sur nos navires étroits, nos drakkars à la proue sculptée à la ressemblance d'un dragon, nous sillonnions la plaine des mouettes ? Te souviens-tu de nos expéditions le long de la Loire riante ou sur les rives brûlées de l'aride Espagne ? Te souviens-tu des nuits passées à lire notre route dans les étoiles et des journées de combats contre les milices franques levées en hâte pour nous arrêter ? Te souviens-tu des tempêtes qui nous secouaient et où tant des nôtres ont laissé leur vie ?

— Je me souviens, dit Harrold, mais ne fait-il pas bon vivre dans une maison bien close et le bruit du vent n'est-il pas moins redoutable derrière les volets épais que lorsque, sur l'océan, on est exposé à sa rigueur ?

— Te souviens-tu que les peuples fuyaient à notre approche ?

s'exaltait le chef. Ils désertaient les villes et couraient dans les campagnes et nous, nous pouvions piller les châteaux, saccager les maisons, brûler les récoltes et, si nous rencontrions des hommes qui nous faisaient résistance, nous les passions au fil de nos épées.

— Comme il est meilleur de vivre parmi les populations paisibles, de regarder fumer la cheminée du laboureur, de voir jaunir le blé dans les sillons et de prélever un impôt légitime sur le travail pacifique.

— Quelle joie c'était, après nos expéditions, de nous retrouver dans les fjords glacés des mers scandinaves et de boire de l'hydromel, assis en rond près des noirs sapins des rivages !

— N'est-il pas meilleur de boire le jus du raisin ou de la pomme auprès d'une table bien servie ?

— Te souviens-tu, Harrold, quand nous avons été mettre le siège devant Paris qui déjà avait subi l'invasion de nos pères ? Te souviens-tu quand cette ville fière, défendue par le comte Eudes et Gozlin, son évêque, faillit tomber entre nos mains ? Certes, le courage de ses habitants nous empêcha de pénétrer dans l'île, mais quelle grasse ripaille nous fîmes dans cette abbaye de Saint-Germain-des-Prés où nous étions établis ? Le roi Charles dut payer rançon pour nous faire partir.

— Mais combien de nos compagnons restèrent pour toujours sur les rives de la Seine et quel échec nous subîmes devant Chartres !

— Je ris encore quand je pense à cette terre de Normandie que nous avions saccagée et à cette ville de Rouen que Charles le Simple nous fit redemander en vain.

— Oui, mais, à Saint-Clair-sur-Epte, Charles te fit duc et tu régnas paisiblement sur cette même Normandie.

— En effet, ce fut une joyeuse journée que celle du traité de Saint-Clair. Tu te rappelles que, devant prêter foi et hommage au roi Charles, on émit la prétention, suivant le cérémonial, de me faire baiser son pied droit ?

Le vieil Harrold éclata de rire.

— Si je me souviens ! C'est moi que tu chargeas d'accomplir pour toi la formalité, mais comme je ne voulais pas me prosterner à terre, je pris le pied du roi et le portai à mes lèvres, ce qui fait que le monarque chût de tout son long sur le pavé.

Un moment, ce souvenir égaya les deux vieillards, mais Rollon, à nouveau assombri, se mit à parcourir furieusement sa chambre. Il revint encore se camper devant son lieutenant.

— Te souviens-tu, dit-il âprement, de ce comte de Bayeux que je réduisis à me donner en mariage sa fille Poppa ?

— Oui. Mais, après Saint-Clair, le roi Charles te fit épouser sa propre fille Gisèle.

— Ah ! être encore parmi mes Vikings le seekongr, le roi de la mer,

que l'on craint et que l'on redoute.

— Oui, mais être le duc de Normandie que l'on aime et que l'on respecte !

— On m'appelait Hrolf-le-Marcheur parce que j'allais à pied devant mes troupes et que l'on ne trouvait pas de cheval assez fort pour me porter.

— Aujourd'hui, tu peux aller en litière partout où cela te plaît.

— J'adorais, dans les bois et sur les mers, Odin et ses compagnons, nos dieux du Walhalla.

— Tu assistes maintenant à la place d'honneur aux cérémonies des chrétiens où brûlent les cierges et l'encens.

Lentement, Rollon releva son front et regarda Harrold dans les yeux.

— J'avais des amis alors, je n'en ai plus aujourd'hui. Mon fils, Guillaume Longue-Épée, ne songe qu'à gouverner les pays que je lui ai donnés ; il favorise le laboureur, il encourage le marchand et moi je suis seul. Toi-même, mon vieux compagnon d'armes, mon vieux camarade des mers et des combats, tu es satisfait, tu préfères les grasses plaines aux mouvantes étendues de l'océan. Je m'en irai donc seul là où je dois aller.

Harrold eut un sursaut ; il saisit brusquement la main du chef vénéré.

— Ô Rollon ! s'écria-t-il, je ne mérite pas que tu me tiennes un pareil langage. Oui, je suis heureux de jouir des fruits de tes victoires remportées par ton intelligence et ton courage avec notre aide, à nous, tes serviteurs et à tous ceux qui ne sont plus. Mais si tu me disais que mes reins presque centenaires doivent se ceindre du baudrier et que mes vieilles mains doivent encore porter pour ta défense l'épée de fer, tu me trouverais à tes côtés. Parle, je t'obéis.

Les traits de Rollon se détendirent et peut-être une larme coula-t-elle de ses yeux, mais cela on ne saurait l'affirmer, car jamais on n'avait vu pleurer le roi de la mer. Cet attendrissement fut court, il reprit vite son maintien volontaire et brutal et ce fut d'une voix brève qu'il répliqua :

— C'est bien, Harrold, tu es digne de ton passé. Écoute : je sens que la mort est proche, un de ces jours je m'aliterai pour ne pas me relever. Je fermerai mes yeux et quand mon âme ira rejoindre celle des ancêtres, mon fils et ses serviteurs m'enseveliront à la manière des seigneurs de la terre et envelopperont mon corps dans un linceul blanc. Cela ne doit pas être, le seul linceul qui convienne à un Viking est le flot vert de l'océan. Souviens-toi qu'Odin, sentant approcher la mort, s'embarqua pour un grand voyage et ne débarqua que dans le Walhalla.

Alors on put voir les deux vieillards se ceindre des armes qu'ils avaient peine à porter. Ils descendirent l'escalier de la tour, ils

sortirent du château et s'en allèrent vers le rivage.

Sur la plage étaient des barques de pêcheurs. Dans le vent, sous la pluie, ils se mirent à en pousser une vers la mer. Le travail était rude à leurs membres raidis. Ils entraient dans l'eau jusqu'à mi-jambe, semblant insensibles au froid. Quand la barque fut à flot, péniblement, ils s'y glissèrent.

Le vent venait de terre. De leurs doigts gourds, ils parvinrent à étendre la voile. Le vieux roi de la mer se mit au gouvernail. La barque cingla vers le large...

Jamais on ne revit Rollon, le seekongr, le farouche pirate, le rude conquérant. Sans doute mourut-il dans l'élément qu'il avait aimé et dompté.

Ceci explique pourquoi dans aucune église de Normandie on ne trouve le tombeau de Rollon, son premier duc, dont le cadavre eut pour l'ensevelir le linceul qu'il souhaitait : le linceul d'émeraude.



La belle Cordelière



E roi Louis XII venait glorieusement de reconquérir les États de Gênes ; il jouait en Italie et en Europe le rôle d'arbitre. Les plaines du Milanais, les versants des Apennins, les riches provinces de la Sérénissime République de Venise retentissaient des hauts faits des gendarmes de France, des fantassins gascons, des piquiers suisses à la solde du roi. Les sires de Molard, de Vandenesse, le cadet de Duras, Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, s'étaient couverts de gloire.

Mais tant de succès, tant de victoires ne vont pas sans exciter des jalousies. Les flottes d'Espagne, celles du Sénat de Venise, vaincu mais non dompté, celles d'Angleterre surtout, étaient pour la France, dont les côtes riantes se baignent sur tant de lieues dans les mers, une menace redoutable. Le roi était résolu d'équiper une marine capable d'assurer au royaume la tranquillité et la sécurité.

Le désir du roi fut compris et approuvé par tous ; on lui savait gré de la prospérité qu'il faisait régner dans le pays tout en poussant à l'extérieur ses conquêtes ; on lui était reconnaissant d'avoir réduit, en pleine guerre, les tailles de plus d'un tiers, de favoriser le commerce, d'assurer l'ordre, de défendre le faible, de mériter, en un mot, le surnom de Père du Peuple que lui avaient décerné les États généraux de Tours. Les bonnes villes dont, quelques années plus tôt, il refusait le don de joyeux avènement, se cotisèrent. Telle cité arma une galère, telle province une caraque, la ville de Paris donna une nef de quatre cents tonneaux, ce qui fut considéré comme une offrande mesquine... En peu de temps, la marine française était en état de faire respecter

partout l'étendard aux lys d'or.

Parmi les plus magnifiques donateurs, il faut placer sans conteste les cités de Bretagne, qui offrirent à leur dame, la duchesse Anne, reine de France, une caraque jaugeant près de deux mille tonneaux et munie de soixante-dix canons. C'était à Morlaix qu'était revenu l'honneur de construire et d'armer cette nef digne en tous points d'une souveraine.

Que l'on se représente cette grande bâtisse très incurvée, à quatre ponts, portant à l'avant et à l'arrière de véritables châteaux forts de sept étages. Les canons – des pièces portugaises en fonte verte – montraient leur large gueule aux abords de ses flancs et aux embrasures percées dans les murs de ses châteaux ; il y en avait de petits jusque dans les hunes. Trois mâts, dont l'un, celui du milieu, mesurait cent vingt pieds de hauteur et onze de circonférence, portaient de grandes voiles carrées bellement peintes et enluminées. Sur celle du mât de mestre, on voyait l'image de sainte Anne, patronne de la duchesse et du duché ; sur la voile d'artimon, monseigneur saint Michel, protecteur du royaume, terrassait le dragon ; enfin celle de misaine se mouchetait des hermines de Bretagne.

Ces mêmes hermines se retrouvaient sculptées au plus haut du château d'arrière, sous le fanal. L'écu était entouré de la cordelière d'argent et en dessous, sur une banderole, on lisait cette devise : « J'ai le corps délié ».

La cordelière et la devise venaient du temps où la duchesse Anne de Bretagne, veuve du feu roi Charles VIII, s'était retirée à la Cour en proie à une grande douleur, si grande que, rompant avec la tradition qui voulait que les reines de France portassent le deuil en blanc – ce qui leur avait valu le surnom de « reines blanches » – elle avait tenu à se vêtir de noir – cette couleur qui ne déteint pas – et elle avait placé dans ses armoiries la cordelière des veuves en adoptant la devise qui faisait avec cette cordelière un jeu de mots.

Depuis lors, elle s'était liée à nouveau ; le noir de son deuil s'était éteint ; elle avait épousé le successeur de son premier mari... ainsi va la vie – mais elle n'avait pas modifié son blason.

L'écusson avec la cordelière sculptée à la poupe du navire mis à flot à Morlaix avait valu à celui-ci ce nom : la *Belle Cordelière*.

La reine était venue assister à son baptême. Ce fut une grande fête.

Toute la ville de Morlaix était pavoisée ; aux murs pendaient des draps, des étoffes précieuses, des tapisseries ; dans le port, les navires, les galères et jusqu'aux moindres barques arboraient le pavillon aux hermines de Bretagne.

Tandis que les cloches des églises et des couvents de la cité sonnaient à toute volée, les canons de la *Belle Cordelière* tonnèrent pour la première fois en une salve joyeuse quand la duchesse Anne, la reine de France, posa le pied sur le tillac. Dans son cortège brillaient

les plus grands seigneurs du royaume et les plus illustres personnages de la province, des délégués des États de Bretagne et ceux des villes qui offraient ce royal cadeau. Les marins et les soldats, alignés aux bordages, juchés dans les hunes ou accrochés aux cordages, acclamèrent leur belle souveraine.

Un tout jeune homme d'allure fière vint recevoir la Reine ; c'était à lui que le commandement du beau navire était confié ; il appartenait à une famille de gens de mer ; lui-même avait navigué dès l'enfance et pratiqué le dur métier de corsaire ; il avait nom Hervé de Portzmoguer, ce que les seigneurs français prononçaient Primauguet.

Une riche tente de soie cramoisie, ornée de trophées, d'armes et d'instruments de navigation, soutenue, en guise de bâtons, par des rames peintes en vives couleurs, avait été dressée sur le château d'arrière. De là, la Reine assista aux jeux qui se déroulèrent en son honneur sur le pont.

Des marins, costumés selon les modes des pays étrangers, exécutèrent des danses de différentes nations et surtout des « mauresques » que savaient ceux qui avaient voyagé en Espagne ; un des hommes de l'équipage, d'une taille et d'une force peu communes, jongla avec des boulets de pierre ; d'autres firent des simulacres de combat, armés de tridents et de harpons qu'ils lançaient dans la direction de leurs adversaires de telle façon que les dames eurent grand-peur, bien qu'il n'en résultât aucune blessure. Enfin, de jeunes gentilshommes se mesurèrent dans des joutes où Hervé de Primauguet déploya beaucoup d'adresse et de sang-froid.

Une collation fut ensuite servie pour la Reine et sa suite sous le pavillon par les officiers du navire, tandis que sur le tillac, les marins et les gens du menu peuple qui prenait, lui aussi, part aux réjouissances, vidaient tonnelets de vin et barriques de cidre.

Vers le soir, au moment où elle allait quitter la nef, la Reine remit au jeune commandant un médaillon. Ce médaillon portait d'un côté, dans un cercle d'or, le portrait de la souveraine et de l'autre, l'écu de Bretagne entouré de la cordelière tel qu'il était sculpté à la poupe de la caraque.

D'un geste vif, Hervé de Primauguet porta le bijou à ses lèvres et la Reine sourit doucement de cette marque de tendre dévotion.

Et puis la *Belle Cordelière* vogua vers son destin.

Les succès en Italie se changèrent en échecs, puis en défaites. Un peu partout les vaincus d'hier et ceux qui avaient suivi les événements sans y prendre part se déclaraient contre nous. Il y avait de la besogne pour les navires. La *Belle Cordelière* joua son rôle dignement. Elle était très redoutée des galions d'Espagne qui avaient eu fort à pâtir d'une rencontre avec elle ; ils avaient appris à leurs dépens quelle était la devise des marins de Morlaix :

« S'ils te mordent...

« Morlaix... »

La coalition entre toutes les puissances ennemies s'était faite en Italie contre la France. À elle s'étaient joints ses alliés de la veille, ceux même qui, comme le Pape, avaient appelé Louis XII à leur secours.

Le roi d'Angleterre, Henri VIII, crut le moment favorable pour lui de reconquérir les anciens domaines que les Plantagenets avaient possédés sur le sol français. Prenant, comme ses prédécesseurs, le titre de roi d'Angleterre et de France, il expédia à Louis XII un héraut d'armes pour le sommer d'avoir à lui restituer les provinces d'Aquitaine et de Normandie. Louis XII renvoya le messenger et pour toute réponse il groupa sa flotte.

Cette guerre, c'était en effet sur mer qu'elle allait se dérouler, le nouvel ennemi, le roi d'Angleterre, étant l'âme de la coalition. En hâte, Louis XII, sacrifiant à peu près tout ce qu'il possédait encore au-delà des Alpes, rappela ses troupes et fit face vers l'Océan.

La flotte française du Ponant, composée de lourdes caraques, si elle était à même de combattre avec avantage en haute mer, n'était pas assez maniable pour évoluer tout près des côtes déchiquetées de Bretagne et de Normandie. Des embarcations légères auraient pu se glisser entre la flotte et la terre et opérer des débarquements de partisans qui eussent désolé les campagnes et les villes.

Louis XII ordonna donc à l'escadre des galères qui, sous les ordres du Prégent de Bidoulx, amiral des mers du Levant, combattait dans la Méditerranée contre les Infidèles en liaison avec les chevaliers de Malte, de venir se joindre à la flotte d'Occident.

Édouard Howard, amiral d'Angleterre, manœuvrait en ce moment en face des rives normandes pour essayer de se rapprocher de ces côtes et d'y jeter des soldats ; il eût été pris entre l'escadre de la Méditerranée qui arrivait à force de rames et celle de l'Océan, si le plan de Louis XII était resté caché ; mais les chevaliers de Malte, de langue d'Angleterre, prévinrent secrètement leurs compatriotes du mouvement des galères françaises.

Howard eut le temps de se mettre à l'abri.

Les deux flottes françaises étaient maintenant jointes et s'apprêtaient à soutenir le choc des navires d'Henri VIII. Celui-ci ne perdait pas de temps, il faisait, en hâte, abattre des arbres des forêts, établir dans tous les ports des chantiers de constructions navales.

Au mois de mai 1513, l'amiral Howard mettait à la voile avec quatre-vingts navires puissants et formidablement armés. Il était si sûr de sa victoire qu'il avait osé supplier Henri VIII de venir à bord de son navire amiral, le *King* (le Roi), pour assister à l'écrasement des insolents Français ; mais le monarque répondit que s'il avait un amiral

ce n'était pas pour lui dicter sa conduite, mais pour vaincre ses ennemis.

Cette réponse piqua au vif le marin qui résolut coûte que coûte d'obtenir la victoire.

Au large de la rade de Brest, l'escadre d'Angleterre, ses toiles gonflées par une forte brise, aperçut les galères du Prégent. Que pouvaient quatre bateaux à rames, bas sur l'eau, portant une demi-douzaine de canons, contre des vaisseaux de haut-bord hérissés de bouches à feu ? Howard décida de les détruire comme prélude à des opérations plus importantes.

Le vieil amiral du Levant feignit, de son côté, d'éprouver une grande peur et il courut se réfugier dans la baie du Conquet où les carques ennemies qui avaient trop de creux ne pouvaient l'atteindre.

Le chef anglais, furieux de voir sa proie lui échapper, quitta son vaisseau amiral. Il monta sur une des galères qui faisaient partie de sa flotte pour servir d'éclaireurs ou porter des ordres ; il fit mettre à la mer de grandes embarcations remplies de soldats et se lança à la poursuite des Français.

Prégent avait prévu cela et disposé tout son monde pour un combat corps à corps.

Ce fut une terrible mêlée sur les ponts des galères, entre les bancs, sur les coursives.

Howard se battit comme un lion. Au plus fort de la bataille, on apercevait le cimier doré de son casque ciselé en forme de chimère et l'aigrette qui le surmontait, mais il finit par tomber sous les coups de Prégent lui-même qui, de son épée, avait tranché sa gorgerette niellée d'or.

Les équipages des galères françaises redoublèrent d'ardeur et bientôt la baie du Conquet fut débarrassée des dernières embarcations ennemies.

Les navires de ligne d'Angleterre qui, impuissants, avaient assisté au combat, virent la panique se mettre dans leurs équipages. Profitant de ce que le vent s'était déplacé, ils firent demi-tour et se hâtèrent de rentrer dans leurs ports où le Prégent ne craignit pas de les poursuivre, aidé par le gros de la flotte française. Les rives du Sussex connurent alors les ravages que les Anglais espéraient faire subir aux côtes de Normandie et de Bretagne.

Henri VIII éprouva une vive humiliation de cet échec d'une flotte pour laquelle sa nation avait fait de si gros sacrifices. Deux escadres fortes ensemble de plus de cinquante vaisseaux et commandées, l'une par le duc de Suffolk et l'autre par le nouvel amiral d'Angleterre, sir Thomas Knyvet, successeur d'Howard, reçurent l'ordre de venger l'honneur britannique.

Parmi les navires anglais se trouvaient les deux nefs les plus

nouvellement construites : la *Régente* et le *Souverain*, jaugeant chacune deux mille tonneaux et contenant plus de mille hommes, tant marins que soldats. Ces navires portaient les pavillons des deux commandants d'escadre.

En plus des unités de combat, la flotte anglaise emmenait avec elle trente lougres flamands.

C'est à cette flotte formidable qu'Hervé de Primauguet, qui venait d'être créé amiral de Bretagne, naviguant par le travers de l'île d'Ouessant, se heurta un beau matin⁽¹⁾. Il montait la *Belle Cordelière* et une escadre de trente-neuf voiles l'accompagnait. Le combat était bien inégal.

Cependant Primauguet, confiant dans la bravoure de ses Bretons et voulant profiter de ce que le vent lui était nettement favorable, n'hésita pas à accepter la bataille.

L'événement sembla lui donner raison. Dès le début de l'action, les Français avaient coulé plusieurs lougres flamands et endommagé quelques-uns des vaisseaux de haut-bord. C'est en vain que les Anglais concentraient le feu de plusieurs navires sur chaque vaisseau français. Ceux-ci manœuvraient avec une extrême habileté, utilisant l'avantage du vent pour ne jamais prêter le flanc à l'adversaire qui, lui, devait louvoyer ou mettre en panne pour ne pas se laisser entraîner.

Pourtant, après plusieurs heures de combat, la supériorité du nombre finit par se faire sentir et la *Belle Cordelière*, qui se trouvait tout au bout de la ligne de bataille, fut séparée du reste de l'escadre. C'était d'ailleurs le but que cherchaient les amiraux ennemis et ils avaient dirigé contre ce beau navire leurs plus fortes unités, dont la *Régente* et le *Souverain*, la fleur de la flotte anglaise ; les douze meilleurs vaisseaux du roi Henri, montés par les plus habiles marins et les plus braves gentilshommes, encerclaient maintenant la nef de l'amiral breton.

Primauguet n'était pas de ceux que le danger décourage, au contraire ; il avait douze adversaires redoutables ; il se porterait successivement contre chacun des douze.

Par des menaces incessantes, il empêchait le cercle de se resserrer et les efforts des ennemis de se coordonner. Se laissant porter par le vent, il lâchait sur le vaisseau ennemi qu'il avait choisi la bordée d'un de ses flancs, puis, virant sur lui-même, il ne lui présentait plus que son château d'arrière et le canonait encore en se retirant.

Pendant trois heures il répéta cette manœuvre ; quatre navires anglais coulèrent à pic, trois autres furent mis hors de combat et durent employer, pour fuir, ce qui leur restait de toile.

Le cercle infernal était rompu. Seuls de ses adversaires demeuraient intacts la *Régente* et le *Souverain* qui s'étaient tenus un peu à l'écart durant la bataille.

Suffolk, sur le *Souverain*, vit que le moment d'intervenir à coup sûr était arrivé ; il se trouvait bien placé pour couper la ligne de retraite de Primauguet si celui-ci avait cherché à rejoindre son escadre. La *Belle Cordelière* avait beaucoup souffert, ses belles voiles étaient déchiquetées, plusieurs de ses vergues avaient été brisées et remplacées par des vergues de fortune ; elle avait perdu le hunier du grand mât, ses batteries avaient été balayées par les boulets, un certain nombre de canons étaient démontés et beaucoup de canonniers tués sur leurs pièces.

Suffolk eut l'impression qu'il allait en finir avec la caraque de la reine de France qui avait mis à mal tant de ses compatriotes ; sortant de son inaction, il piqua sur elle.

Primauguet, impassible à son poste de commandement au sommet de son gaillard d'arrière, vit le péril nouveau ; il fit mettre aux canons tous ceux qui n'étaient pas indispensables à la manœuvre des voiles, même les écrivains, même les chirurgiens et leurs fraters, et il fit face.

Ses canons étaient rouges d'avoir tiré sans arrêt. Qu'importe ! À grands seaux d'eau on les refroidissait. Les boulets, dans les tubes dilatés, portaient moins loin. Tant pis. On forçait les charges de poudre, on approchait plus près.

D'assaillant, le *Souverain* devint l'assailli. Méprisant les rafales de fer qui pleuvaient sur son pont et crevaient ses bordages, la *Belle Cordelière* fonçait sur l'Anglais.

« S'ils te mordent... Morlaix ! »

Suffolk, de justesse, évita l'abordage, mais au moment où la caraque bretonne frôlait ses flancs, Primauguet avait lancé l'ordre :

— À démâter !

Les canonniers de Morlaix savaient manier leurs pièces. Avec un fracas terrible, le grand mât et l'artimon du *Souverain* s'abattirent sur son pont.

La *Belle Cordelière* pouvait maintenant regagner un port de la côte qui, au loin, à l'est, se profilait, ce n'est pas le navire de Suffolk qui la poursuivrait. Elle avait fait de la belle besogne.

Il n'était que temps d'ailleurs. Le tillac était jonché de morts et de débris, les bordages crevés en plusieurs endroits, le mât de misaine fendu.

La brise d'ouest qui fraîchissait favorisait la retraite. Il restait un danger à surmonter, mais un danger redoutable : la *Régente*, superbe, intacte, commandée par Sir Thomas Knyvet, amiral d'Angleterre. Celui-ci avait voulu se porter au secours de Suffolk, mais il arrivait trop tard, il naviguait contre le vent et son énorme nef était mal grée pour serrer au plus près.

Cette fois, la raison ordonnait que l'on ne livrât pas le combat. Primauguet, qui était un intrépide, n'était pas un fou ; il savait qu'il ne

pourrait pas faire grand mal au vaisseau ennemi et qu'il sacrifierait en pure perte les survivants de son équipage.

Il prit donc ses dispositions pour passer sous le nez de la nef amirale anglaise hors d'atteinte de ses canons.

Tout ce que la *Belle Cordelière* pouvait porter de toile avait été hissé...

Un cri retentit sur la caraque française, un cri terrible qui épouvante les plus courageux :

— Au feu !

Dans l'entrepont, un incendie provoqué par l'explosion d'une pièce d'artillerie et qui avait couvé depuis un moment venait de se déclarer.

Le feu, c'était la fin de toute résistance, c'était le fléau contre lequel on ne peut pas lutter ; les hommes de Morlaix, héroïques devant les boulets comme devant les haches d'abordage, refluaient sur le pont, leurs vêtements en lambeaux, presque tous blessés. Il n'y avait, semblait-il, qu'à abattre les voiles, à arracher tout ce qui pouvait flotter, à le jeter à la mer et à essayer de se sauver en s'y agrippant à la grâce de Dieu et à la merci de l'ennemi.

Sur son château d'arrière, au milieu des décombres de toutes sortes, le visage noir de poudre, la tête barrée d'un linge sanglant, Primauguet n'avait pas bougé.

— Tous à vos postes ! cria-t-il d'une voix de tonnerre. Chargez les pièces !

Chacun obéit, car à la mer on ne discute pas un ordre. Mais que voulait l'amiral ? Il avait modifié sa route. Au lieu de filer vers la côte française, on naviguait, les voiles gonflées par la brise, droit sur la *Régente*.

Par les sabords, par les déchirures des bordages, sortaient maintenant des flammes ; plusieurs ponts étaient rendus intenables et des canonniers étaient morts asphyxiés. L'incendie gagnait le tillac, enveloppait les châteaux de poupe et de proue.

Là-haut, Primauguet, toujours debout, apparaissait au milieu des tourbillons de fumée.

La grande voile du mât de mestre flamba comme une torche ; le feu prit aux voiles de hune de beaupré. C'était un brasier qui sillonnait les flots, plus rouge que le soleil qui se couchait à l'horizon.

À leur poste, les hommes tombaient étouffés ou écrasés par la chute de quelque poutre enflammée ; sur son gaillard, Primauguet, immobile, semblait ne pas savoir qu'il ne commandait qu'un bûcher ardent.

Pourtant il fit un geste. Il tira de sa poitrine le médaillon que lui avait donné sa souveraine, Anne de Bretagne, reine de France. Il le regarda un instant comme s'il rendait compte à l'image de ses intentions, puis, ainsi qu'il l'avait fait une fois, en ce jour de fête où la

nef toute neuve lui avait été confiée, il porta la miniature à ses lèvres.

On était maintenant à portée de canon du navire amiral anglais, un coup partit, un seul, comme si les ennemis, saisis d'effroi, n'osaient tirer sur cette masse de flammes et de fumée. Le coup avait emporté la tête du timonier, son timon était brisé.

Primauguet sauta à la place du mort et saisit ce qui restait de la barre. La *Belle Cordelière* n'avait pas dévié de sa route, quelques encablures encore et on était à la hauteur de la *Régente*.

La panique régnait sur la nef anglaise. Sir Thomas Knyvet qui, d'abord, n'avait pas remué, pensant assister à l'agonie d'un adversaire détesté, fit hisser ses voiles pour fuir devant l'insensé. Le crépuscule était éclairé par cette fournaise flottante ; déjà on en sentait la chaleur redoutable à bord du vaisseau anglais, des flammèches tombaient sur le pont ; la fumée aveuglait les marins dans les hunes.

La manœuvre commandée par l'amiral britannique n'était pas encore exécutée que la caraque en feu touchait le flanc de son vaisseau.

— Les grappins ! hurla Primauguet dont la voix s'entendait au-dessus du fracas de l'incendie.

Du haut des hunes embrasées, les grappins d'abordage tombèrent sur le navire anglais, mordant dans le plancher des ponts, s'accrochant dans les haubans. Les deux nef étaient maintenant accouplées, le beau vaisseau du roi Henri et la carène brillante de la reine Anne. Le mourant saisissait le vif.

Des Cris de terreur montaient des batteries et du pont de la *Régente* où officiers et marins couraient comme fous pour essayer de se dégager de cette emprise mortelle.

Une grande flamme passa d'un navire à l'autre. Dans la nuit qui maintenant tombait, ce fut un embrasement fantastique.

Les hommes de l'équipage de la *Régente*, sans ordre et sans discipline, fuyant une mort certaine, n'avaient plus d'autre idée que de mettre les chaloupes à flot, mais l'affolement et la bousculade gênaient la manœuvre.

Soudain, tous les canons de la *Belle Cordelière* tonnèrent sur les deux bords ; leurs âmes chauffées à blanc avaient embrasé les charges sans le secours d'aucun boute-feu.

On eût dit que le grand navire tirait une dernière salve d'honneur pour ceux qui allaient mourir.

Après cette suprême bordée qui déchira le flanc du vaisseau anglais, on n'entendit plus que les cris des blessés, les plaintes des mourants et le ronflement du brasier.

Là-haut, sur son château en feu, la mince silhouette de Primauguet se détachait toujours.

Il y eut d'abord une double explosion si formidable qu'on l'entendit

à bien des lieues en mer et jusque sur les côtes bretonnes. Les soutes à poudre des deux caraques avaient sauté.

Dans la nuit, il n'y eut plus sur les îlots que débris informes et corps déchiquetés là où, tout à l'heure, s'affrontaient les géants des marines ennemies.

La flotte d'Angleterre, sous le coup de ce désastre, s'enfuit en grande hâte.

Par son sacrifice, Primauguet, amiral de Bretagne, commandant de la *Belle Cordelière*, héros de vingt-six ans, avait, pour bien des mois, libéré les mers.

Le nom de Primauguet n'a pas disparu des annales maritimes. Un de nos modernes vaisseaux de guerre le porte fièrement à son panneau d'arrière. Il rappelle aux marins d'aujourd'hui de quel héroïsme étaient capables leurs ancêtres et ce que, le cas échéant, la patrie peut attendre de leur bravoure.



Le capitaine au masque rouge



*Voici la nuit de Saint-Étienne,
Le masque rouge va passer.
Devant son huis, que chacun tienne
Ses plats d'argent... sinon doit trépasser.*

Telle est la traduction du refrain d'une complainte en langue bretonne, que les bardes du pays d'Armor se transmettaient de génération en génération et que les vieux de la région de Quiberon connaissent encore.

C'est une histoire qui est vieille, vieille, si vieille que l'on ne saurait pas la situer. D'ailleurs qu'importe ? Le temps ne fait rien à la chose.

Une nuit de fin de décembre – mais oui ! n'était-on pas exactement à la Noël, veille du jour consacré à saint Étienne ? – la tempête faisait rage sur les côtes de l'île Houat. Ce n'est pas chose rare qu'une tempête au mois de décembre en cet endroit.

L'île Houat, qui se trouve entre Belle-Ile et Port-Navalo, au large de Quiberon, reçoit pendant bien des mois le choc des vagues qui se brisent sur les récifs qui l'entourent et la relie à sa sœur, l'île Hoëdic.

Pourtant, cette nuit-là, la fureur des îlots dépassait son intensité habituelle. Il devait faire un temps pareil quand s'engloutit une partie du littoral qui touche à la pointe du Croisic.

Le vent soufflait, pliant à les rompre les quelques arbres rabougris qui poussent dans l'île, et passant avec un bruit sinistre au-dessus des toits de pierre des cahutes basses, qui sont si basses justement pour

échapper à sa colère.

La pluie, une pluie froide, glacée, s'abattait sur l'île, en trombe ; les vagues déchiquetées par les récifs sautaient jusque dans les terres.

Et pourtant les habitants ne se tenaient pas tapis dans leur maison. Bravant les intempéries, la pluie, le vent, l'eau de mer qui les cinglait au visage, ils s'étaient avancés jusqu'au bord de leurs rochers. C'est par des nuits comme celle-là que les vaisseaux chargés de marchandises viennent se perdre, drossés contre les récifs.

Or, les habitants d'Houat n'avaient tous, en ces temps-là, qu'une industrie, qui était celle de pilleurs de naufrages. Tout ce qui tombait à la mer était de bonne prise, et l'on pouvait voir dans de misérables cahutes des objets rares provenant des Indes lointaines, des armes curieusement travaillées, d'origine espagnole, et tel misérable hère avait sa souquenille taillée dans une riche étoffe des Flandres.

Cette nuit dont nous parlons, on n'avait aperçu dans les ténèbres aucune silhouette de navire de haut-bord, de caravelle ou de frégate... Il y avait si longtemps que la tempête sévissait, que tous les capitaines avaient dû chercher refuge dans les ports.

Pourtant, un peu avant l'heure de minuit, on distingua au loin la silhouette d'un navire. Les yeux exercés des gens d'Houat reconnurent la forme d'un de ces marchands qui s'adonnent aux grands voyages ; il était démâté et roulait comme un bateau qui a perdu sa direction. Chassé par le vent, il s'approchait de la côte ; on pouvait se rendre compte maintenant qu'il était pesamment chargé. Il s'enfonçait beaucoup dans l'eau et pourtant les lames se jouaient de lui comme d'un bouchon de liège.

Il n'y avait pas que sa cale et ses entreponts qui fussent pleins ; sur son tillac s'entassaient des caisses et des barriques ; les filins qui les arrimaient avaient dû se rompre car, à chaque mouvement du navire la cargaison roulait d'un bordage à l'autre avec un tel bruit qu'on l'entendait de la côte malgré le fracas des éléments.

Sur la dunette, un homme était debout et lorsque le navire fut plus près encore, on vit que cet homme portait sur le visage un masque rouge.

Il était seul ou du moins paraissait l'être ; aucun homme d'équipage ne se faisait voir sur le pont, ne cherchait à réparer les avaries, à réarrimer la cargaison.

Plus près, toujours plus près, venait le bateau poussé par les hasards du courant. L'homme au masque rouge voyait certainement ceux d'Houat, mais il ne lança pas un appel, ne fit pas un geste. Était-ce un marchand, un pirate ? Transportait-il de la contrebande ? Nul n'eût pu le dire.

Maintenant, il était presque sur les récifs. C'était miracle qu'il n'ait encore heurté aucun d'eux et, tout à coup, une grande vague arriva

qui prit le navire mystérieux à bâbord par le travers et le coucha sur le flanc.

Les gens d'Houat, tout endurcis qu'ils étaient à la vue des sinistres de la mer, poussèrent un cri. Ils étaient certains que le vaisseau sombrait. Mais, au moment où il allait disparaître dans les flots, une autre lame le redressa.

Sur la dunette, le capitaine au masque rouge était debout à la même place, mais les caisses et les barils avaient disparu du pont. Sans aucun doute, ils étaient tombés à la mer.

Le vent, qui jusque-là avait soufflé de l'est, fit une brusque saute et la bourrasque vint franchement du sud. Sous cette poussée, le navire mystérieux vira de bord, présentant sa poupe aux gens de l'île et, sur le gaillard, ceux qui avaient de bons yeux purent distinguer son nom : le *Saint-Étienne*.

Déjà la tempête emportait le navire vers le nord et l'on vit l'homme au masque rouge saisir un porte-voix et le tourner vers l'île. Par-dessus le bruit de l'ouragan, les hurlements du vent, le fracas des vagues, ces paroles furent distinctement entendues :

— Ce qui est tombé à la mer m'appartient. Je viendrai le reprendre à la prochaine nuit de Saint-Étienne.

Et le grand bateau disparut dans les ténèbres et la tempête.



Le grand bateau disparut dans les ténèbres et la tempête

Le lendemain, le mauvais temps continua, mais le jour suivant le vent s'abattit et la mer reprit son calme. À marée basse, tous les hommes de l'île se précipitèrent vers les rochers découverts à une assez grande distance et ils trouvèrent, échoués, nombre de caisses et de barils qui certainement étaient tombés du *Saint-Étienne*.

Il n'y eut pas beaucoup à faire pour amener ces épaves à terre et pour les défoncer, les rochers avaient déjà commencé le travail.

Ce fut une belle prise. Barils et caisses renfermaient des plats d'argent, des aiguïères, des couverts, des gobelets, des coupes, des soupières, le tout en argent massif.

Longuement, les gens d'Houat admirèrent leur butin, puis, non sans coups et sans disputes, ils se le partagèrent entre eux. Mais voici que le gros Yves, un des plus réfléchis parmi les habitants de l'île, fit remarquer que l'on ne pouvait sans danger aller vendre ces objets à terre. On risquait d'être mêlé à quelque mauvaise affaire qui ne manquerait pas de se terminer par deux ou trois pendaisons ou davantage.

Cette opinion raisonnable calma un peu les enthousiasmes mais, pourtant, chacun se sentait un peu plus riche du trésor qu'il possédait et il emporta sa part dans sa maison en se riant des dernières paroles prononcées par le capitaine au masque rouge.

L'année se passa comme les autres années et nul ne fut ni plus ni moins heureux d'avoir dans sa huche une soupière d'argent ou dans son coffre un gobelet ciselé.

Enfin revint le jour de Noël, veille de la Saint-Étienne. Depuis quelque temps les timides commençaient à trembler en songeant au navire mystérieux, puis les plus courageux prirent peur à leur tour et l'on s'en alla trouver Monsieur le recteur pour lui demander quelle conduite il fallait tenir vis-à-vis des biens provenant du navire du capitaine au masque rouge qui, après tout, pouvait bien être le diable en personne.

Monsieur le recteur commença par dire que « bien mal acquis ne profite jamais », mais c'était là une pensée générale et toute spéculative, alors que c'était un conseil pratique que l'on sollicitait.

Après avoir réfléchi, le prêtre fut d'avis que le plus sage serait que chacun déposât dans la nuit de Saint-Étienne toute la vaisselle d'argent qu'il avait prise, au seuil de sa maison. Ainsi, si le capitaine revenait, il pourrait reprendre son bien devant chaque porte.

Les habitants n'étaient pas persuadés de l'efficacité de ce conseil. Chacun attendait que son voisin le mît à exécution, mais le voisin attendait de son côté, de sorte qu'aucune pièce n'était exposée.

Aux premières heures de la nuit, pourtant, un jeune garçon, qui rôdait sur les rochers, arriva tout apeuré, disant que sur la mer, fort calme ce soir par exception, il avait aperçu un grand vaisseau noir...

Pris de panique, les habitants s'empressèrent de suivre les avis du recteur ; ils mirent sur leur seuil leur part de butin et, après s'être bien enfermés chez eux, avoir éteint la lampe, ils attendirent anxieux ce qui allait se passer. Ils tremblèrent toute la nuit et ce ne fut qu'au grand jour qu'ils osèrent rouvrir leurs portes. Tout était à sa place, aucune pièce de vaisselle n'avait été touchée ; certains, qui se vantaient d'être plus braves que les autres ou qui étaient plus menteurs, affirmèrent avoir vu à minuit le capitaine au masque rouge sortir de son bateau, s'engager dans le village et passer devant chaque maison pour voir si son argenterie était au complet.

La tradition se perpétua. Chaque année, et encore maintenant, pendant la nuit de la Saint-Étienne, les habitants de l'île Houat déposent la vaisselle d'argent sur le seuil de leur porte pour que le capitaine au masque rouge puisse venir faire son compte.

Une fois, une seule, quelqu'un l'aurait vu, et même mieux, lui aurait parlé, mais cela aussi remonte à bien longtemps et fait partie de la légende.

Le temps avait passé depuis l'apparition du navire mystérieux, les habitants de l'île Houat avaient cessé d'être des naufrageurs pour devenir ce qu'ils sont : d'honnêtes pêcheurs, vivant de la vente de leurs homards et de leurs crevettes.

Les biens avaient été partagés : il y avait des riches et des pauvres ; à côté des vieilles cahutes délabrées se dressaient quelques maisons orgueilleuses et confortables.

L'une des plus pauvres était certainement celle d'Yvon Le Guern, non pas qu'il fût paresseux – il était au contraire un des plus vaillants parmi les pêcheurs – mais son père, avant de périr noyé, avait dilapidé dans les auberges le patrimoine de la famille. Il ne lui restait que sa cahute, une mauvaise barque et une petite cuiller d'argent dont la tradition disait qu'elle provenait du trésor du capitaine au masque rouge et que Le Guern, respectueux des usages, mettait devant la porte à la Saint-Étienne.

Dans la pauvreté, le jeune pêcheur avait une richesse, une richesse que l'on porte en soi : l'amour. Il était fiancé à la douce Annie qui avait promis de l'épouser à la Saint-Jean. Mais cette année-là, la pêche fut mauvaise et les parents d'Annie, craignant pour elle la pauvreté, retirèrent leur parole, préférant lui voir épouser le riche Joris Calden, qui n'était plus de la première jeunesse, mais qui était avare et qui s'enrichissait constamment des produits de l'usure.

Calden possédait la plus belle maison de l'île, sise tout au bout du village et dans cette maison il avait entassé à peu près toute la vaisselle d'argent que les ancêtres avaient prise au capitaine fantôme.

Petit à petit, il l'avait rachetée à vil prix à tous ceux du pays qui se trouvaient dans la gêne. Il est inutile de dire que, dans son souci de ne

pas étaler ses richesses, il se gardait bien, à la Saint-Étienne, de respecter la tradition et de mettre son argenterie devant la porte.

Quand le malheur s'abat sur quelqu'un il ne lui fait grâce d'aucune rigueur. Au mois de décembre, la vieille mère d'Yvon, avec laquelle il vivait, tomba malade, si malade que l'on craignait pour sa vie. Le médecin prescrivit des remèdes, mais les remèdes étaient chers et, nous l'avons dit, la pêche mauvaise. Le Guern ne savait pas où il pourrait trouver l'argent nécessaire pour payer les drogues et les élixirs.

Cependant, à contrecœur, il s'en alla trouver Joris Calden. C'était pour lui une cuisante humiliation, car il savait qu'il courtisait Annie et que sans doute, par la volonté de ses parents, elle serait un jour sa femme. Ne refusait-elle pas maintenant d'aller se promener avec lui le long de la grève et ne portait-elle pas au cou une chaîne d'or que lui avait donnée l'usurier ?

Ce dernier reçut Yvon de l'air excédé qu'ont ceux qui ont beaucoup d'affaires.

— Parle vite, mon ami, dit-il, je suis pressé. Qu'est-ce qui t'amène ?

Yvon, tortillant dans sa main son bonnet, exposa sa requête. Il lui fallait une petite somme pour acheter des médicaments à sa mère ; il la rembourserait sur la première vente de poissons qu'il pourrait faire sur le continent.

Joris ricana.

— Alors tu crois que je donne mon argent au premier venu, sur des poissons qui sont encore dans la mer ? Tu te trompes, mon ami ! Ah ! si tu m'offrais un gage !...

— Lequel ? demanda piteusement Yvon. Je n'ai rien que mes bras et une mauvaise barque et cette barque est mon gagne-pain.

— Écoute. Je sais que tu possèdes dans ton coffre une cuiller d'argent. Apporte-la-moi et je te donnerai un louis.

Un louis ! C'était bien plus qu'il ne fallait pour les achats que le pêcheur avait à faire. Il songea un instant puis répondit :

— Impossible ! Vous savez que dans huit jours, à la nuit de la Saint-Étienne, je dois la mettre à ma porte pour que le capitaine au masque rouge trouve son compte.

L'usurier ricana plus haut :

— Toi aussi, tu crois à ces chimères ! Eh bien ! à ton aise, garde ta cuiller pour ton capitaine fantôme et moi je garde mon louis. Quand tu en auras envie, tu m'apporteras l'objet.

Navré, Yvon rentra chez lui auprès de sa mère. La pauvre femme souffrait beaucoup sans se plaindre, et jetait vers son fils de tristes regards où il croyait voir un tendre reproche de ne pas tout faire pour la sauver.

De jour en jour, elle s'affaiblissait. Le médecin était revenu, il avait

hoché la tête.

— Si on ne lui donne pas les remèdes que j'ai prescrits, elle trépassera, avait-il déclaré en s'en allant.

Yvon, ne songeant plus à rien qu'à sauver sa mère chérie, prit la petite cuiller et la porta à Joris ; puis, serrant dans un coin de son mouchoir la pièce d'or qu'en échange lui avait remise l'usurier, il prit sa barque, s'en alla sur le continent et acheta les drogues.

La nuit de la Saint-Étienne arriva. Suivant leur coutume, tous les gens du village mirent devant la porte leur vaisselle d'argent puis fermèrent leur huis, leurs volets et éteignirent la lumière.

Yvon n'avait plus rien à placer sur son seuil, aussi laissa-t-il sa porte ouverte et sa lampe allumée.

Il allait se décider à se coucher, pensant que, sans doute, Calden avait eu raison et que l'histoire du capitaine fantôme n'était qu'une chimère, lorsque, allant pour fermer son huis, il se trouva nez à nez avec un homme très grand, vêtu de noir et dont le visage se dissimulait derrière un masque rouge.

L'homme au masque parla. Il avait la voix forte comme l'ont ceux qui ont coutume de commander à la mer.

— Yvon Le Guern, dit-il, qu'as-tu fait de ma cuiller ? Je n'ai pas mon compte.

Le Guern, avons-nous dit, était brave. Il ne se troubla pas, mais il ôta son bonnet et salua fort civilement, puis il s'effaça :

— Entrez, Monsieur le capitaine, je vous expliquerai.

Le capitaine entra. Il jeta un regard sur la vieille mère malade qui dormait paisiblement, prit une chaise et s'assit :

— Parle ! Yvon Le Guern. J'écoute.

Yvon raconta. Il dit sa crainte pour la santé de sa chère maman, son besoin pressant d'argent pour lui acheter des remèdes, sa démarche auprès de Joris Calden, la dureté de celui-ci, la vente de la cuiller. Il dit tout. Il parla même de son amour pour Annie qu'il ne pouvait plus espérer épouser.

Lorsqu'il eut fini, le capitaine au masque rouge se leva :

— C'est bien, dit-il de sa voix de commandement, tu es un brave garçon, je te pardonne. Éteins ta lampe, clos ton huis comme les autres et demain...

Il n'acheva pas sa phrase ou du moins ses dernières paroles se perdirent-elles dans la nuit, car le capitaine fantôme était parti.

Yvon fit ce qu'on lui avait ordonné. Le lendemain, à l'aube, quand les habitants de l'île Houat rouvrirent leurs portes, ils trouvèrent tous leur vaisselle intacte. Il n'y en avait ni plus ni moins.

Cependant il courait dans le village une nouvelle ; Joris Calden avait été aperçu, à sa fenêtre, criant au voleur et se lamentant. Toute sa vaisselle d'argent, qui représentait pour lui le plus clair de sa fortune,

avait disparu et sur sa porte, cloué par un poignard, il avait vu ce billet :

« Reçu de Joris Calden la vaisselle d'argent qu'il m'a restituée.

« Le capitaine du *Saint-Étienne*. »

Quant à Yvon Le Guern, il avait retrouvé devant sa porte la petite cuiller qu'il avait portée à l'usurier, mais cette cuiller, qui était d'argent, s'était transformée en or.

Les parents d'Annie rendirent à Yvon leur parole et plus tard leur fille, ne se souciant pas de lui faire épouser un vieil avare ruiné.

La mère Le Guern se rétablit. Le homard abonda de nouveau et l'on dit que c'est Yvon Le Guern qui composa, en langue bretonne, la chanson dont nous avons donné la traduction :

*Voici la nuit de Saint-Étienne,
Le masque rouge va passer.
Devant son huis, que chacun tienne
Ses plats d'argent... sinon doit trépasser.*

Peut-être les touristes, qui se font conduire l'été dans l'île d'Houat, peuvent-ils retrouver chez les habitants des plats d'argent provenant du vaisseau mystérieux du capitaine au masque rouge !



Leïla ou la belle Algérienne



ORSQUE Anne Hilarion Cotentin de Tourville, chevalier de Malte, âgé de quinze ans, se présenta, en 1657, au chevalier d'Hocquincourt qui commandait un vaisseau de la Religion(2) en le priant, sur la recommandation du duc de la Rochefoucault, de le prendre avec lui pour combattre les Barbaresques, ce gentilhomme haussa les épaules.

Il regarda le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds et bouclés, les traits fins, la taille frêle et élancée du jeune chevalier et lui dit :

— Vous êtes trop délicat, Monsieur, pour faire un métier aussi pénible que celui de corsaire du Levant.

Pourtant, le jeune homme insista si fort qu'Hocquincourt finit pas consentir à l'accepter sur sa frégate, l'*Intrépide*, qui portait trente-six canons et qui menait la vie dure aux pirates musulmans.

C'étaient de terribles gens que ces pirates. Les vaisseaux et les galères de l'ordre de Malte, les galéasses de la république de Venise, les navires du roi de France, ne parvenaient pas à les réduire. Les rives de la Méditerranée étaient désolées par eux. Ils ravageaient les côtes de l'Adriatique et rendaient périlleuse la moindre promenade en mer. À la tombée du jour, on les voyait débarquer subitement dans quelque baie ; ils couraient aux villages les plus proches, ils brûlaient et pillaient tout, emmenaient en captivité les jeunes gens et les jeunes filles ; sur mer, ils s'emparaient des bateaux marchands, réduisaient leurs équipages et leurs passagers en esclavage. Ils n'hésitaient même pas à s'attaquer à de petits navires de guerre et ils insultaient tous les

pavillons de la chrétienté ; des prisonniers chrétiens par milliers gémissaient dans leurs geôles ou travaillaient sous le soleil torride de leur pays aux plus pénibles besognes.

Hocquincourt avait eu raison de dire au jeune Tourville que le métier de corsaire du Levant était rude ; on avait affaire à forte partie, mais Tourville montra bientôt qu'il était digne de combattre ces redoutables ennemis à côté des vieux marins de Malte.

L'Intrépide avait fait pendant trois ans du bel et bon ouvrage, tantôt sur les côtes de la Sardaigne ou de la Sicile, tantôt dans la mer Ionienne et parmi les îles de la Grèce ; il avait coulé ou mis en fuite bien des galères barbaresques ; il en avait poursuivi jusque sur les côtes d'Afrique et lancé des boulets sur les villes du dey d'Alger.

Présentement, il se trouvait dans l'Adriatique où une flottille de pirates s'était signalée par des cruautés indicibles sur des équipages marchands vénitiens.

La frégate d'Hocquincourt rencontra les Barbaresques au large de l'île Lunga. Leurs bâtiments étaient au nombre de quatre : trois galères et un vaisseau de haut-bord pris aux Anglais. Le chevalier d'Hocquincourt n'hésita pourtant pas à engager le combat.

Il commença par attaquer les galères. Il s'approchait d'elles à faible distance et lançait sur leur pont des boulets ramés(3) qui faisaient un grand carnage ; mais le gros pirate était venu au secours des galères.

À son tour *L'Intrépide* fut durement canonné. Néanmoins le commandant voulut tenter l'abordage. Il parvint à jeter ses grappins sur le barbaresque. Au moment où, à la tête de ses soldats, il s'élançait sur le pont de l'infidèle, un coup de pistolet, tiré du haut des hunes, l'abattit sur son tillac.

Les soldats de Malte, voyant leur chef tué, hésitaient.

Tourville s'élança, l'épée haute ; le premier, il mit le pied sur le vaisseau de l'ennemi. Marins et soldats le suivirent. Il y eut un sanglant combat. Les Barbaresques, sachant qu'ils n'avaient pas de pitié à attendre, puisqu'ils s'étaient mis eux-mêmes en dehors des lois de la guerre, opposèrent une furieuse défense. Le navire était entièrement nettoyé de son équipage et le pont et les entreponts aux mains des chrétiens. Une poignée de pirates, avec leurs chefs se retranchaient encore dans le gaillard arrière. Tourville donna l'assaut. À coups de hache, les portes furent défoncées et après une dernière résistance, les Infidèles furent tous exterminés.

Le capitaine, un formidable Algérien qui combattait avec le plus de rage, fut transpercé par l'épée du chevalier de Tourville.

Tout n'était pas dit. Il fallait encore en finir avec les galères, qui étaient revenues à la charge. Tourville fit tirer contre elles les canons de l'*Intrépide* et ceux du pirate conquis. Deux des galères furent coulées et la troisième prit la fuite.

Alors seulement les vainqueurs explorèrent leur prise. Le vaisseau barbaresque était chargé de toutes sortes de richesses pillées au cours d'une fructueuse campagne sur les côtes et sur les navires. Les marins et les soldats se réjouissaient de leur butin.

Tourville était en train de prendre ses dispositions pour ramener sa prise dans le port de Venise, quand les canonnières lui amenèrent une jeune fille, admirablement belle, qu'ils avaient trouvée blottie dans une des coursives du vaisseau ennemi.

— Qui êtes-vous ? demanda Tourville.

La jeune fille le regarda fièrement, semblant défier le vainqueur de dix-neuf ans, d'allure si fragile. Mais lui força la voix :

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

Elle daigna répondre.

— Je me nomme Leïla et suis la fille de celui que vous avez tué.

Elle s'exprimait en français avec un léger zézaiement, et quand le chevalier l'interrogea sur cette circonstance, elle lui apprit qu'une captive française lui avait, quand elle était petite, enseigné sa langue.

Leïla ne pleurait pas et si, en la voyant, on avait l'impression d'un grand désespoir, c'est que l'on pouvait lire sa douleur dans ses traits crispés et dans son sombre regard.

Touché par la beauté de sa prisonnière et par ses malheurs, Tourville ordonna qu'elle fût traitée avec tous les égards et tous les ménagements. Il lui fit occuper la chambre, hélas ! vide, de feu le chevalier d'Hocquincourt et ne manqua pas de l'entourer de toutes les prévenances possibles.

Ayant mis un équipage de fortune sur le navire capturé, dont les avaries avaient été tant bien que mal réparées, Tourville fit voile pour Venise mais, malgré les soins qu'il prenait de la navigation, son attention était surtout tournée vers la belle captive qu'il avait à son bord.

Quand les deux vaisseaux entrèrent dans le port de la Sérénissime République et que Tourville eut jeté les ancres en face du quai des Esclavons, il vit que le peuple vénitien s'était rassemblé pour le fêter. La Piazzetta, où il aborda dans sa chaloupe, était noire de monde. Aux mâts de la place, on avait hissé le grand étendard de la République et pour honorer le vainqueur flottait également l'étendard blanc à la croix de Malte. Le doge, qui était Domenico Contarini, désira connaître le jeune et valeureux chevalier.

Tourville fut conduit par les doyens du Grand Conseil dans le palais ducal où le doge l'attendait, vêtu de pourpre et d'hermine, coiffé de la

corne d'or, assis sur un trône, sous un dais de velours cramoisi aux longues franges d'or. Le chef suprême de la République se leva et, en même temps que lui, se leva l'assemblée des sénateurs.

Domenico Contarini commença par haranguer le chevalier ; il le loua d'être venu à bout, avec une simple frégate, de trois galères et d'un vaisseau de haut-bord et d'avoir ramené celui-ci ; il le remercia d'avoir purgé la mer de ces brigands qui comptaient pour rien l'honneur et la vie des paisibles habitants des rivages et des pacifiques commerçants qui se risquaient sur les flots pour les besoins de leur négoce. Ensuite, le vieillard, descendant de son trône, serra dans ses bras le jeune homme et lui donna l'accolade.

Les jours qui suivirent furent des jours de fête. Il n'y avait pas une famille patricienne qui ne désirât recevoir le héros de l'Adriatique ; il s'asseyait à de brillants banquets et il y eut en son honneur des concerts, des bals ; doña Maria Tiepolo organisa pour lui une redoute masquée.

Mais toutes ces réjouissances, toutes ces cérémonies, tous ces honneurs, ne faisaient pas oublier à Tourville, Leila, sa belle captive. Il ne savait pas encore quel parti prendre à son égard et des idées insensées lui passaient par l'esprit. En attendant, il l'avait placée au couvent de Santa Maria dal Carmine et, chaque jour, il allait lui rendre visite.

Les deux jeunes gens se promenaient ensemble dans la gondole dorée, couverte de draperies de velours rouge qui traînaient jusque dans l'eau, que le doge avait mise à la disposition du chevalier. Ils visitaient ainsi la ville somptueuse, ses belles églises, ses monuments, car Tourville était fort curieux des choses de l'art. Quand ils mettaient pied à terre, les gens se retournaient sur ce couple harmonieux, mais bientôt on reconnaissait le vainqueur des Barbaresques et des acclamations retentissaient. Le jeune homme en était instinctivement flatté mais, en même temps, il hâtait le pas, pour se soustraire aux ovations, songeant à ce qu'elles pouvaient avoir de douloureux pour sa compagne.

Pendant ce temps, les travaux de réparation de *l'intrépide* se poursuivaient. Lorsqu'ils furent terminés, Tourville reçut l'ordre de rejoindre Malte. Cet ordre, pourtant escompté, lui sembla cruel. Il avait beau se dire qu'il reviendrait, que sa séparation d'avec Leïla n'était que momentanée, qu'il n'avait pas encore pris de décision à son égard, qu'il fallait, en tout cas, qu'elle complétât son instruction chez les religieuses ; toutes ces réflexions ne lui rendaient pas la séparation moins amère.

— Dans trois jours, avait-il dit à la belle musulmane, j'appareillerai.

— Où donc irez-vous, Monsieur ? lui demanda la jeune fille. Suivrez-vous les côtes de Dalmatie où je redoute pour vous tant de

périls à cause des îlots propices aux embuscades ?

Tourville sourit à ces marques d'intérêt :

— Non, répondit-il, je dois rallier Malte en longeant les rives d'Italie.

Leïla posa encore deux ou trois questions sur la composition de son équipage, sur le nouvel armement de l'*Intrépide*, puis les jeunes gens se séparèrent.

Le lendemain, quand Tourville revint au couvent de Santa Maria dal Carminé, il trouva les religieuses bouleversées : la jeune fille avait disparu.

Tout de suite, Tourville pensa à un enlèvement. Il porta plainte, les sbires du Conseil des Dix fouillèrent la ville, lui-même menait une enquête, mais il ne pouvait pas s'attarder, ses ordres étaient précis. Au jour fixé, il s'embarqua et cingla vers le sud.

Pendant deux jours il navigua avec des vents contraires et le troisième, lorsqu'il fut par le travers d'Ancône, il aperçut trois grosses frégates barbaresques, qui, sous le vent, venaient vers lui. Il n'y avait pas à esquiver le combat ; d'ailleurs, il n'y songea pas, mais il ne voulait pas risquer sa frégate contre trois ennemis à la fois, aussi feignit-il de virer de bord.

Sa ruse réussit, les pirates se mirent à sa poursuite et, dans ce mouvement, ils s'écartèrent les uns des autres. Quand Tourville les vit à trop grande distance pour se porter mutuellement un rapide secours, il vira à nouveau de bord et vint attaquer le navire le plus proche. L'autre se défendit courageusement, mais, avec des boulets rouges bien placés dans les batteries, le chevalier parvint à mettre le feu au pirate. Lui-même avait souffert bien des dommages. Un de ses mâts avait été brisé et il avançait avec peine.

Le deuxième navire barbaresque était de moindre tonnage et ses canons de faible portée. Après trois bordées tirées de l'*Intrépide*, il se trouvait en si mauvais point, qu'il dut fuir. Tourville se préparait à un troisième combat ; cette fois contre le plus gros vaisseau. Les avaries qu'il avait éprouvées le gênaient terriblement et voilà qu'il s'aperçut que l'*Intrépide* donnait de la gîte sur bâbord. Des calfats et des menuisiers, envoyés dans les soutes, revinrent effrayés en disant qu'une voie d'eau s'était déclarée et que le navire avait une déchirure au-dessous de la ligne de flottaison. Le second de Tourville, un vieux marin pourtant, qui, pendant vingt ans, avait servi sur les navires de la Religion, était d'avis qu'il fallait abandonner le navire, mettre les embarcations à la mer, et tâcher de joindre comme on le pourrait la côte qui n'était pas loin, si toutefois les Barbaresques, qui se rapprochaient rapidement, permettaient de se sauver.

Tourville refusa net de suivre ce conseil. Il fit amener les voiles et mettre le navire en panne, montrant nettement qu'il était désespéré.

Cette manœuvre n'échappa pas aux pirates, on entendit un cri de triomphe qui venait de leur bord. Rapidement, le chevalier fit distribuer les armes portatives. Tous, maîtres-pointeurs, canonniers et marins et même l'aumônier, les chirurgiens et les fraters, les tambours, les fifres en furent pourvus. Comme le Barbaresque approchait, Tourville fit tirer sur lui une décharge de tous ses canons et puis il attendit.

Cette décharge avait causé des ravages chez les pirates, mais leur ardeur n'en était pas diminuée, au contraire, elle était accrue par la soif de vengeance. Les deux navires se trouvèrent côte à côte, le tillac et l'entrepont de l'*Intrépide* venaient d'être désertés et tous les hommes rassemblés dans le château arrière.

Avec des hurlements sauvages, les Infidèles se précipitèrent sur la frégate, brandissant leurs sabres, leurs haches et leur coutelas, tous voulaient être à ce pillage, les morts et les blessés seuls restaient sur le bateau ennemi.

Dès que le premier pirate eut sauté à bord de l'*Intrépide*, Tourville cria un ordre. Aussitôt, du haut du château gaillard, de ses sabords, de ses galeries, de ses balcons, l'équipage entier de la frégate de Malte bondit à son tour sur le pont du Barbaresque. Des marins coururent aux chaînes qui maintenaient les grappins d'abordage ; ils les rompirent.

Sous l'œil stupéfait des Infidèles installés en maîtres sur l'*Intrépide*, le vaisseau pirate, monté maintenant par l'équipage chrétien, dérapa. Les autres tirèrent quelques coups de pistolet ; ils n'avaient pas eu le temps de charger les canons que déjà leur navire était emporté au loin et qu'eux-mêmes se sentaient couler sur leur prise désarmée.

Tandis que les soldats de Malte regardaient sombrer l'*Intrépide* et son chargement de forbans et qu'ils aménageaient leur nouvelle conquête, Tourville procédait à la visite du navire ; lorsqu'il pénétra dans une des chambres réservées sans doute aux chefs des pirates, il vit à terre, sur un matelas, une forme étendue. Il s'approcha et reconnut Leïla.

Doucement, il se pencha sur elle. Elle avait été blessée par la dernière décharge de l'*Intrépide*. Son sang avait coulé abondamment. À peine avait-elle la force de parler.

Un chirurgien, appelé en hâte, pansa les plaies mais le coup d'œil qu'il lança à Tourville était significatif : la mort allait achever son œuvre. Leïla surprit ce regard, elle saisit la main du jeune chevalier et son visage prit une toute autre expression que celle qu'il y avait toujours vue. Elle lui fit sa confession. Elle s'était échappée du couvent, avait rejoint un endroit où elle savait pouvoir communiquer avec les pirates. C'est elle qui leur avait signalé la venue de la frégate de la Religion. Elle regrettait amèrement ce qu'elle avait fait...

Tourville pleurait. Il prit une tasse qui avait été apportée pour

rafraîchir un peu les lèvres fiévreuses de la mourante et lui versa quelques gouttes d'eau sur la tête :

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit...

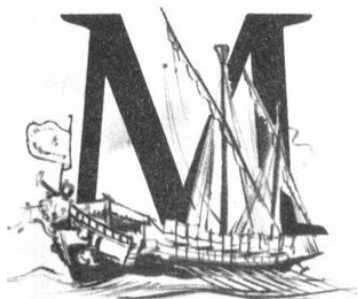
La belle Mauresque ouvrit encore une fois les yeux, elle semblait heureuse et confiante et puis, elle les referma pour toujours. Elle était morte, mais elle était morte chrétienne.

À la tombée de la nuit, on amena sur le pont son cadavre enveloppé dans une précieuse étoffe de soie qui avait garni sa couchette, puis l'aumônier dit les prières rituelles et le corps, doucement, glissa dans l'eau avec un boulet attaché à ses minces chevilles.

Le chevalier de Tourville rentra à Malte où le Grand-Maître le félicita de ses exploits. Il n'avait pas vingt ans.



Au temps des galères



de Fontête était entêté ; c'était un homme gai, bon vivant, aimable, magnifique, mais entêté. Quand une fois il avait pris une résolution, d'ailleurs en général mûrement réfléchie, car c'était un homme prudent, il était bien difficile de le faire changer d'avis. En outre, il était susceptible et quand cette susceptibilité se combinait avec son entêtement, M. de Fontête devenait un homme redoutable.

Le gentilhomme dont nous parlons et qui était un cadet d'une des meilleures familles du royaume, commandait à Dunkerque la *Grande*.

Elles étaient six galères dans le port de Dunkerque en ce début de printemps de l'année 1704, savoir ; la *Palme*, commandée par M. de Langeron, la *Favorite*, par M. de Champigny, la *Préférée*, sous M. de Rochegude, la *Naiade* sous M. de Livry, plus la *Grande* et l'*Heureuse*, la galère capitane, sous les ordres du bailli de la Pailleterie, qui était le chef de cette escadre.

On était à cette saison de l'année où les vents commencent à s'apaiser, ce qui permettait de faire usage des galères, lesquelles, faites pour être mues par la force des rames, étaient d'assez médiocres voiliers.

D'ordinaire, on ne se servait de galères que dans la Méditerranée, où les îlots sont plus calmes. Ce fut une idée de M. de Pontchartrain, secrétaire d'État pour la Marine, de prétendre en amener dans cette mer du Nord afin de harceler les flottes anglaises et hollandaises et gêner les communications entre l'Angleterre et les Provinces-Unies. L'avantage des galères n'était-il pas de naviguer sans vent ou contre le

vent et, à cause de leur faible tirant d'eau, de pouvoir se retirer derrière les bancs de sable qui se trouvent en avant des côtes des Pays-Bas espagnols entre Dunkerque et Ostende ?

Depuis le mois d'octobre de l'année précédente, l'escadre des galères de Dunkerque était restée désarmée dans le port, c'est-à-dire que ces navires longs et peu élevés sur l'eau étant amarrés à quai, on avait mis bas les mâts et les antennes, roulé les voiles, déchargé l'artillerie, les munitions, les ancres et les cordages, licencié les pilotes et logé les soldats et les marins dans les casernes.

Quant à la chiourme – les trois cents forçats qui étaient les moteurs des navires – elle était restée à bord avec ses comites, ses sous-comites et ses argousins chargés de sa surveillance et du maintien de la discipline, ce dont ces messieurs s'acquittaient à l'aide d'amples distributions de coups.

Chaque galère avait son comite qui était responsable de l'ensemble de la chiourme ; il était assisté de deux sous-comites et au-dessous d'eux étaient les argousins, dont le rôle était de veiller à l'ordre en tout temps et durant la vogue⁽⁴⁾ d'activer à coups de corde – denrée qui ne manquait jamais sur les galères – le zèle des forçats. Ceux-ci, même lorsque le navire était désarmé, restaient enchaînés à leurs bancs et, comme ils ne devaient jamais demeurer inactifs, ils faisaient de menus travaux, dont le principal consistait à tricoter des bas qu'ils pouvaient vendre ensuite à leur profit.

Parmi les forçats se trouvaient quelques Turcs achetés par le Roi au Grand Seigneur⁽⁵⁾. Ces esclaves, très forts et très entraînés, jouissaient d'une beaucoup plus grande liberté que les condamnés. Ils n'étaient pas enchaînés et, la galère désarmée, ils avaient le droit d'aller à terre et de gagner de l'argent, soit en travaillant chez des bourgeois de la ville, soit en exerçant de petits métiers.

À son ordinaire, M. de Fontête avait profité de l'hiver pour aller prendre l'air de Versailles ; ensuite il avait été rendre visite à son frère aîné au château de Fontête et était revenu de fort belle humeur et au surplus lesté de plusieurs milliers d'écus dont l'avait gratifié une sienne tante, abbesse.

La chiourme ne tarda pas à s'apercevoir de ces heureuses circonstances car, dès son arrivée, le capitaine se mit en tête de recevoir tout ce qui comptait à Dunkerque. Or, les réceptions étaient loin d'être du goût des forçats.

Que l'on s'imagine le spectacle : la grande barque sculptée et dorée dans toute sa partie émergeant de l'eau et particulièrement à la poupe, a été soigneusement nettoyée ; on y a fait ce que l'on appelle la « bourrasque », c'est-à-dire que tout a été démonté, gratté, lavé et cela à grand renfort de coups de corde. Les rames sont à leur place, rentrées et abaissées dans les flancs, de sorte que leur double rangée

peinte de vives couleurs, offre extérieurement l'aspect de deux grandes ailes multicolores. Tout le navire est couvert d'une vaste tente. La guérite, ou chambre de poupe, qui tient lieu sur les galères de château d'arrière, est couverte d'un dais de velours cramoisi à riches franges d'or. Au mât, aux vergues, flottent des flammes rouges.

À l'arrière pend le grand pavillon des galères, qui est rouge semé de fleurs de lys d'or. La chiourme est au complet ; les forçats sont enchaînés à leurs bancs dans leurs habits les plus neufs ; casaque rouge et bonnet rouge. Du carrosse qui se trouve au-dessous de la chambre de poupe, où a lieu la réception et où l'on donnera la collation, on ne voit, d'un bout de la galère à l'autre, que ces taches rouges. Les comites, les sous-comites et les argousins ont leur grande tenue ; les soldats, fort propres, sont alignés à la bande des deux côtés de la galère, le fusil sur l'épaule. Les dames et les invités montent à bord. Chaque arrivée est saluée par un coup de sifflet auquel répond le « hau » guttural lancé d'une seule voix par toute la chiourme.

Quand l'invité est de marque, le cri de « hau » est répété deux fois. Il l'est trois fois pour un général ou un duc et pair de France. Pendant ce salut, les tambours battent aux champs. Tout d'abord, on fait faire aux visiteurs le tour de la galère, puis on les ramène s'asseoir dans des fauteuils sur le carrosse et, à un ordre du capitaine, commence ce que l'on appelle la « monine ».

D'un même geste et au coup de sifflet, chaque forçat ôte son bonnet, puis sa casaque, puis sa chemise. On n'aperçoit plus, d'un bout à l'autre de la nef, que des corps nus. Soudain, tout disparaît ; à un signal, les hommes se sont couchés sur leurs bancs, puis tous lèvent un doigt, on ne voit plus que des doigts, puis le bras, puis la tête, puis une jambe, puis les deux jambes ; ensuite ils se dressent tout droit sur leurs pieds. Lorsque ces jeux sont finis, on sert la collation et, en général, on régale les personnalités de marque d'un concert exécuté par la fanfare des galères, qui est composée de forçats dont quelques-uns ont un véritable don de la musique.

Ces réceptions s'étaient souvent renouvelées sur la *Grande*, quand vint de la Cour l'ordre d'armer. Alors on remit à bord les canons, les munitions et tout ce qu'il faut pour la navigation ; on « espalma » les carènes, c'est-à-dire qu'on les enduisit d'une couche de suif et on se tint prêt pour la campagne. Après quoi l'escadre, sous le commandement du bailli de la Pailleterie, s'en alla mouiller à Ostende.

Or, il se trouvait qu'à ce moment une escadre hollandaise, composée de cinq gros vaisseaux sous les ordres de Philippe Van Almonde, vice-amiral, croisait au large des côtes.

On n'avait pas l'espoir, avec six galères, de venir à bout de ces vaisseaux de haut-bord, dont quelques-uns portaient quatre-vingt-six

canons ou même cent dix, comme c'était le cas pour le vaisseau amiral. Il fallait se contenter de les harceler et de les gêner et de cela M. de la Pailleterie s'acquittait en conscience.

Lorsqu'il n'y avait pas de vent, les galères sortaient du port, franchissaient les bancs de sable derrière lesquels les vaisseaux de ligne ne pouvaient pas venir les pourchasser et, profitant de ce qu'elles possédaient des canons de faible calibre, mais de longue portée, elles lâchaient quelques boulets sur les navires hollandais immobilisés, sans s'avancer jusque sous le feu de leurs pièces. Puis, elles regagnaient à force de rames la côte et se mettaient à l'abri derrière les bancs de sable.

Le vice-amiral Van Almonde, qui détestait les Français, lesquels, sous Tourville, lui avaient infligé plusieurs mémorables défaites, était rendu chaque jour plus furieux par cette tactique. Les boulets des galères, sans causer un dommage notable à ses vaisseaux, lui trouaient ses voiles, lui cassaient ses vergues et l'un d'eux avait même, une fois, brisé le mât d'artimon de son propre navire. Mais sa colère avait atteint le comble quand un projectile d'une de ces maudites galères avait broyé devant lui la table où venait d'être servi un délectable plat de choux rouges assaisonnés de lard, écrasant du même coup le pot de bière dont il s'apprêtait à l'arroser.

On peut être un excellent amiral, fervent adepte de la religion prétendue réformée, fidèle serviteur des États-Généraux et cependant être gourmand. Philippe Van Almonde était tout cela.

C'était un jour qu'il dînait dans la chambre du château arrière de son vaisseau amiral, en compagnie de quelques officiers supérieurs de son bord, que ce désagrément lui advint. En premier lieu, il poussa un juron, ce dont il se repentit à l'instant même, puis il dit à ses officiers, dont pas un n'avait été touché par le boulet, mais qui contemplaient avec peine le dégât :

— Il faut absolument que l'on nous débarrasse de ces galères de France. Il est impossible de leur répondre avec nos canons, car elles ne viennent jamais à portée et choisissent toujours le moment où le défaut de vent nous paralyse. Il n'y a que par la ruse que nous en viendrons à bout et si l'un de vous, Messieurs, m'en suggérait une, je lui engage ma parole qu'il n'aurait pas à s'en repentir.

Les officiers se regardèrent les uns les autres en hochant la tête, mais le plus jeune de tous, Pétrus Ryder, fils d'un notable commerçant de Harlem, entré depuis peu sous les ordres de l'amiral, s'avança vers celui-ci et lui parla à l'oreille.

On vit la figure rouge de Van Almonde se détendre ; un gros rire secoua son ventre et il se frotta les mains.

— Faites ! Faites ! mon enfant, et je n'oublierai pas ma promesse.

Une semaine n'avait pas passé que le bailli de la Pailleterie, qui

soupait à terre chez M. Piécourt, un riche banquier de Dunkerque, qui possédait un hôtel à Ostende, financier au reste fort bien apparenté, apprit qu'il y avait présentement un homme qui tenait, dans les estaminets du port, d'étranges propos. Ce que l'on rapportait de ses dires était tel que le commandant des galères envoya sur-le-champ des argousins quérir le bavard.

L'homme, un fort jeune homme qui, un peu plus tard, était introduit dans la salle basse de l'hôtel Piécourt en présence du bailli, était un pêcheur hollandais qui ne se distinguait de tant d'autres pêcheurs hollandais que parce qu'il paraissait un peu plus ivre que ne le sont d'ordinaire ses pareils.

M. de la Pailleterie se flattait de savoir parler à chacun le langage qui lui convient ; il interrogea habilement le marin au sujet des paroles qu'on lui attribuait.

Le pêcheur, qui ne devait pas manquer de finesse et d'intelligence lorsqu'il était à jeun et qui s'exprimait fort bien dans le patois des Flandres que commençait à entendre le bailli, répéta les propos qu'il avait tenus, à savoir qu'il avait rencontré au large de Blankenberghe cinq gros navires hollandais revenant des Indes orientales, si pesamment chargés et leurs équipages si malades qu'ils ne pouvaient faire la manœuvre pour gagner quelque port de la Hollande. Il ajouta plusieurs détails qui confirmaient ses dires et il ajouta qu'il avait été à bord d'un de ces navires où il avait vendu tout son poisson, ce qui lui avait procuré le bénéfice qu'il était en train de boire quand les argousins l'avaient dérangé.

Le bailli, rempli de joie, donna une bonne récompense au pêcheur et, quittant précipitamment ses hôtes, il fit battre le rappel dans la ville pour ramener à bord des galères les officiers, les soldats et les marins qui pouvaient être à souper chez l'habitant. Deux heures plus tard, on avait pris la mer en profitant de la marée.

Il faisait un petit vent assez frais. Les galères voguèrent toute la nuit et le matin, à la pointe du jour, la sentinelle, qui était placée en haut du grand mât de la capitane, cria :

— Navire !

— Et où ? lui demanda-t-on.

— Au nord.

— Quelle route ?

— À l'ouest.

— De quelle fabrique ?

— Cinq gros navires marchands qui semblent en mauvais état de navigation.

Le bailli s'épanouit, les équipages et les soldats se réjouirent car ils songeaient qu'il y avait là un riche butin à conquérir sans risque et dont chacun aurait sa part.

Le vent était contraire pour aller attaquer ces navires, aussi replia-t-on les voiles et ordonna-t-on la vogue. Les comites, sous-comites et argousins, emportés par l'allégresse générale, s'en donnèrent à cœur joie avec leurs cordes sur le dos des forçats.

C'était un rude labeur que la vogue. Les six hommes enchaînés qui maniaient chaque rame, se tenaient d'un pied sur la pédague – grosse barre de bois attachée à la banquette – et de l'autre pied devaient monter sur le banc devant eux puis, allongeant le corps, les bras raides pour pousser, ils avançaient leurs rames jusque sous le corps de ceux de devant qui étaient occupés à faire le même mouvement, alors ils élevaient la rame pour la frapper dans la mer et du même temps se précipitaient en arrière pour tomber assis sur leur banc qui était garni d'une espèce de coussinet.

On conçoit combien cet exercice était fatigant et il fallait toute la brutalité des comites et des argousins pour obtenir des forçats qu'ils le prolongeassent pendant des heures. Dans les cas de vogue de grande durée, les comites et les mariniers devaient mettre de temps en temps à la bouche des hommes de la chiourme un morceau de biscuit trempé dans du vin, sans qu'ils enlevassent les mains de la rame, sans quoi ils seraient tombés en défaillance.

En temps ordinaire, les coups de corde suffisaient pour obtenir le même résultat.

Les six galères de l'escadre de M. de la Pailleterie avançaient donc à force de rames. Sur chaque navire on entendait les hurlements des forçats, les coups de sifflets scandant leur effort, le claquement des cordes sur les dos nus, les injures des comites et les cris des officiers commandant la manœuvre. Bientôt on fut en vue des marchands.

Il semblait bien qu'ils fussent en mauvais état ; ils avaient dû perdre beaucoup de voiles, car ils présentaient peu de toile au vent. Malgré cela, la brise leur étant très favorable, ils eussent dû normalement avancer plus vite si leur carène n'avait pas été sale, chargée d'algues et de coquillages par quoi leur navigation était toute alourdie.

Les galères s'arrêtèrent pour prendre leurs dispositions de bataille et M. de la Pailleterie en profita pour appeler sur la capitane les autres commandants et tenir conseil de guerre. Les officiers étaient d'accord avec le bailli pour s'en aller tout droit attaquer le convoi qui cheminait en file. On commencerait par s'emparer du dernier, puis on opérerait de même successivement sur les autres.

Seul, M. de Fontête opina qu'il fallait agir prudemment, que tout cela pouvait bien être une tromperie et qu'il croyait qu'il serait bon de s'en assurer en envoyant un brigantin(6) pour reconnaître cette flotte.

Les autres commandants, pressés d'en finir, se moquèrent de lui et le bailli de la Pailleterie émit même cette opinion que c'était la peur des coups qui lui suggérait cet avis.

M. de Fontête pâlit de colère et répliqua sans hésiter :

— Alors, Messieurs, aux ennemis ! On verra si j'ai peur !

Les six galères se mirent en front de bataille et voguèrent de toutes leurs forces contre le vaisseau qui faisait l'arrière-garde. Dès que l'on fut à portée de canon, les navires français ouvrirent le feu. Seul leur répondit du bateau hollandais un coup d'une petite pièce installée sur son château d'arrière, coup qui ne porta pas à mi-chemin des galères. Ceci encouragea les assaillants.



Messieurs, aux ennemis! on verra si j'ai peur.

On était maintenant tout près et dans un instant on allait aborder le navire marchand, les soldats de la galère capitane avaient déjà à la main la hache d'armes ou le sabre d'abordage... et puis, tout à coup, la situation changea.

Les cinq navires hollandais qui, jusque-là, paraissaient fuir péniblement, exécutèrent une évolution, leurs mâts et leurs vergues se garnirent de voiles comme par enchantement. Trois rangées de sabords s'ouvrirent dans leurs flancs et une bordée de coups de canon s'abattit sur les galères.

Les cinq navires marchands n'étaient autres que les vaisseaux de haut-bord de la flotte de l'amiral Van Almonde, qui avait déguisé ses vaisseaux. Il avait dissimulé, à l'aide de toile, les ornements de sa poupe, il avait masqué ses sabords et amené ses perroquets, puis, pour ralentir sa marche tout en paraissant forcer ses voiles, il avait fait traîner au derrière de ses vaisseaux un gros câble en double.

La décharge des canons hollandais avait fait aux galères le plus grand mal ; plusieurs furent démâtées, beaucoup d'hommes furent tués. Elles se défendirent vaillamment. Pourtant les vaisseaux ennemis commençaient à les encercler. Le combat entre les cinq vaisseaux de haut-bord de cent dix ou de quatre-vingt-dix canons chacun, contre six galères armées seulement de cinq canons et de douze pierriers, était par trop inégal.

Le chef d'escadre dut faire le signal de « sauve qui peut » et ordonner la retraite à l'abri des bancs de sable. Mais lorsque la galère capitane fut en sécurité et que le bailli regarda ses vaisseaux pour voir si tous étaient rentrés, il s'aperçut qu'il en manquait un. C'était la galère de M. de Fontête. Celle-ci se trouvait encore là-bas et, seule, luttait toujours contre les cinq hollandais.

M. de Fontête n'avait-il pas vu le signal ? Il n'était pas possible de l'abandonner ainsi à son sort et le bailli de la Pailleterie dut faire demi-tour, franchir à nouveau les bancs et voguer derechef vers l'ennemi.

Lorsqu'il donna l'ordre d'« avant-tout », qui était la grande vogue des galères, la marche à allure doublée, le comite de son bord, sentant la folle témérité de ce que l'on allait entreprendre, se jeta aux genoux du commandant pour le dissuader de maintenir sa résolution. Mais le bailli, saisissant un pistolet, menaça l'homme de lui brûler la cervelle, s'il ne faisait pas exécuter ses ordres sur-le-champ.

Le comite obéit. Les sifflets firent entendre leur bruit strident, les cordes s'abattirent sur le dos des forçats qui se crispèrent sur leurs rames, la galère vola sur les flots.

Les Hollandais rouvrirent le feu sur le bateau téméraire et la première décharge emporta la tête du comite. Malgré les vides creusés dans les rangs des rameurs, la galère capitane avançait. Enfin elle se

trouva assez près de la *Grande* pour qu'à l'aide du porte-voix, on fit tenir à M. de Fontête l'ordre de se replier.

Il obéit et put sauver son navire. Mais dans quel état ! Tout était brisé, déchiré à bord de la *Grande*. La plupart de ses bouches à feu étaient hors d'usage, la moitié de la chiourme gisait sur ses bancs, les membres emportés.

M. de Fontête l'entêté avait prouvé au bailli de la Pailleterie qu'il n'avait pas peur.

On chercha dans Ostende le pêcheur qui avait donné le faux avis, afin de le pendre à la vergue d'un mât, mais ce pêcheur, on ne put jamais le retrouver et Pétrus Ryder, le jeune officier hollandais – car c'était lui qui, ayant pris les habits et les allures d'un patron pêcheur dont il avait acheté le bateau, avait parlé au bailli de la Pailleterie – reçut de l'Amiral Van Almonde le commandement d'une jolie frégate de quarante canons.



Le pavillon de la « Marie-Jeanne »



L faisait bien beau ce jour de printemps 1789 et la ville de Bordeaux était bien riante et bien joyeuse, car le vin ne s'était pas mal vendu l'année précédente et l'on sait que, à Bordeaux, lorsque le vin va, tout va, et cependant Antide Soubirous était fort malheureux ; il longeait mélancoliquement les quais où étaient amarrés les grands trois-mâts, les bricks effilés, les hourques courtes et ventruës, quand il croisa son ami Octave Boucher. Il tomba dans ses bras.

— Qu'as-tu donc, Antide ? demanda Octave. Tu as la mine toute défaite. Aurais-tu encore, suivant ta mauvaise habitude, perdu de l'argent au brelan ? Si c'est cela, ma bourse t'est ouverte bien qu'elle ne soit que modérément garnie, tu le sais !

Antide jeta sur son ami un regard reconnaissant.

— Non, mon cher Octave, répondit-il, non, ce n'est pas cela. Voilà trois mois que je n'ai pas touché à une carte et du reste que perdrais-je puisque en dehors de la *Marie-Jeanne*, il ne me reste pour ainsi dire plus rien ?

Du doigt, Soubirous montrait amarré, presque en face du quai des Chartrons, parmi beaucoup d'autres navires de toutes sortes, un trois-mâts de fière mine au gaillard d'arrière assez joliment orné pour un simple navire de commerce mais qui, autant qu'on pouvait en juger à distance, paraissait désert et abandonné. On ne voyait pas sur son pont les allées et venues des gens d'équipage qui profitent d'un séjour au port pour repeindre les plats-bords, gratter les planchers, raidir les haubans, épisser des cordages ou réparer des voiles endommagées au

cours des voyages. La *Marie-Jeanne* était visiblement désarmée.

Octave suivit le geste de son ami et lui dit :

— Ce n'est pas pour t'en faire un reproche, mais je n'ai jamais compris comment toi, qui as vendu si allègrement la terre que tu avais à Lormont, toi, qui t'es défait dans des conditions désastreuses de l'hôtel de feu ton père près de la place Royale, tu as conservé ce vaisseau dont tu ne fais rien.

— Oh ! vois-tu, Octave, c'est là une superstition. Je sais que tu es l'ennemi de toutes les superstitions, comme moi-même je le suis en principe, mais de celle-là je ne puis me détacher. J'ai vendu les autres navires de mon père, c'est vrai, mais, malgré des offres assez tentantes, je ne me suis jamais laissé convaincre pour la *Marie-Jeanne*. C'est le dernier vaisseau que mon père ait fait construire et il est mort le jour même où ce trois-mâts fut baptisé. Il lui avait donné le nom de ma mère, qui était décédée un an plus tôt. Il se figurait, mon pauvre père, que, moi-même, je naviguerais. Il était désolé de ma paresse et de mon inaction ; il m'avait fait étudier au Collège de la Marine, à Vannes, et il était persuadé que la possession de ce joli bâtiment me détournerait de la dissipation qu'il me reprochait tant durant mes séjours à Bordeaux. Hélas ! j'ai mal répondu à ses vœux et tout de suite après sa mort, j'ai quitté définitivement la mer et n'ai plus songé qu'aux plaisirs qu'offrait la ville, ainsi j'ai dilapidé mon patrimoine. Mais cette *Marie-Jeanne*, non, je ne puis la vendre, il me semble que cela me porterait malheur.

Octave haussa les épaules, mais Antide était lancé et il continuait :

— Pourtant, si tu me vois aujourd'hui désolé, c'est à la *Marie-Jeanne* que je dois cette peine.

— Et comment cela ? demanda Boucher en passant son bras sous celui de son ami.

— Je sors de chez M. Fondaudège...

— Le capitaine du port, interrompit Octave avec un sourire entendu. On dit que tu fréquentes beaucoup chez lui et c'est probablement la cause pour laquelle on te voit moins au club de la Liberté. Il paraît que la jolie Annette Fondaudège a pour toi bien des attraits...

— Ne plaisante pas, mon ami. J'aime Annette et j'ai lieu de croire que mon amour est partagé. Eh bien ! figure-toi que j'ai, pas plus tard qu'il y a une heure, demandé sa main à son père et que celui-ci me l'a refusée.

— L'autorité paternelle, émit sentencieusement Octave, est une des formes intolérables de la tyrannie.

— Je suis bien de ton avis, mais tyrannie ou pas tyrannie, il m'a proprement tenu ce discours : « Mon bon Antide, je ne veux pas pour gendre un joueur, un dissipateur et un garçon qui passe son temps dans des réunions de bavards où l'on ne songe qu'à fronder l'autorité

et à discuter les billevesées de ces abominables philosophes... »

— Des réunions de bavards ! s'indigna Boucher. Notre club de la Liberté !

Antide ne releva pas cette exclamation. Il était trop plein de son sujet.

— Il a ajouté mille choses fort désobligeantes sur mes idées trop libérales à son gré, sur mes erreurs passées, revenant toujours sur mes fréquentations ; il m'a même reproché ma manière de m'habiller, peu conforme à ce qui est pour lui le bon ton. Enfin il m'a dit : « J'avais beaucoup d'estime pour feu Monsieur votre père, qui était un des armateurs les plus notables de notre ville et qui a su amasser une fortune solide que vous avez stupidement gaspillée. Votre père vous a fait apprendre un métier qui est le plus noble de tous, celui de marin. Il vous reste un navire, la *Marie-Jeanne*. Armez-le. Je sais qu'il vous manque les fonds nécessaires pour le mettre en état de naviguer et pour acheter un frêt. Ces fonds, je vous les ferai avec quelques amis, moyennant un intérêt raisonnable sur le produit, comme il s'entend. Il y a actuellement beaucoup à gagner en allant vendre du vin aux Antilles. Ce vin, l'un de mes parents vous le fournira. Si vous agissez ainsi, si vous montrez de la capacité pour la navigation et pour le commerce, à votre retour nous reparlerons de mariage, à condition bien entendu que ma fille ne soit pas établie d'ici là ; car je dois vous avertir que quelqu'un de fort bien placé m'a déjà fait des ouvertures. »

Un moment encore, les deux amis continuèrent leur promenade, puis ils allèrent s'asseoir à un café du cours de l'intendance, où ils avaient leurs habitudes et où ils rencontrèrent d'autres jeunes gens du club de la Liberté – ces sortes de réunions dans toute leur nouveauté étaient fort à la mode et leur nom, venu en droite ligne d'Angleterre, augmentait leur attrait – mais Antide n'avait pas le cœur à discuter avec eux des grands problèmes politiques qu'ils agitaient fort sérieusement. Il était trop absorbé par ses affaires personnelles.

C'est qu'en effet Soubirous était très amoureux de la jolie Annette. Il était d'accord avec elle pour demander sa main, et le refus conditionnel du capitaine du port lui avait été une rude épreuve. Le père Fondaudège, qui occupait une importante situation, était un passionné des choses de la mer ; il ne prisait rien en dehors de la marine.

Jadis il avait navigué sur un vaisseau du Roi, puis il était entré parmi les commis du ministère à Versailles et c'est là surtout qu'il avait développé sa passion. Il avait horreur des idées libérales qui commençaient à s'introduire, il détestait les philosophes qui ne rêvaient rien moins que de bouleverser un état de choses dont il était, pour sa part, fort satisfait. Il ne connaissait pas les qualités d'Antide, intelligent, instruit, mais il lui reprochait d'avoir vendu les navires de

son père pour en porter le produit au pharaon ou au brelan, de parler trop librement des choses qu'il vaut mieux taire et surtout de s'habiller avec une fâcheuse négligence et selon les modes anglaises.

L'autre aspirant à la main de sa fille lui convenait beaucoup mieux. C'était le chevalier Agénor du Plessis-Fronsac, point tout à fait chevalier, il est vrai, puisqu'il était simplement le fils d'un conseiller au Parlement de Bordeaux, mais, tout en jouissant des revenus de son père, acquis par des générations de robins, ce jeune homme avait adopté le ton de la Cour.

Celui-là ne hantait pas les clubs ou les cafés ; il fréquentait au contraire la meilleure société et il était toujours l'un des ornements des fêtes données chez le gouverneur ou au palais de l'intendance.

Annette se moquait bien des allures galantes du chevalier ; elle ne faisait pas plus attention à ses madrigaux tournés à la dernière mode de Trianon, qu'aux soupirs contenus et aux œillades significatives du commis de son père, le jeune Marsalès, garçon intelligent mais sournois et fort estimé du sieur Fondaudège pour la manière précise dont il s'acquittait de son travail, le déchargeant ainsi de la plus grosse partie de sa besogne. Or cette besogne, si le capitaine du port aimait à en vanter l'importance et le poids, il préférerait laisser à d'autres le soin de l'accomplir.

Antide n'osait plus fréquenter comme par le passé la maison Fondaudège. Il se languissait cependant après la jolie Annette. Il se persuadait que le chevalier Agénor ne bougeait plus de chez elle ; même Marsalès, le commis, avec son habit râpé, ses mains maculées et son nez de travers, ce Marsalès dont il s'était gaussé, lui paraissait un rival dangereux. En tout cas le commis semblait avoir le sort le plus enviable du monde puisque chaque jour et à toute heure il lui était loisible de contempler de ses yeux chassieux celle qui lui était défendue, à lui, Antide.

Les plus fins repas, les plus joyeuses parties, les plus ardentes controverses sociales n'avaient plus aucune saveur pour le jeune Soubirous.

Et voici qu'un jour Tony, le petit drôle qui le servait et qui était tout à la fois son maître d'hôtel, son valet de chambre, son cuisinier et son chasseur depuis que, de l'hôtel de la place Royale, vendu, il avait émigré dans un galetas de la rue Sainte-Catherine, lui vint dire qu'une personne attendait en bas dans le couloir de la maison et lui voulait parler.

Antide commença par régaler le jeune Tony d'un coup de pied bien placé. On a beau professer que tous les hommes sont égaux, il est des moments où le désarroi intérieur détruit l'effet des plus belles théories. Ce coup de pied qui n'émut d'ailleurs pas Tony, lequel possédait l'art d'esquiver de semblables caresses, avait pour but d'enseigner au petit

domestique qu'Antide était abîmé dans sa douleur et qu'il n'entendait pas en être diverti.

Cependant, après ce premier geste, Soubirous se dit que peut-être il avait tort de ne pas voir cette personne et que sa visite lui pouvait apprendre quelque chose concernant celle à qui il pensait. C'était bien raisonner !

Dans le couloir sombre et humide où jamais ne pénétrait le chaud soleil bordelais, tellement qu'en plein midi on risquait de s'y rompre le cou grâce à une marche médiane que l'on eût dit placée là à cet effet, attendait une femme qui n'avait pas besoin de dissimuler son visage pour ne pas être reconnue dans ce noir. Elle n'eut pourtant pas à ouvrir la bouche pour qu'Antide sût à qui il avait affaire. Son cœur bondit dans sa poitrine. Il avait devant lui la femme de chambre d'Annette.

— Mademoiselle veut vous entretenir secrètement, dit la soubrette. Monsieur son père doit aller ce soir, tout de suite après le souper, à une réunion qui se tient chez Monsieur l'intendant. Elle vous mande de la venir visiter à cette heure-là. Ne heurtez pas à la grande porte. Vous trouverez la petite porte du jardin entr'ouverte ; vous n'aurez qu'à pénétrer là et elle vous attendra.

La journée parut interminable à l'impatient amoureux. Il passa cent fois par toutes les alternatives de l'espoir et de la crainte, Annette voulait-elle l'assurer de son fidèle amour ? Désirait-elle, au contraire, lui signifier un adieu définitif et sa sensibilité lui dictait-elle de lui faire part elle-même de cette cruelle résolution, afin d'en adoucir la rigueur ? À moins que l'inhumaine lui voulût prouver qu'elle agissait par sa propre volonté et non par les ordres de son père, pour lui retirer tout espoir ?

Enfin la nuit tomba, une belle nuit claire et transparente comme elles le sont à Bordeaux au mois de mai.

Longtemps avant l'heure qui est celle qui paraît convenable pour une réunion d'après-souper, Antide se trouva aux abords de l'hôtel Fondaudège. Il se dissimula dans un recoin de muraille et bientôt il aperçut le capitaine du port sortir du porche de sa confortable demeure.

Bien que, comme nous l'avons dit, la nuit fut claire, le sieur Fondaula était précédé d'un laquais qui portait une lanterne et deux autres laquais le suivaient par-derrière, armés d'épées et de pistolets, car si le capitaine du port parlait volontiers de sa bravoure, il n'en estimait pas moins qu'il faut se tenir en garde contre les mauvais garçons qui, dans l'ombre, peuvent chercher à assaillir les honnêtes gens.

Fondaudège passa tout près de la retraite d'Antide, si près que le jeune homme put remarquer le bel habit de celui qu'il avait prétendu

avoir comme beau-père, les larges galons d'or dont il était tout cousu et, sous son chapeau à trois cornes également galonné, sa ronde face empourprée par l'usage des meilleurs crus bordelais – il attribuait ce teint fleuri à l'air de la mer respiré depuis tant d'années dans les bureaux – cette face exprimait la placidité et le contentement.

Après que le petit cortège eut tourné le coin de la rue, Antide laissa encore s'écouler le temps nécessaire à calmer dans la maison l'effervescence causée par le départ du maître, puis, d'un pas rapide, il se dirigea vers l'impasse au fond de laquelle s'ouvrait la porte du jardin de l'hôtel. Comme il s'y attendait, cette porte n'était pas fermée, il la poussa et se trouva dans une allée qu'il connaissait bien. Il s'avavançait prudemment entre deux haies d'ifs taillés et parvint à un bosquet où il savait qu'Annette se tenait habituellement.

Elle était là, assise sur un banc de pierre. La lune éclairait son joli visage encadré de cheveux blonds et dans sa robe de mousseline blanche – une robe à l'ange comme celle que la reine Marie-Antoinette avait mise à la mode – elle semblait un personnage céleste. Antide se précipita à ses pieds.

Dès les premiers mots, le jeune homme put se convaincre que ses craintes étaient folles. Aux paroles d'amour qui lui venaient aux lèvres, la jeune fille répondit par des phrases également tendres :

— Non, disait-elle, je ne vous ai pas oublié et je ne puis le faire. Vos peines, je les partage comme je partage votre tendresse. Cependant je dois m'incliner devant la volonté de mon père et même reconnaître que ce qui me semble chez lui cruauté n'est, pour dire vrai, que prudence. Je sais, moi, ce que vous valez, mais vous reconnaîtrez que vous n'avez pas encore donné les preuves d'un caractère sérieux propre à calmer les alarmes d'un père soucieux de l'avenir de sa fille. Il ne veut pas contrarier notre inclination mutuelle, il exige seulement, avant de donner son consentement, que vous ayez fait un voyage qui, à ses yeux et aux yeux de la ville, montrerait que vous êtes digne du sang dont vous êtes sorti. J'ai, moi-même, en mon nom et au vôtre, souscrit à cette condition.

— Oh ! Annette, s'écria Antide ravi, tout ce que vous me dites me transporte d'allégresse. Je croyais, à la vérité, que cette condition n'était qu'une feinte et une façon de m'éloigner mais si, après ce voyage, je suis assuré que l'hymen nous réunira, soyez certaine que j'irai jusqu'au bout du monde puisque telle est votre volonté.

Longuement, les deux jeunes gens s'entretenrent de ce voyage, mais tout à coup Antide se tut, assombri.

— Et qu'avez-vous donc, mon ami ? s'inquiéta Annette.

— Je songe, dit Soubirous, que quand je ne serai pas là, Monsieur de Plessis-Fronsac aura tout loisir de vous faire la cour et que peut-être, l'absence et l'éloignement aidant, vous vous laisserez toucher par ses

phrases bien tournées et ses adroites flatteries.

— Me prenez-vous pour une oiselle capable de donner dans le piège d'un godelureau bien habillé ? s'indigna Annette. Sachez que le chevalier m'est tout à fait indifférent et que mon cœur n'est qu'à vous.

Ces mots firent renaître le bonheur chez Antide, mais une autre inquiétude lui venait :

— Et Marsalès ? suggéra Antide.

— Quoi, Marsalès ?

— N'est-il pas, lui aussi, touché par vos charmes ? J'ai surpris souvent, quand je vous parlais, ses regards jaloux posés sur vous.

Haut et clair éclata le rire de M. Fondaudège.

— Eh bien ! voyez, dit-elle, je ne m'en étais pas aperçue et vous êtes plus perspicace que moi. Non, continua-t-elle, ce gringalet mal tourné et par surcroît faux et menteur – cela je m'en suis aperçue – n'a aucune chance de jamais émouvoir mon cœur.

Pendant un peu de temps encore les amoureux parlèrent de leurs projets d'avenir, de leur établissement après le retour de Soubirous, de leur installation dans cet hôtel même, et Annette confia à Antide que son père était tellement peu hostile à leur union qu'il rêvait de lui obtenir du Roi la survivance de sa charge.

À partir de ce moment, tout fut changé pour Antide. Le lendemain même, il fit part au capitaine du port de sa résolution de prendre la mer sur la *Marie-Jeanne*. Aussitôt Fondaudège rouvrit sa porte toute grande au jeune homme. Il fit comme il l'avait dit. Il lui procura les fonds nécessaires à l'armement de son navire et un fret important en vins, que Soubirous emmènerait aux Îles, la vente en devant laisser de jolis bénéfices, dont Fondaudège aurait naturellement sa part.

Antide n'avait plus le temps, tellement ses préparatifs l'occupaient, de revoir ses amis du club de la Liberté. Il se contenta, dans une soirée mémorable, de leur annoncer son départ et l'on déboucha des bouteilles des meilleurs crus pour boire à son heureuse navigation.

Enfin tout fut prêt. Un après-dîner, Soubirous, lequel avait réuni un excellent équipage et pris comme second un vieux loup de mer, Larose, qui pendant toute sa vie avait bourlingué sur la flotte de son père, vint annoncer à l'hôtel Fondaudège qu'il appareillait le lendemain.

Annette qui, jusque-là, avait présidé, souriante, aux préparatifs, encourageant son fiancé par son enjouement, fondit en larmes en voyant que le moment de la séparation était venu. Elle lui remit son portrait qu'elle avait fait peindre secrètement et qui était enfermé dans un médaillon orné de pierres précieuses enlevées à ses modestes bijoux de jeune fille. Elle lui fit encore un autre don. C'était quelque chose d'oblong, enveloppé dans un étui de soie. Antide développa le paquet et il y vit un beau pavillon, un pavillon blanc – qu'une

ordonnance de 1765 avait accordé à tous les navires de commerce français à la place du drapeau bleu à croix blanche qui jadis était le leur – et sur ce pavillon étaient brodées, de la main d'Annette, des fleurs de lys d'or sans nombre. Au bas du pavillon, s'épalaient en larges lettres d'or ces mots : « Offert par le baron de Fondaudège, capitaine pour le Roi du port de Bordeaux ».

Antide sourit de cet anoblissement spontané de son beau-père, mais il était trop ému pour attacher son esprit à ce détail.

Les adieux se prolongèrent et, devant le capitaine du port attendri, Antide fut autorisé à poser sur le front d'Annette le baiser des fiançailles.

— Je ne penserai qu'à vous, avait murmuré la jeune fille. Ne l'oubliez pas.

Le jour suivant, la *Marie-Jeanne* quittait son ancrage où elle était restée si longtemps. Sur le gaillard d'arrière, se tenait Antide, fort brave dans son habit bleu avec la poudre et le chapeau à trois cornes. Il avait fait, au goût de Fondaudège, le sacrifice de ses modes anglaises.

Sur le quai des Chartrons, de nombreux amis du capitaine du port étaient groupés et Annette secouait son écharpe. Soubirous crut distinguer, non loin d'elle, la silhouette du chevalier Agénor de Plessis-Fronsac et, à côté de Fondaudège, le commis Marsalès. Il en éprouva un petit pincement au cœur.

La *Marie-Jeanne*, sortie de la Gironde, cingla vers la haute mer. Le temps était beau, les vents propices et le voyage vers les Antilles se fit assez promptement.

À la Martinique, Soubirous débarqua son fret et vendit aisément ses vins. Il écrivit à Annette une lettre triomphale pour la mettre au courant de ses opérations...

Il cherchait un fret de retour qui n'était pas difficile à trouver dans ce pays où l'on n'a que l'embarras du choix entre la canne à sucre, l'indigo, le rhum, les épices et tant d'autres denrées recherchées en France, quand un marchand vint le trouver, lui proposant de transporter une importante cargaison de rhum à Pernambouc. Il accepta, le bénéfice devant être considérable, et il était désireux de montrer à son beau-père et à ses bailleurs de fonds qu'il était capable de gagner de l'argent.

Le voyage de Pernambouc fût long. Soubirous, ayant déchargé sa cargaison, éprouva quelques difficultés à trouver un frêt pour revenir en France et il eût été très humilié de rentrer sur lest. Et voilà que l'on vint lui proposer d'emporter à Botany Bay des balles de café.

C'était un long voyage avec bien des hasards, mais cela lui vaudrait d'importants profits et le prestige de rentrer à Bordeaux après avoir fait le tour du monde. Antide se décida, non sans avoir écrit à sa

fiancée pour lui donner ses raisons, une lettre qu'il confia à un capitaine portugais qui appareillait pour la France.

La navigation dura des mois. La *Marie-Jeanne* dut doubler le cap Hom et cingler vers l'Océanie. Dans le Pacifique, elle rencontra des vents contraires, essuya quelques-unes de ces tornades qui sévissent dans les mers du sud. Le navire fut chassé hors de sa route vers le nord ; il toucha aux îles Marquises, que Cook venait tout récemment d'explorer ; il fallut faire des réparations urgentes dans les œuvres vives du vaisseau. Le mât d'artimon avait été cassé. On dut le remplacer. Tout cela prit bien des semaines, car on ne pouvait trouver auprès des sauvages aucune aide, il fallait même souvent se défendre d'eux à coups de fusil.

Antide se désolait de ne pouvoir faire tenir de ses nouvelles à M^{lle} Fondaudège. Enfin on remit à la voile, mais on était à l'époque des gros temps et peut-être Soubirous s'était-il un peu pressé de repartir.

La *Marie-Jeanne*, prise dans une nouvelle et plus terrible tornade que celles qu'elle avait déjà essuyées, fut en partie démâtée, ses toiles déchirées et, échappant par miracle aux récifs qui abondent dans ces parages, elle fut drossée sur les bancs de coraux qui entouraient une petite île des Nouvelles-Hébrides où elle s'échoua.

Leur baleinière, et même le petit canot du bord leur ayant été arraché par la tempête, Antide et ses compagnons durent, pour atteindre l'île, construire un radeau avec les vergues brisées et les débris de toutes sortes qui jonchaient le pont de la *Marie-Jeanne*.

Ils explorèrent le refuge que le hasard leur avait donné et ils s'aperçurent que cette terre était basse, semblait malsaine, couverte d'une végétation assez dense et infestée de reptiles et d'animaux malfaisants.

Un premier contact avec les indigènes, d'ailleurs peu nombreux, leur apprit cependant qu'ils n'auraient rien à redouter d'eux et que ces sauvages étaient d'humeur pacifique. Les indigènes aidèrent même les naufragés, une fois la tempête passée, à dégager des récifs leur malheureux navire et à le traîner jusque sur une petite plage où on put le coucher.

Le mal était plus grand qu'Antide ne le supposait. Non seulement la superstructure avait été détruite par la tempête et le vaisseau était rasé comme un ponton, mais sa carène portait de larges déchirures occasionnées par les récifs de coraux et les planches du bordage avaient été disjointes par le choc.

Les naufragés, ne pouvant compter sur aucune aide étrangère, se mirent donc au travail pour réparer la *Marie-Jeanne*, seul espoir qu'ils avaient de revoir leur patrie.

L'ouvrage avançait lentement. Honnis le bois qui était à profusion, on manquait de bien des choses indispensables. De plus, le climat

chaud et humide rendait le labeur extrêmement pénible et, par conséquent, très lent. L'équipage souffrait de plusieurs maladies ; presque tous les hommes avaient la fièvre et quelques-uns succombèrent.

Antide et son second, le brave Larose, bien accablés comme les autres par la chaleur et la fièvre, donnaient l'exemple de l'énergie. Le petit Tony, le domestique de Soubirous, qui n'avait pas quitté son maître, gardait son entrain bordelais. Souvent cet enfant, qui n'avait rien d'un navigateur ou d'un explorateur, réconfortait de vieux lousps de mer et il était devenu une sorte de truchement entre les blancs et le chef des sauvages qui l'avait pris en amitié.

Au fond de son cœur, le pauvre Antide se désolait. Il comptait les mois qui s'étaient écoulés depuis que, hissant à sa poupe le pavillon blanc brodé par Annette, il avait descendu la Gironde sous les yeux de sa fiancée et de ses amis.

Il n'avait eu aucune nouvelle. Il avait espéré, à Pernambouc, recevoir une lettre de celle qu'il aimait ; il y avait relâché assez longtemps pour que lui parvînt une réponse à la missive qu'il avait expédiée de la Martinique. Rien n'était venu, il avait beau se dire que peut-être la lettre avait été confiée à un vaisseau qui avait subi un grand retard ou même qui s'était perdu, il n'en avait pas moins souffert d'une inquiétude qui n'était pas exempte de jalousie. Et maintenant...

Enfin, la *Marie-Jeanne* commençait à reprendre l'aspect d'un bateau. On lui avait refait des mâts, forts différents à la vérité de ceux qu'elle portait à son départ et bien plus petits, mais ils étaient suffisants pour le peu de voilure que l'on était arrivé à rassembler. Pour ce qui était de la carène, on avait réparé les bordages tant bien que mal et consolidé le tout à l'aide de câbles dont on l'avait ceinturée. La *Marie-Jeanne* put être remise à flot.

Le départ coïncida avec l'époque la plus favorable à la navigation dans ces parages et un indigène, habitué à pêcher sur ces côtes, consentit à s'embarquer pour guider le navire jusqu'en dehors du domaine des récifs.

Difficilement, la *Marie-Jeanne* faisait sa route, étalant peu de toile et retardée par sa carène grossièrement réparée et par les cordages qui assemblaient ses planches.

Les navigateurs doublèrent enfin le cap de Bonne-Espérance.

Quand il se retrouva dans l'Atlantique, cet océan dans lequel se jette la Gironde, l'équipage eut un peu l'impression d'en avoir fini avec ses tribulations.

Lentement on vit défiler les côtes d'Afrique ; un calme plat arrêta pendant quelque temps la *Marie-Jeanne* aux environs de l'Équateur, puis elle reprit sa marche.

On était au mois de mars 1795 quand, dans la brume dorée du matin, apparut aux yeux d'Antide la haute silhouette du phare de Cordouan.

Il faut renoncer à décrire la joie de tous lorsque, par forte marée montante, poussée par surcroît par une jolie brise d'ouest, la *Marie-Jeanne* se mit à remonter l'estuaire.

Antide remarqua qu'il y avait peu de bateaux dans le fleuve à une heure où, normalement, il eût dû y avoir beaucoup d'allées et venues. Il ne sut à quoi attribuer ce fait, mais ne réfléchit pas longtemps, tout à son bonheur, bonheur mêlé, il est vrai, d'inquiétude.

Annette lui avait-elle tenu parole ? Dans ce long silence, ne l'avait-elle pas oublié et même n'avait-elle pas été en droit de le croire mort ?

Et voilà qu'en arrivant à l'endroit où les rives se rapprochent et qui est en dessous de Pauillac, Soubirous aperçut une barque de pêche qui, tirant des bordées, puisque le vent soufflait de mer, et luttant contre la marée ascendante, venait dans sa direction.

Aussitôt il ordonna de hisser le pavillon, car il convenait à la *Marie-Jeanne* de faire une belle entrée dans son port d'attache.

Les matelots qui avaient le même souci, étaient justement en train de laver le pont du navire pour essayer de lui donner un aspect un peu présentable.

Antide avait saisi son porte-voix pour héler le pêcheur qui, peut-être, savait quelque chose des événements de Bordeaux ; il fut stupéfait de voir la barque virer cap pour cap et cingler vent arrière dans la direction de la côte méridionale. Soubirous ne resta pas à rêver sur la signification de cette manœuvre. Il rentra dans sa chambre et troqua ses vieux vêtements de mer contre le bel habit bleu qu'il avait revêtu le jour de son départ et qui avait été soigneusement conservé dans son coffre puis, l'épée au côté, les cheveux poudrés, le chapeau à trois cornes bien enfoncé sur la tête, il revint prendre place à son tillac.

Bravement, la *Marie-Jeanne*, mutilée et rapiécée, enserrée dans ses cordages, avec ses mâts de fortune, filait, portant fièrement le pavillon blanc brodé de lys.

Au moment où le vaisseau passait sous le fort Médoc, un coup de canon retentit.

— Ils nous saluent ? s'étonna Antide.

— Drôle de salut, répliqua Larose en montrant une gerbe d'eau qui jaillissait à quelques encablures. Depuis quand tire-t-on un boulet pour saluer ?

— En effet, c'est étrange, accorda Antide, mais peut-être se sont-ils trompés.

C'était lui qui était dans l'erreur. Les coups de canon se succédaient ; maintenant une batterie du fort Paté se mit de la partie, les boulets

tombaient tout autour de la *Marie-Jeanne*, mais surtout derrière elle. Par bonheur les artilleurs devaient être novices, car ils se laissaient tromper par le mouvement du bateau.

— Ils vont nous couler ! criait Soubirous. Ce n'est pas la peine d'avoir échappé à tant de dangers pour finir dans la Gironde !

Et puis, une idée lui vint : « Les Anglais ! »

La guerre n'avait-elle pas éclaté pendant son absence et l'embouchure de la Gironde n'était-elle pas aux mains de l'ennemi traditionnel ?

— Ah ! Nous allons être fixés, dit-il.

Deux baleinières, armées chacune d'un petit canon, venaient au-devant de la *Marie-Jeanne*. L'une d'elles lui fit signe de s'arrêter. Il n'y avait pas à désobéir. Mais que diable désiraient ces gens-là ? Peut-être venaient-ils donner des ordres pour la quarantaine ? Pourtant ils n'arboraient pas le fanion du service de la Santé. Quel était le drapeau pendu à l'arrière ? Un drapeau fait de trois couleurs : bleu, blanc et rouge...

Les voiles de la *Marie-Jeanne* avaient été amenées, les baleinières avaient accosté, l'une à droite et l'autre à gauche, et Antide avait fait baisser l'échelle de la coupée pour laisser monter ceux qui lui voulaient parler.

Un homme parut sur le pont, accompagné de soldats. Ce n'étaient pas des marins ni des soldats de marine, ils portaient des uniformes crasseux qu'Antide ne connaissait pas, mais tous avaient à leur chapeau des cocardes de la même couleur que le drapeau qu'il avait aperçu et leur chef arborait un panache bleu, blanc et rouge.

— Qui commande ici ? dit l'homme d'une voix rude.

— C'est moi, Monsieur, répliqua Soubirous.

— Il n'y a pas de Monsieur, répliqua l'autre furieux. Au nom de la Nation, je vous arrête.

— Mais, Monsieur, ou qui que vous soyez, de quel droit m'arrêtez-vous ? J'ai licence du Roi...

— Il avoue, dit l'homme au panache en se retournant vers ses soldats. Descendez-le dans la baleinière.

Un instant après, Antide, brutalement saisi, se trouva dans la petite embarcation où vinrent le rejoindre Larose et Tony, qui avait réclamé de suivre son maître. Au moment où la baleinière allait s'écarter du bord, l'homme au panache y sauta à son tour et jeta par terre un large carré d'étoffe blanche. Antide reconnut son pavillon.

Sans que l'on daignât leur fournir d'autres explications, Soubirous et ses compagnons lurent amenés à Blaye et enfermés tous les trois dans un cachot de la prison de la ville où on leur donna pour tout réconfort de l'eau et du pain moisi.

Le lendemain ils furent tirés de la geôle et, toujours encadrés

d'hommes aux cocardes tricolores et fort dépenaillés, conduits à une grande barque dans laquelle ils remontèrent la rivière.

C'est en vain qu'Antide voulut savoir la raison de ce traitement et ce qu'il était advenu de la *Marie-Jeanne*. Ceux qui le menaient, en guise de réponse, l'abreuvaient d'injures, mais ils étaient bien Français et par surcroît Bordelais, il le reconnut à leur accent.

Vers le soir, le bateau parvint à Bordeaux ; Soubirous et ses compagnons furent débarqués au quai le plus proche du château Trompette et conduits à cette forteresse. Quelques flâneurs se trouvaient sur leur passage, mais ces flâneurs ne semblèrent point faire attention à eux et l'un poussa le cri de « Vive la Nation ! »

— Qu'est-ce qu'ils ont donc avec leur nation ? demanda Antide à Larose. L'escogriffe qui nous a arrêtés nous a déjà parlé de ça !

Le second haussa les épaules, n'étant pas plus renseigné que son chef.

À nouveau, ils furent tous les trois enfermés dans un cachot fort humide et le lendemain, de grand matin, on vint les chercher.

« Enfin, nous allons savoir ce qu'on nous veut ! », pensa Antide. « Il y a un singulier mystère dans tout ceci, mais je pense qu'en me réclamant de M. Fondaudège tout s'arrangera pour le mieux. »

On leur fit monter de nombreux escaliers, traverser plusieurs cours et on les introduisit dans un cabinet où était un homme botté et coiffé, lui aussi, d'un chapeau à plumes tricolores et ceint d'une écharpe aux mêmes teintes.

Soubirous, qui était exaspéré par les traitements qu'il subissait depuis deux jours, prit vivement la parole.

— Je proteste, Monsieur, contre l'acte arbitraire dont nous sommes victimes. Nous rentrons à notre port d'attache après de terribles tribulations de mer et six ans d'absence. Nous voulons savoir ce qu'on nous reproche.

L'homme aux plumes eut un air un peu étonné, mais il répondit :

— Si vous avez des justifications à donner, vous pourrez vous expliquer. Pour l'instant, vous êtes inculpé de faire partie d'un complot tramé par les ci-devant et d'avoir tenté de forcer l'entrée du port de Bordeaux.

Antide ouvrit des yeux ronds :

— Moi ! Moi ! Les ci-devant ?

— Vous avez avoué devant le commissaire qui vous a arrêté que vous aviez licence du Roi et ne poussiez-vous même pas l'audace jusqu'à arborer ceci à votre corne ?

L'homme botté sortit de sous sa table le pavillon blanc fleurdelisé qui était celui de la *Marie-Jeanne*.

— Mais, s'écria Antide, c'est le pavillon de mon navire ; il m'a été donné par M. Fondaudège à mon départ, le 10 mai 1789. Je ne vois

pas ce qu'il y a à redire.

Le ton de Soubirous était si sincère, la stupéfaction de ceux qui étaient avec lui semblait si peu feinte que le commissaire daigna les renseigner.

— Sachez, citoyens, que depuis 1789 tout est changé...

Rapidement, il leur fit le récit des événements. Les États Généraux, la Constituante, la Législative, la Convention, la mort de Louis XVI, la Terreur, la guillotine... À mesure qu'il parlait, l'étonnement d'Antide se changeait en effroi.

Puisque tous ceux qui avaient servi l'Ancien Régime étaient morts ou traqués, Fondaudège, qu'il savait être un fidèle officier du Roi, n'avait pas dû manquer de périr. Et Annette ? À tout prix, il voulut savoir.

— Alors, Monsieur, le capitaine du port, M. Fondaudège, et sa fille...

Le commissaire prit un air respectueux comme lorsque l'on parle de personnes de considération.

— Le citoyen Fondaudège est un pur. Il n'y a pas meilleur patriote que lui.

— Il... il est vivant ? s'écria Antide tout joyeux.

— Il est syndic de la municipalité.

— Et sa fille, mademoiselle Annette ?... À moins qu'elle ne soit mariée ? ajouta-t-il avec crainte.

— Non, la citoyenne Fondaudège a, jusqu'ici, refusé tout hymen, bien que je sache quelqu'un à qui elle n'est pas indifférente et tenez, ce doit être celui qui aspire à sa main.

La porte était ouverte d'une poussée autoritaire et un homme, fort négligemment vêtu, les cheveux coupés à la Titus, le col ouvert, la cravate en désordre, entra.

— Le citoyen Plessis-Fronsac, accusateur public près le tribunal révolutionnaire. Il vient pour vous.

Soubirous n'en pouvait croire ses yeux. L'ex-chevalier Agénor lui fit un petit signe de tête protecteur comme à quelqu'un que l'on a un peu connu autrefois et dont on se souvient vaguement.

Il vint parler avec le commissaire qui s'était levé avec déférence. Les deux hommes causaient à voix basse et le commissaire montra à l'accusateur public le pavillon de la *Marie-Jeanne*. Tous deux considérèrent avec attention les mots brodés sur le bas du pavillon. Leur conversation se prolongea avec des hochements de tête et des haussements d'épaules et des coups d'œil dans la direction des captifs. Enfin le commissaire s'adressa à eux.

— Le citoyen Plessis-Fronsac est tout à fait de mon avis. Nous pouvons admettre votre ignorance, le rapport est arrivé concernant l'état de votre navire et dès que vous aurez justifié que vous êtes restés depuis les débuts de la Révolution chez les sauvages, vous serez mis en

liberté.

— Pourrait-on prévenir monsieur... enfin le citoyen Fondaudège de mon retour ? demanda Antide.

— Je m'en charge, dit sèchement le citoyen Plessis-Fronsac.

Soubirous et ses compagnons avaient, depuis une heure à peine, réintégré leur cachot quand ils eurent une visite : celle du citoyen Fondaudège et de la citoyenne Annette.

Fondaudège n'avait pas de galons à son habit, mais il était encore avantageux et une large écharpe tricolore faisait valoir son ventre majestueux. Annette, tout simplement vêtue d'une robe rayée blanche et rose, était plus délicieuse que jamais.

En quelques mots, le propriétaire de la *Marie-Jeanne* résuma ses aventures. Fondaudège l'écoutait avec bienveillance, Annette buvait ses paroles.

— Je pensais bien que vous étiez mort, dit le syndic avec philosophie.

— J'étais sûre que non, s'écria sa fille, mais, hélas ! je pensais que vous m'aviez oubliée. Pourquoi donc, ajouta-t-elle sur un ton de reproche, ne m'avez-vous pas écrit, tout au moins de la Martinique ?

— Mais je vous ai écrit, protesta Antide, de la Martinique d'abord, de Pernambouc ensuite et moi-même...

Soubirous eut soudain l'impression que ses lettres, c'était Marsalès qui les avait interceptées. Il résolut d'éclaircir la chose à loisir ; pour le moment, le plus pressé était de sortir du cachot. Précisément Fondaudège disait :

— Mes enfants, vous vous raconterez vos petites affaires plus tard. On n'est pas bien ici pour causer.

Le soir même, Antide, libéré, soupa chez le syndic qui faisait étalage des plus bruyants sentiments républicains.

Il donnait des nouvelles des uns et des autres : Marsalès était président de la section locale du club des Jacobins.

Il allait, sans doute, à la suite d'une vacance produite par la guillotine, être envoyé comme député à la Convention-Plusieurs de leurs amis étaient montés sur l'échafaud, d'autres servaient aux armées. Quant à Octave Boucher, le compagnon d'Antide au club de la Liberté, il avait été compromis avec Boyer-Fonfrède dans l'affaire des Girondins et il avait payé de sa tête.

Lorsque l'officieux, qui avait apporté le café, se fut retiré, Fondaudège se pencha vers Soubirous :

— N'empêche que la même chose eût pu vous arriver. Quand on pense que vous êtes entré dans la Gironde arborant le drapeau de la tyrannie...

Antide se mit à rire :

— C'est vrai, mais le drapeau de la tyrannie, c'est votre fille qui l'a

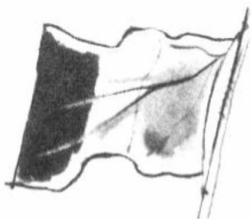
brodé et il porte au bas cette inscription : « Donné par le baron de Fondaudège, capitaine pour le Roi... »

— Chut ! chut ! dit l'ancien capitaine du port effrayé.

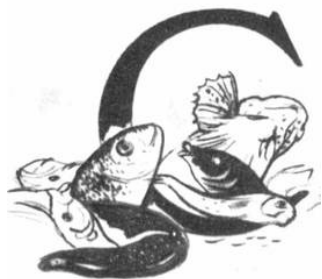
Annette s'était approchée d'Antide :

— Je vous broderai un autre drapeau...

— C'est très bien, répliqua vivement Fondaudège. Quand vous serez mariés, vous ferez ce que vous voudrez, mais moi je n'inscrirai plus rien dessus. On ne sait jamais ce qui peut arriver !



Les quatorze « requins » de Marius Charabot



ETTE histoire que nous allons raconter est une histoire marseillaise, mais une histoire marseillaise vraie, authentique, appuyée sur des documents précis, sur des récits circonstanciés et elle s'est déroulée en 1794.

Le père de Marius Charabot était armateur dans la cité phocéenne. Il était armateur, mais surtout prodigue. Lorsqu'il mourut, pendant la Révolution, Marius, qui avait déjà hérité de la prodigalité de son père, hérita ce qui lui restait de biens, à savoir une bicoque sur le vieux port et, sur mer, un mauvais lougre de vingt-deux mètres de long, jaugeant cent vingt tonneaux, qui avait eu la chance de n'être pas englouti... dans la débâcle financière de l'armateur.

Marius était justement en campagne de cabotage sur les côtes d'Italie quand son père mourut ; il apprit la nouvelle en rentrant au port et se rendit compte en même temps qu'il était ruiné. Il se demandait avec inquiétude ce qu'il allait devenir quand la Convention déclara la guerre aux Anglais.

Marius, qui aimait la mer et qui, depuis son enfance, bourlinguait dans la Méditerranée à bord des navires de son père, prit une grande résolution : il arma en course la *Mouraille*, son lougre, dernier vestige de la flotte paternelle, mit sur le pont huit canons de six, distribua à ses cinquante hommes d'équipage assez de piques, de sabres et de pistolets pour en armer deux cents, et il s'en alla faire le métier de corsaire.

Certes, si vous aviez entendu Marius raconter ses exploits dans les débits du port, vous auriez pensé qu'il avait purgé la Méditerranée du pavillon anglais et vous vous seriez demandé ce qu'il restait à faire pour les autres. Évidemment, Marius n'avait pas fait absolument tout ce qu'il disait ; il était victime du mirage, de ce mirage marseillais qui embellit si fort les choses, mais néanmoins il avait accompli de la bonne besogne et même de beaux exploits, avec sa coque de noix, en s'attaquant à des navires bien plus gros que le sien et autrement armés.

La *Mouraille* avait, dans ces combats, beaucoup souffert ; elle n'était déjà plus jeune lorsque Marius l'avait armée en course, et c'était même la raison pour laquelle le père Charabot ne l'avait pas vendue, n'ayant pas trouvé d'acquéreur.

On se moquait du capitaine de la *Mouraille*. on lui disait :

— Té ! Marius ! Tu t'en vas encore sur ta barcasse ! Et autrement, tu n'as pas peur que les planches elles naviguent chacune de son côté ?

Ou bien :

— Té ! Marius ! Tu devrais bien peindre tes bordages ; ça les tiendrait peut-être.

Marius répondait fièrement :

— Causez, causez, vous autres ! Avec ma *Mouraille*, je tiendrai encore devant la plus grande frégate d'Angleterre et si je ne la ramène pas dans le port, c'est que je l'aurai coulée bas ! Quant à mes cinquante « requins » – c'était le nom qu'il avait donné à ses hommes – ils s'attaqueraient à une escadre si je leur en donnais l'ordre.

Ces belles paroles n'empêchaient pas Marius d'éprouver de sérieuses inquiétudes et chaque fois qu'il partait en expédition, il craignait toujours qu'un coup de temps ne vînt disloquer son mauvais bateau. Ah ! si seulement il avait pu mettre la main sur un bon navire britannique qui voudrait bien se laisser prendre ; pas une frégate de haut-bord, bien sûr, ni une corvette, mais un simple brick, il l'aurait bien échangé contre cette vieille carcasse !

Un jour, tandis qu'il croisait dans le golfe de Gênes, ses craintes se réalisèrent. Subitement, la Méditerranée se fâcha, le mistral souilla, les vagues se soulevèrent et se mirent à frapper de toute leur force les flancs de la *Mouraille*.

Marius, qui était un fin marin, lutta courageusement, mais la mer continuait à grossir. Une voie d'eau se déclara. Le lougre, rendu pesant par les paquets de mer qu'il avait embarqués, ne se levait plus à la lame ; les grandes vagues passaient maintenant sur son pont et le niveau de l'eau montait dans les cales. Les hommes pompaient désespérément et Marins, fuyant devant la tempête, essayait de gagner un port. De plus en plus le bateau s'enfonçait et, au soir, Charabot s'aperçut que la lutte était devenue impossible, le vieux lougre allait

sombrer.

Bien que navré de quitter son pauvre et fidèle navire qui représentait tout son bien, Marius dut donner l'ordre de mettre les embarcations à la mer. Les deux chaloupes furent vite remplies. C'est dans la seconde, la plus petite, que prit place Charabot, resté le dernier à son bord.

Le soir était venu lorsque l'équipage eut abandonné la *Mourante* et ce n'était pas trop tôt, car on ne s'était pas éloigné de plus de cent brasses du lougre que celui-ci, pris par le travers par une grosse lame, s'abîmait dans les flots.

Toute la nuit, l'embarcation que Marius occupait avec quatorze de ses « requins » les plus résolus et les plus braves, se défendit contre la mer, et quand l'aube se leva, Charabot s'aperçut qu'il avait été séparé de l'autre chaloupe portant le reste de l'équipage et que la mer était déserte autour de lui.

La mer avait repris son riant aspect, le soleil brillait, l'embarcation, une ancienne barque de pêche, une prise de Marius, naviguait assez bien. On hissa la voile triangulaire et l'on cingla vers Marseille.

Charabot avait retrouvé toute sa bonne humeur ; il encourageait ses « requins », riait et plaisantait. Son lougre était perdu, soit, mais, au moins, il avait la vie sauve. N'était-ce pas le principal ? On avait eu le temps d'embarquer quelques vivres, un tonnelet de vin de Bellet ; on se restaura et même un des matelots, ayant découvert dans le coffre de la barque quelques engins de pêche qui avaient appartenu au ci-devant propriétaire, on se mit à pêcher, histoire de corser le menu.

La brise était assez fraîche, on avançait vite. Les îles d'Hyères étaient en vue. On aurait pu, à la rigueur, débarquer à Saint-Tropez, mais Charabot préférait rentrer à Marseille, puisqu'on le pouvait et puisque le vent portait si bien. D'ailleurs, de voir les côtes de Provence, du pays natal, donnait du cœur à Marius et à ses compagnons. Ils s'en allaient donc, fort guillerets pour des naufragés, quand Charabot aperçut un beau brick anglais qui tirait des bordées, se dirigeant vers Toulon présentement occupé par les Britanniques.

C'était évidemment un beau navire, fin marcheur, portant beaucoup de toile et apparemment sorti récemment du chantier.

Charabot poussa un soupir, voilà ce qu'il lui fallait, un navire de vingt canons sous batterie ! Avec ça, quelle besogne il eût faite ! Il regarda ses « requins ». Ils étaient là, quatorze et lui, le quinzième, ils étaient là, hérissés de couteaux et de pistolets, se livrant à la pacifique occupation de la pêche.

Marius était devenu songeur. Tout à coup, il héla ses hommes, car une idée lui était venue.

— Hé ! les gars ! vous voyez ce joli brick, vous ne croyez pas qu'il devrait changer de nom et s'appeler la *Mouraille* ? Il remplacerait bien

notre bateau qui est péri, le pôvre !

Les hommes éclatèrent de rire.

— Bé ! répliqua l'un d'eux, le capitaine anglais ne voudra peut-être pas nous le vendre !

De joyeuses clameurs répondirent à cette plaisanterie.

— Mes amis, expliqua Charabot, je connais les Anglais, je suis sûr que si on leur demande poliment, ils ne refuseront pas, non de le vendre, mais de le donner. Vous avez ce qu'il faut pour vous faire comprendre.

Chacun devina la pensée du capitaine et tâta ses armes. Un cri jaillit de toutes les poitrines.

— Vive Marius Charabot ! Vive la nouvelle *Mouraille* !

Alors Marius donna ses instructions ; après quoi, voulant avoir tous les atouts dans son jeu, il promit à la Bonne Mère un cerge – pas un cerge aussi gros que le grand mât du brick, pour sûr, mais enfin un beau cerge – s'il réussissait dans son entreprise.

La barque, tous engins de pêche dehors, prit l'aspect du bateau le plus pacifique. La chance même voulut que rougets et rascasses se laissassent prendre avec une incroyable bonne volonté. Charabot naviguait droit sur le navire britannique. Arrivé à bonne portée, il héla les Anglais en leur proposant de leur vendre sa pêche ; l'offre fut acceptée, le canot vint aborder le brick et s'amarra le long de son flanc. Charabot monta à bord.

— Bonjour, commandant, dit-il dès qu'il se trouva en présence de l'officier qui commandait le brick. Nous avons de la belle rascasse et du rouget, cela peut vous faire plaisir pour votre table.

Par chance, l'officier baragouinait un peu le français. L'entente fut vite établie et Charabot cria à ses matelots l'ordre de monter les paniers où s'entassaient les poissons.

Ces paniers étaient bien lourds en vérité et il n'y avait pas trop de tout le petit équipage aidé des marins anglais pour les hisser à bord.

Charabot et le commandant étaient déjà une paire d'amis. L'Anglais interrogea Marius pour savoir s'il avait aperçu des corsaires français dans les parages et plus tard le capitaine de la *Mouraille* devait raconter à ses amis du Vieux Port que le commandant s'était inquiété de savoir si le capitaine Charabot était dans les environs – mais cela nous ne sommes pas obligés de le croire.

Marius narrait de si belles histoires que le capitaine se tordait de rire et que les autres officiers du brick s'étaient approchés pour les écouter. De temps en temps, sans interrompre ses récits, Charabot se penchait au-dessus du bastingage pour voir si tous ses hommes étaient à bord du navire anglais.

Lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus personne dans la barque et qu'il aperçut ses « requins » tous rassemblés autour des paniers du côté de

la cambuse, il poussa un bruyant :

— Vive la France !

Et, sortant de sous sa vareuse ses pistolets, il les présenta sous le nez du commandant anglais qui recula, croyant avoir affaire à un fou.

Au cri de leur chef, les « requins » avaient renversé leurs paniers. Sous le poisson étaient dissimulés les haches et les pistolets. Chacun s'arma.

Le combat fut court, les marins britanniques n'étant pas préparés à le soutenir. Ceux qui résistèrent furent promptement mis hors d'état de prolonger la lutte et au bout d'un quart d'heure, l'équipage anglais était enfermé dans les cales. Quant au capitaine, avec de grandes démonstrations de politesse et mille égards, Charabot le fit ficeler fort proprement dans les haubans de l'artimon.

Le brick changea de direction et vira droit sur Marseille.

Lorsque l'on fut en vue du port, Charabot s'aperçut qu'il avait oublié une formalité. Il fit prendre les pavillons des signaux et confectionner avec eux un large étendard tricolore qu'il fit hisser à sa poupe.

Peu de temps après, la nouvelle *Mouraille*, car c'est ainsi que le brick fut baptisé, entra dans le port, sous les regards ébahis des marins sur les bateaux et sur les quais.

Le lendemain, Charabot et ses quatorze « requins » montaient à Notre-Dame de la Garde pour remercier la Bonne Mère de leur avoir offert à si peu de frais un si beau navire et lui faire cadeau d'un cierge, à vrai dire beaucoup plus petit que la plus petite vergue de la plus petite bar-casse. Mais c'était un beau cierge tout de même.



La cage de fer de Surcouf



— ITES-NOUS donc, capitaine Rivington, ce que c'est que ce Surcouf ? demanda la margravine d'Anspach, mariée au général anglais Saint-John. Depuis que je suis aux Indes, je n'entends parler que de lui et je regrette vraiment de devoir partir sans même l'avoir aperçu.

— Peuh ! dit l'officier britannique en haussant les épaules, c'est un misérable corsaire français qui, de temps à autre, avec des coquilles de noix a l'audace d'insulter des navires de Sa Majesté. Si je le tenais au bout de mes canons du *Kent*, je ne demande pas un quart d'heure pour l'envoyer au fond.

— S'il est encore là à nous créer des ennuis, c'est que l'on n'a rien fait pour s'en débarrasser, ajouta James O'Connor, un jeune fonctionnaire de la Compagnie des Indes, la grande compagnie anglaise qui, après l'effondrement de son homonyme française, exploitait l'ancien territoire de celle-ci dans l'Hindoustan, territoire encore considérablement augmenté depuis la défaite de Tipoo-Saïb, le sultan du Mysore et les conquêtes faites sur la Hollande et sur les princes mahrattes.

— D'ailleurs, compléta Rivington, les Français n'entendent rien aux choses de la mer.

Cette conversation se tenait en une chaude journée de la fin du printemps de l'année 1799, à Calcutta, capitale du Bengale, sur la terrasse de la résidence du marquis de Wellesley, gouverneur général des Indes pour la Compagnie. Magnifique résidence, en vérité, construite à la manière d'une demeure anglaise, car les Anglais

transportent partout où ils s'établissent leurs habitudes et leur façon de vivre ; mais lord Wellesley avait enrichi son habitation de merveilles du pays, œuvres d'art de toutes sortes, statues en bronze ou en pierres rares, étoffes précieuses, tapis aux riches couleurs, cadeaux reçus des princes indigènes désireux de se ménager ses bonnes grâces, ou produit des pillages effectués dans les palais des vaincus.

Ici, sur la terrasse, une très brillante assemblée se trouvait réunie et on prenait le thé comme on l'eût fait à Londres à pareille heure. Autour de la margravine d'Anspach. Allemande d'origine et proche parente du roi de Prusse, mais Anglaise par son mariage et qui était l'invitée de marque du gouverneur, on voyait des officiers de terre et de mer, des fonctionnaires de la Compagnie, des magistrats, et ceux qui étaient mariés y étaient accompagnés de leurs épouses.

C'était une des dernières réunions de la saison, la société de Calcutta allait se disloquer ; la température commençait à devenir difficilement supportable et le climat du pays était rien moins que sain. La plupart de ces dames, dont la margravine, devaient dans peu de jours s'embarquer pour Londres à bord de la frégate le *Kent*, un des plus beaux vaisseaux de la flotte de la Compagnie. Le capitaine Rivington, homme très répandu dans le monde bien que son métier de marin semblât devoir le tenir éloigné des salons, et fort bien apparenté dans la gentry anglaise, était précisément celui qui avait parlé avec un dédain si marqué du corsaire français Surcouf.

Il reprit, en répondant à James O'Connor :

— Avec quelques cutters ou même quelques lougres bien armés, on purgerait les mers de cette vermine qui la déshonore.

— Je ne suis pas de votre avis. Monsieur.

Ces paroles avaient été dites sur un ton sec et tranchant.

On tourna la tête vers celui qui les avait prononcées : un officier de cavalerie d'une trentaine d'années, le colonel Arthur Wellesley(7) qui, jusque-là, n'avait pas desserré les dents.

Les dames sourirent à l'interrupteur, d'abord parce que ses traits nets, son profil de médaille romaine, son regard froid et assez dur, sa tournure svelte et élégante, sa minceur que faisait valoir son habit rouge galonné d'or leur plaisaient, mais aussi parce qu'il était le frère du gouverneur général, qu'il s'était couvert de gloire dans la campagne contre Tipoo-Saïb, ce qui lui avait valu d'être choisi comme gouverneur du Seringapatam, une province récemment soumise. Tout cela en faisait un personnage éminemment intéressant.

Arthur Wellesley, comme s'il sortait à regret de son mutisme pour prendre part à la discussion, insista :

— Non, Monsieur, je ne suis pas de votre avis. Je connais les Français, j'ai fait une partie de mes études militaires chez eux, à Angers, ils sont braves. Évidemment, leur marine a souffert de leur

révolution, mais les hommes de cœur ne manquent pas sur les navires qui battent encore leur pavillon. Quant à ce Surcouf, je vous souhaite, capitaine Rivington, d'en venir à bout aussi facilement que vous le dites si jamais vous le rencontrez.

— Oh ! comme c'est passionnant ! s'écria la margravine d'Anspach. Alors vraiment, c'est un homme extraordinaire comme on le dit ?

— C'est un homme. Madame, qui, sur une barcasse de vingt tonnes, le *Hasard*, s'est caché dans une boucle du Gange, près de Balassore, pour guetter un de nos plus gros trois-mâts, le *Triton*, qui revenait d'Angleterre chargé de marchandises, qui l'a capturé et l'a emmené dans un port de l'île de France, à douze cents lieues d'ici avec toute sa cargaison, se moquant pas mal des croiseurs de Sa Majesté ou de ceux de la Compagnie.

— Il y a longtemps de cela ? demanda encore la margravine.

— Trois ans environ, mais depuis, il nous a causé bien d'autres dommages et, quoi qu'en pensent Monsieur Rivington et Monsieur James O'Connor, on a fait tout ce que l'on a pu pour le prendre. La Compagnie a même promis un lac de roupies(8) à l'équipage qui le capturerait. C'est la preuve qu'on ne le considère pas comme un ennemi aussi méprisable que ces Messieurs semblent le dire.

— Un lac de roupies ! Ah ! colonel, que vous augmentez le désir que j'ai de voir le personnage ! soupira la cousine du roi de Prusse. Il doit être si intéressant !

— Je ne le connais pas, répondit le colonel du ton de quelqu'un qui n'a plus rien à dire.

— Mais moi, je le connais, dit sir William Burough, un magistrat d'allure modeste et discrète.

Rivington, qui n'avait pas eu la partie belle tandis que parlait Arthur Wellesley, éclata d'un rire ironique.

— Vous, Monsieur le Juge ? Je ne savais pas que vous fréquentiez les corsaires.

— Je l'ai pourtant vu, ou plutôt aperçu, et cela il y a dix ans. Nous n'étions pas en guerre encore avec la France et j'étais allé à Saint-Malo. La révolution commençait alors à peine dans ce malheureux pays. Je me promenais sur le port avec un ami de mon père, un conseiller au Parlement de Bretagne, quand je vis venir un grand gaillard, qui devait avoir au moins cinq pieds six pouces, large en proportion et dont la démarche était celle qui caractérise les marins à terre. Je ne parle pas pour vous, Monsieur Rivington, qui avez les grâces d'un danseur.

Justement Rivington était assez lourd d'aspect. Il y eut quelques sourires sur les visages des dames qui goûtèrent le trait et la figure du capitaine s'empourpra. De son même ton poli et doux, le magistrat poursuivait :

— Ce garçon n'était pas beau, loin de là, il avait le nez aplati et le visage couvert de taches de rousseur, ses lèvres minces s'agitaient continuellement, comme s'il se fût sans cesse parlé à lui-même. Ses yeux étaient petits et d'une couleur indéfinissable ! Mais quel regard ! Je ne l'oublierai jamais. Il reconnut à mon habillement que j'étais Anglais et il me jeta un coup d'œil qui me fit frissonner. Je ne suis pas brave, moi, par profession.

Les dames eurent un nouveau petit rire du côté de Rivington qui était cramoisi. Sir William Burough continuait imperturbable :

— Je demandai à mon compagnon quel était ce jeune homme au regard féroce. Il se mit à rire : « C'est un garçon de la ville, m'expliqua-t-il. On ne le voit pas souvent par ici pour la bonne raison que depuis quatre ans il vit sur mer et il en a dix-sept. Il s'est embarqué à treize ans et a déjà fait le voyage des Indes et des îles. Son départ a été un soulagement pour sa famille, car il possède un caractère indomptable. Quant au regard furieux qu'il nous a lancé et que j'ai remarqué, je ne m'en étonne pas, il a la haine de tous ceux de votre pays. Cette haine est héréditaire : il descend de Duguay-Trouin par sa mère... » Et bien ! je me suis intéressé à cet ennemi acharné de nos compatriotes et je me suis toujours tenu informé de ce qu'il faisait. Je sais qu'il a armé des navires pour la course. Il a monté l'*Émilie*, ensuite la *Clarisse*, puis le *Hasard* dont on vous a parlé et maintenant il commande un brick de vingt pièces que l'on appelle, je crois, la *Confiance*. Il se tient à l'île de France, à Port-Louis, et avec ces différents bateaux, tous de petit tonnage, car il est son propre armateur et ne dispose d'autres moyens que du produit de ses prises, il n'hésite pas à attaquer nos plus gros navires. Ces derniers détails ne sont certainement pas inconnus de Monsieur Rivington.

— Non, dit brusquement le capitaine du *Kent*, ils ne me sont pas inconnus, mais cela n'empêche pas que je ne veux plus m'appeler Rivington si je ne coule pas ce Surcouf – Monsieur le juge me le pardonnera à la condition, bien entendu, qu'il se trouve sur mon chemin.

— Oh ! ne faites pas cela, capitaine ! gémit la sensible margravine. Il vaut mieux le capturer. On l'enfermera dans une cage de fer et on le montrera partout comme une bête fauve. Ce sera une grande attraction pour la saison de Londres.

— Vos souhaits sont des ordres, Madame, répliqua Rivington avec une galante révérence. Mais hélas ! s'il aperçoit le *Kent*, une frégate de quarante canons, quinze cents tonneaux et qui porte quatre cents hommes d'équipage dont cent soldats, il fuira de toute la vitesse de ses voiles jusqu'au diable si celui-ci veut bien de lui.

Le propos eut dans la colonie anglaise de Calcutta un succès considérable car Surcouf était l'homme du jour, la terreur du

commerce, l'épouvantail de tous ceux qui se disaient qu'une fois ou l'autre, ils retourneraient dans la mère patrie et qu'ils courraient le risque d'être capturés ou coulés par le terrible Malouin.

C'était réconfortant de penser qu'un homme comme le capitaine Rivington, commandant un des plus beaux vaisseaux de la Compagnie, s'engageait sur son nom à capturer le corsaire et que la cousine du roi de Prusse était décidée à l'enfermer dans une cage de fer.

Les gazettes de la ville enregistrèrent ces encourageantes paroles et quand la margravine s'embarqua sur le *Kent* pour rentrer en Angleterre en même temps que quelques femmes de hauts fonctionnaires et de très riches négociants, des officiers venus l'accompagner jusqu'à l'échelle de la coupée lui crièrent en agitant des mouchoirs :

— Quand vous aurez montré à Londres Surcouf dans sa cage, renvoyez-le-nous pour que nous puissions voir aussi son vilain museau.

Or, précisément, Surcouf, sur son brick, longeait en ce moment les côtes du Bengale. Il était content de ce petit voilier qu'il avait armé de vingt canons et sur lequel il avait embarqué cent hommes déterminés qui, presque tous, servaient depuis des années sous ses ordres dans ces mêmes parages. La *Confiance* avait été construite à Bordeaux sur ses indications et possédait les qualités requises pour la navigation sur le Pacifique ; elle pouvait porter beaucoup de toile, ce qui est indispensable dans des mers où l'on doit mettre à profit la plus petite brise ; elle était, en outre, très maniable et bonne marcheuse.

Surcouf regrettait pourtant de ne pas commander un vaisseau plus important, une jolie frégate de quarante canons par exemple. Quel beau travail il aurait fait ! Mais une frégate revient cher. Déjà il avait engagé dans son brick tout son avoir.

C'était un bon métier que la course⁽⁹⁾. Bien que le corsaire fut en quelque sorte commissionné par l'État qui lui donnait des « lettres de marques » grâce auxquelles il était considéré comme belligérant, il était son maître, agissait comme il l'entendait, allait où il voulait. Tout navire ennemi capturé, navire de commerce ou navire de guerre, dès qu'il était déclaré de « bonne prise », lui appartenait et il pouvait le vendre à son profit.

Depuis cinq ans que Surcouf faisait la course en prenant pour base Port-Louis dans l'île de France, il avait ramené bien des navires anglais, dont ce *Triton* qu'il était allé cueillir jusque dans le lit du Gange, et cependant il n'était pas encore riche. Faute d'acheteurs, les navires pris se vendaient mal et la cargaison ne s'écoulait pas facilement car le commerce des Hollandais, qui eussent été les meilleurs clients, était paralysé par les Anglais. Sur les produits de la vente, un tiers était le paiement de l'équipage⁽¹⁰⁾ et, sur le reste, l'État

prenait sa part. L'armement d'un navire coûtait gros.

Surcouf rêvait, tout en surveillant les côtes, à quelque prise importante qui lui permettrait de s'acquitter de certaines dettes qui l'importunaient. Ses hommes, eux aussi, commençaient à s'impatisser. Les Britanniques, depuis quelque temps, se montraient trop prudents.

Le corsaire venait, quelques jours plus tôt, de relâcher nuitamment dans une baie de la côte de Coromandel. Non seulement il avait refait sa provision d'eau douce, mais il s'y était abouché avec un émissaire d'un rajah détrôné par les Anglais et qui, par conséquent, était son ami par leur commune inimitié. Cet émissaire avait averti Surcouf du départ du *Kent*, il lui avait même raconté – écho venu de Calcutta – les propos tenus par le capitaine Rivington et la margravine d'Anspach, et le projet de cette aimable dame de l'enfermer, lui, Surcouf, dans une cage de fer pour le montrer à ses amis de Londres.

Et c'est pour cela que Surcouf, ce matin-là, tout en rêvant sur le tillac de la *Confiance* et en fumant un « manillo » bien sec, avait un éclat rieur dans ses petits yeux vifs.

Le soleil n'était pas encore bien haut quand l'homme de vigie cria :

— Navire !

En deux bonds, Surcouf était sur le haut de son gaillard d'arrière et, de sa lunette, scrutait l'horizon. Là-bas, vers le nord, venant vers la *Confiance*, une grande frégate à trois mâts, armée de quarante canons de dix-huit, tant dans la batterie que sur les gaillards, voguait toutes voiles dehors et portée par une brise assez fraîche. Elle battait pavillon d'Angleterre et flamme de la Compagnie des Indes.

Attaquer un tel vaisseau si fortement armé quand on est un brick de vingt canons de huit, surtout quand la frégate a pour elle l'avantage du vent, ressemblait à de la folle témérité. Il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de virer de bord et de profiter des qualités de navigation du brick pour s'échapper. Ce fut précisément ce à quoi Surcouf ne songea pas.

Il s'approcha du bord du château gaillard et cria aux maîtres d'équipage qui se trouvaient sur la coursière, discutant déjà des intentions présumées de leur chef :

— Branle-bas de combat !

Puis il ajouta :

— Nous avons une demi-heure avant d'être à bonne portée. Qu'on distribue double ration de rhum. Il faut du cœur pour attaquer l'Anglais qui est le double de nous. Il y aura une heure de pillage pour tout ce qui n'est pas cargaison.

On entendit sur le tillac et dans l'entrepont des grognements de joie. Tous ces hommes, rudes marins ramassés un peu partout, ne rêvant que coups à donner, rasades à avaler, sac et pillage, avaient une

confiance aveugle dans leur chef. Le nom du brick était la devise de l'équipage. Puisque le capitaine avait dit que l'on pillerait, c'est que l'on pillerait, c'est que l'on serait victorieux dans le combat qui se préparait. Ils étaient aussi certains de cela que de la double ration de rhum qu'ils buvaient dans leurs tasses de fer. Le navire était gros. Tant mieux, il y aurait plus à piller. Surcouf connaissait son métier, il n'y avait qu'à le laisser agir.

Sur le *Kent*, car c'était lui qui avait été aperçu par la *Confiance*, on avait également vu le brick et l'on savait maintenant à qui l'on avait affaire.

Sur sa haute dunette de commandement, le capitaine Rivington avait fait monter les dames. La margravine examina le corsaire à travers la longue-vue.

— Il n'a pas l'air bien terrible, avait-elle déclaré avec une moue de dépit.

— Regardez-le bien, dit le capitaine, vous ne le verrez pas longtemps. Il va fuir.

— Quel dommage ! C'eût été un beau souvenir que de voir punir cet insolent Français !

Mais le brick ne fuyait pas. Courant au plus près, louvoyant bord sur bord par petites bordées afin de naviguer contre le vent, il venait au-devant de la frégate. Celle-ci, poussée par la brise et très chargée en toiles, filait à grande allure si bien que la distance diminuait rapidement.

— Il est fou ! s'écria Rivington devenant nerveux, mais affectant un grand calme. Enfin il l'aura voulu, tant pis pour lui !

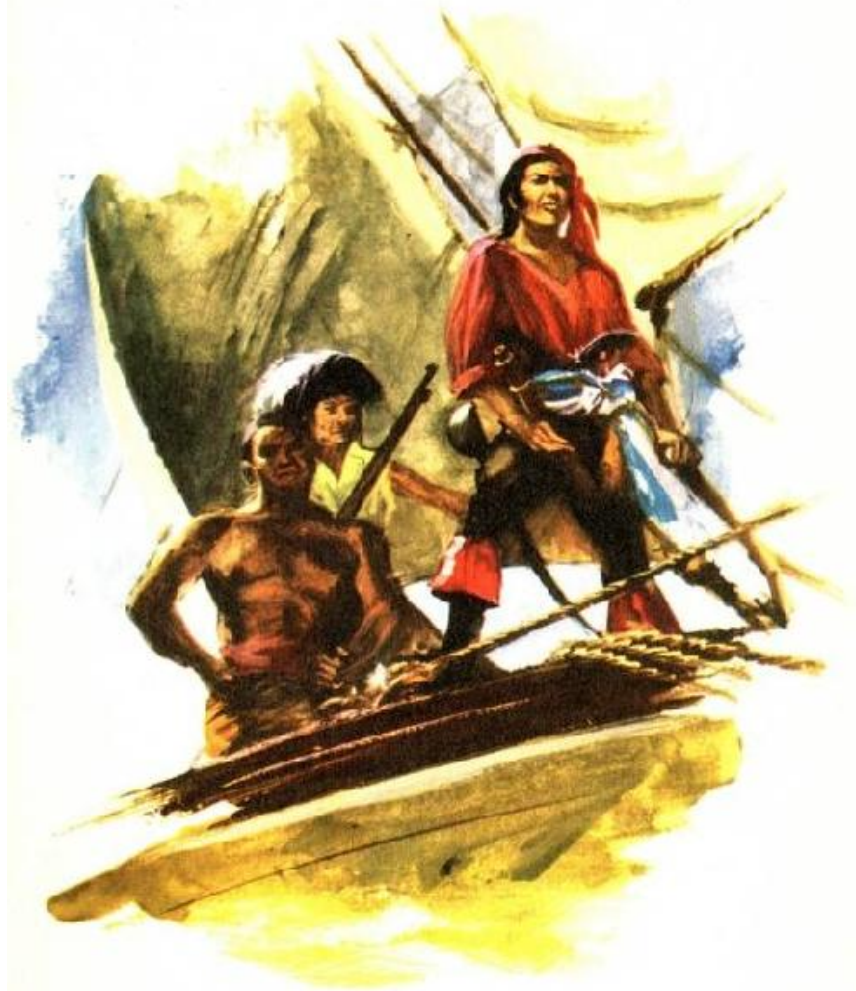
Il donna les ordres pour la bataille.

Les corsaires avaient bu leur rhum, tous étaient à leur poste de combat, les marins aux voiles, les canonniers à leurs pièces, les autres sur le pont.

Surcouf, sur son château gaillard, avait mis à sa ceinture une large écharpe multicolore, ses bijoux de fête : un sabre, un poignard et quatre pistolets. Accroupi derrière lui, son nègre Bambou rangeait avec flegme trois fusils doubles et un couffin rempli de cartouches toutes prêtes, chargées de chevrotines. Surcouf professait que la chevrotine est excellente dans le combat rapproché et bien supérieure à la balle.

— Il ne s'agit pas, répétait-il doctement, de tuer les gens, il faut les coucher du premier coup.

Maintenant, dans la lunette, la margravine reconnaissait Surcouf. Il répondait bien à la description qu'on lui en avait faite de différents côtés ; un colosse vêtu d'une chemise rouge, ceint d'une écharpe rutilante, la tête couverte d'un madras rouge aux bouts flottants.



Un colosse vêtu d'une chemise rouge

— Surtout qu'on le prenne vivant ! recommandait l'aimable femme qui tenait à sa gentille idée de la cage de fer, il sera si pittoresque à montrer.

Rivington promit, mais il sembla à la margravine qu'il était moins assuré dans son maintien et moins affirmatif dans ses propos.

L'équipage anglais se livrait joyeusement aux préparatifs réglementaires. Les gargousses étaient montées dans les batteries et sur le pont, les boulets avaient été amenés près des affûts, les boute-feux allumés, les canons détapés.

L'allégresse générale venait de la pensée du lac de roupies que représentait la capture maintenant assurée du corsaire.

On avait écouvillonné et chargé les pièces.

— Écoutez le commandement ! cria le capitaine.

Le plus grand silence régna.

Le brick battant à sa proue et à son grand mât le pavillon tricolore était presque arrivé à bonne portée. Mais tout à coup, il fit un crochet et fila littéralement sous le nez de la frégate dans l'angle mort de ses canons de tribord et ce fut lui qui lâcha sa bordée, une bordée terriblement ajustée qui faucha net le mât de beaupré du *Kent*, endommagea les ornements de sa proue et vint briser une ancre à son bossoir.

— Au diable ! jura Rivington. Il faudra tout de même qu'il passe sous notre feu de bâbord.

Dès que le brick eut contourné la frégate, celle-ci tira à son tour. Les vingt pièces de bâbord crachèrent leurs boulets mais, à la grande fureur du capitaine, aucun n'atteignit la *Confiance* qui s'esquiva par l'oblique.

Le brick était hors de portée des pièces. Allait-il en rester là ? Point du tout. Se trouvant maintenant dans le vent, il revint à toute allure sur l'Anglais et, se plaçant encore en dehors de sa ligne de tir, il passa par l'arrière et envoya une décharge dans la poupe.

Cette fois, il n'y avait plus de dames sur la dunette. Précipitamment, elles étaient descendues dans la sainte-barbe, tremblantes, et croyant à chaque instant que leur dernière heure était venue et que le *Kent* allait s'abîmer dans les flots. Écumant de rage, la figure plus rouge que le madras de Surcouf, Rivington multipliait les ordres.

Les canons tiraient inutilement. Jusqu'ici ils n'avaient réussi, en brûlant bien des livres de poudre, qu'à endommager un des perroquets (11) de la *Confiance*.

Maintenant le capitaine, comprenant que le corsaire avait l'audace de chercher l'abordage, n'eut qu'une idée, celle de l'éviter. Il virait de bord, essayant de prendre le brick sous ses canons, mais le brick était plus rapide et l'on eût dit que Surcouf connaissait d'avance les manœuvres que commanderait son ennemi, car il les déjouait

constamment.

Le combat était comparable à celui d'un gros chien contre une guêpe. L'animal se tourne, se retourne, cherche à écraser l'insecte, mais l'insecte échappe à la gueule du chien et revient le piquer là où l'autre s'y attend le moins.

Le *Kent* commençait à souffrir sérieusement du feu si bien ajusté de la *Confiance* plusieurs de ses pièces étaient démontées, ses bordages, en trois endroits, étaient défoncés, ses voiles déchirées et le mât d'artimon portait une large blessure, sans compter son beaupré fauché.

Enfin Rivington crut que le brick était touché : Surcouf avait commis une imprudence et avait prêté le flanc à la batterie de tribord. Ce n'était qu'une fausse joie, la décharge avait entamé – et encore assez peu – la voilure, mais avant que les canonniers eussent eu le temps d'écouvillonner, de recharger et de pointer à nouveau, le corsaire, par un brusque crochet, était venu se glisser contre la proue de la frégate.

Celle-ci s'élevait bien haut au-dessus du petit navire et il était difficile à ce dernier de lui jeter ses grappins. Surcouf n'en avait nul besoin. La grande ancre du *Kent* qui s'était prise dans ses haubans de misaine l'amarrait suffisamment.

Rivington n'était pas remis de sa surprise que cinquante Français, le sabre d'abordage entre les dents, un pistolet dans chaque main, sautaient sur le tillac du gaillard d'avant précédés de Surcouf.

Il y eut un rapide combat, les marins et les soldats britanniques, qui avaient essayé de s'opposer bravement à l'avance des corsaires, étaient tués ou culbutés.

— Tous dans l'entrepont ! hurla le capitaine anglais.

En un clin d'œil le tillac fut vide et Surcouf se trouvait maître d'un pont désert où gisaient des morts et des blessés.

En bas, les Anglais se préparaient à vendre chèrement leur existence, barricadant toutes les ouvertures, rassemblant les armes portatives et tirant en hâte pour ces armes des cartouches des soutes, ce que le commandant, dans son assurance de couler à la première décharge le « misérable brick », avait négligé d'ordonner.

Les femmes, folles de terreur, poussaient des cris déchirants qui couvraient le cliquetis des armes et les jurons des soldats.

— Voulez-vous vous taire, à la fin, ou je vous fais jeter à la mer ! rugit Rivington qui n'était plus le galant gentleman du thé du gouverneur, mais un homme affolé qui se voyait avec désespoir assiégé sur son propre navire par une poignée de Français abhorrés.

Que signifiait donc ce grondement sourd que les Anglais entendaient sur le pont, au-dessus de leurs têtes ? Que faisaient donc les corsaires ?

— Ils roulent les pièces ! grogna le maître-canonnier.

C'était bien cela. Au bout d'un instant, dans l'encadrement d'une écoutille restée ouverte mais dont l'échelle avait été enlevée, les

Britanniques aperçurent la gueule d'un canon, d'un de leurs canons qui était braqué sur eux. Il faisait noir dans l'entrepont, tous les sabords étant fermés, chacun alla se blottir comme il put pour échapper à la décharge.

Mais, formidable et éclatante, rugueuse de son dur accent breton, vint la voix de Surcouf, qui résonnait dans la batterie comme un bruit de tonnerre.

— Rendez-vous, Messieurs les Anglais, votre canon est chargé à la mitraille jusqu'à la gueule. Je tirerai jusqu'à ce qu'il ne reste personne.

Il y eut un silence. On savait bien que le corsaire était homme à faire ce qu'il disait. Du fond de l'entrepont s'éleva la voix du commandant :

— Nous nous rendons.

Le canon fut reculé et l'on vit, par l'échelle rétablie, sortir l'un après l'autre les hommes de l'équipage, marins et soldats.

En tête, parut le capitaine.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Surcouf.

— Capitaine Rivington, commandant du *Kent*.

— C'est faux. Vous avez dit que vous ne vouliez plus vous appeler Rivington si vous ne me couliez pas, à condition que je me trouve sur votre chemin. J'étais sur votre chemin et je crois que vous ne m'avez pas coulé, alors je vous demande comment vous vous appelez ?

Cette plaisanterie n'eut pas le don de dérider le capitaine qui serra mollement la main que lui tendait le corsaire.

Les soldats et les marins furent désarmés et enfermés, les uns sur le brick, les autres dans l'entrepont de la frégate. L'heure de pillage fut accordée à l'équipage vainqueur, mais Surcouf eut soin de mettre des sentinelles en armes devant la porte des chambres des dames situées dans le gaillard d'arrière, pour qu'il ne leur arrivât aucun mal et qu'on ne fit subir aucun dommage à leurs bagages personnels.

L'heure écoulée, la frégate, qui portait maintenant le drapeau tricolore, escortée de la *Confiance* et manœuvrée par des marins français, prit la route de l'île de France.

La journée avait coûté à la Compagnie des Indes un de ses meilleurs voiliers et un équipage de quatre cents hommes dont treize tués et cinquante blessés.

L'arrivée à Port-Louis de Surcouf et de sa prise fut saluée par des cris de joie. La foule des colons assista au débarquement des prisonniers.

Lorsque le défilé de l'équipage anglais fut terminé, on vit Surcouf qui, pour la circonstance, avait mis ses beaux habits, ôter le chapeau dont il s'était coiffé – chose rare. Il aida les dames à traverser la passerelle.

Très respectueusement, il s'inclina devant la margravine et esquissa même une révérence qui n'eût pas détonné quelques années plus tôt à

la Cour de Versailles. En lui tendant la main, il lui dit à haute voix :

— Vous aviez désiré, Madame, que je fusse enfermé dans une cage de fer pour me montrer à vos amis et les divertir. Je suis bien fâché de vous priver de ce délicat plaisir.

Après quoi il s'employa à lui faire regagner son pays.



Un Toulonnais malgré lui



ANS une petite rue de Toulon proche de l'Arsenal, on voyait, il y a quelques années encore, une modeste boutique où l'on vendait des agrès, des cordages et toutes sortes d'articles pour la marine et pour les marins et dont l'enseigne portait ces mots :

« *Beresford, de Plymouth* »
(Maison fondée en 1812).

Si le passant curieux s'étonnait de voir ce nom anglais et ce lieu d'origine britannique et s'il demandait à quelque commerçant voisin fumant sa pipe sur la porte de son échoppe ce que cela signifiait, celui-ci répondait sans hésitation :

— Les Beresford, mais ce sont des Anglais, des Anglais pur sang ; ils ont été naturalisés français dans les temps, cas de force majeure, par l'intrépide Octave Bouilladis.

Cette réponse présageait une histoire et le Toulonnais ne se faisait guère prier pour la conter :

Bouilladis, Toulonnais de naissance, était un vieux quartier-maître de la marine royale. La Révolution, le départ en émigration de beaucoup d'officiers de mer, creusèrent des vides sur les navires et c'est ce qui valut à Bouilladis d'être nommé enseigne à bord de la frégate l'*Ondine*. Cette frégate avait fait partie de la flotte qui, en 1798, emmena le général Bonaparte et son année en Égypte.

L'escadre, ayant rempli sa mission, croisait devant les côtes

d'Afrique, quand elle fut surprise par l'amiral Nelson, à Aboukir, et détruite.

L'*Ondine* fut parmi les rares navires qui parvinrent à se tirer du désastre. Après la campagne d'Égypte, elle rejoignit son port d'attache, Toulon.

Octave Bouilladis manquait des connaissances techniques exigées des officiers de marine, aussi, malgré sa belle conduite dans toutes les affaires auxquelles il avait pris part, malgré son expérience pratique de la navigation, restait-il dans un rang subalterne. Il se mit résolument à l'étude. Les équations, les calculs lui donnaient des vertiges, la cosmographie l'ahurissait, la balistique le plongeait dans des abîmes de perplexité. Il savait bien, pardi ! prévoir la tempête au moment où un terrien admirait la douceur des éléments ; il s'entendait comme pas un à commander la manœuvre des voiles, à serrer le vent au plus près, à se guider par la vue des étoiles, à pointer une pièce de canon et à placer son boulet au bon endroit ou même à manier la hache d'abordage, mais décrire les lois des résistances, calculer les trajectoires, c'était une autre affaire.

À la fin de l'année 1804, seulement, l'amiral de Ville-neuve, commandant l'escadre de Toulon, qui nourrissait pour l'enseigne Bouilladis une véritable amitié, qui appréciait son courage à la mer et estimait son assiduité à l'étude, put le proposer pour le grade de lieutenant de vaisseau.

Ce fut un beau jour pour Octave et il ressentit une bien douce fierté quand son brevet de nomination arriva de Paris. Il ne s'agissait pas seulement d'une satisfaction de carrière. Bouilladis éprouvait pour la charmante demoiselle Hortense Pescadour une affection très vive. Mais Hortense était fille d'un armateur qui considérait un enseigne, surtout un enseigne de quarante ans, comme un gendre peu avantageux.

Un lieutenant de vaisseau, c'était autre chose ! Dès qu'il eut fait coudre le galon de son nouveau grade, Octave se rendit en grande tenue au logis du sieur Pescadour et fit officiellement sa demande. Elle fut agréée. Bouilladis était désormais officiellement fiancé à la brune Hortense et la noce fixée au mois de mai.

Hélas ! un marin ne s'appartient pas. En janvier, subitement, l'escadre de Villeneuve reçut l'ordre d'appareiller. On partait pour une destination inconnue car l'Empereur n'avait pas pour habitude de publier ses projets. Il fut convenu que dès que l'on aurait infligé aux Anglais la leçon qu'ils méritaient, Bouilladis demanderait une permission et que le mariage serait célébré.

L'*Ondine*, avec le reste de l'escadre, prit la mer. Les vents étaient contraires, la tempête sévissait dans la Méditerranée, il fallut rentrer à Toulon. On dut attendre que le vent permît une nouvelle tentative.

Octave, malgré son goût pour la mer, son désir de se mesurer avec l'ennemi, n'éprouvait cette fois que peu d'impatience. Enfin la mer se calma, le mistral s'apaisa et l'escadre, cette fois définitivement, vogua vers ses destinées.

On franchit le détroit de Gibraltar, on toucha aux Antilles, on revint sur les côtes d'Espagne. Maladroitement, l'amiral alla s'enfermer à Ferrol et l'on sut bientôt qu'en ce faisant il avait ruiné les plans de Napoléon qui comptait, par la concentration de toute sa flotte, obtenir la liberté de la Manche et jeter en Angleterre les cent-vingt mille hommes rassemblés à Boulogne.

De si vastes combinaisons ne sont pas de la compétence d'un simple lieutenant de vaisseau, aussi ne nous y appesantirons-nous pas.

Au mois d'octobre, l'escadre de Villeneuve, sur un ordre impératif de Paris, quitta son mouillage de Ferrol, pour regagner la Méditerranée. Le 21 de ce mois, elle rencontra Nelson et sa flotte au large de Trafalgar.

Le combat fut un des plus terribles que l'Histoire ait jamais enregistré. Nelson y fut tué, mais l'escadre française subit une sanglante défaite. Démâtée, percée de part en part par les boulets anglais, ayant perdu plus de la moitié de son équipage, l'*Ondine* sombra après que l'incendie l'eut ravagée.

Bouilladis coula à son poste de combat et sa pensée, tandis qu'il s'engloutissait dans les flots, fut pour sa jolie fiancée de Toulon.

Il reprit conscience de la vie en se trouvant accroché à un cordage qui pendait au flanc d'un vaisseau de ligne britannique. Les marins ennemis le hissèrent à bord.

Octave trouva là une cinquantaine de marins et d'officiers français et il fut enfermé avec eux à fond de cale. Le navire anglais, le combat terminé et la flotte française détruite ou dispersée, fit voile vers Gibraltar ; là elle déposa ses prisonniers. Les officiers furent mis dans des casemates creusées dans le roc de cette forteresse inexpugnable, clé de la Méditerranée.

Triste séjour ! Le pauvre Octave, habitué à la brise du large ou au soleil de Provence, se languissait dans son étroit et sombre cachot. Sa mélancolie tournait au désespoir quand il songeait à celle qui l'attendait et qui peut-être – car il ne pouvait pas correspondre avec elle – le croyait mort à Trafalgar.

Par de nouveaux prisonniers amenés dans les casemates ou par des bribes de conversations des soldats qui les gardaient, les détenus de Gibraltar recevaient de temps en temps, avec bien des semaines de retard, des informations sur ce qui se passait dans le monde extérieur. C'est ainsi qu'ils surent que l'Empereur était entré à Vienne, qu'il avait vaincu la coalition à Austerlitz.

La joie pénétrait avec l'espoir dans la prison.

— Il nous délivrera ! s'écria Bouilladis.

Des mois passèrent. On entendit parler des traités glorieux, de nouvelles victoires, mais il n'était pas question de délivrance. Un oubli sans doute ? Octave résolut de le réparer. Son mariage était une affaire qui ne souffrait pas de nouveau retard. Il s'évada...

À l'aide d'une corde patiemment fabriquée avec des débris d'étoffe, il se laissa glisser le long du rocher. Il était agile et ne craignait pas le vertige, il avait assez grimpé dans les haubans et rampé sur les vergues pour ignorer la peur du vide. Au bas de son échelle improvisée était une plate-forme, sur la plate-forme, une sentinelle anglaise. La sentinelle donna l'alarme. Octave fut remis au cachot.

À nouveau les semaines, les mois, les années égrenèrent leur cours mélancolique.

Un jour, on vint prévenir les prisonniers qu'ils aient à rassembler leurs quelques hardes. Était-ce enfin la délivrance ? Justement Bouilladis avait reçu de Toulon une lettre où Hortense lui disait avec quel ennui elle supportait cette interminable attente.

Les officiers se trouvèrent rassemblés sur le port et avec eux une foule de misérables prisonniers hâves et défaits, des marins et des soldats débarqués des pontons ancrés dans la rade. Un brick-goélette attendait. Octave apprit qu'il ne s'agissait pas de liberté, mais de changement de prison et que le convoi était destiné aux pontons de Cadix. L'Espagne était en guerre avec la France. À Cadix étaient réunis désormais tous les prisonniers. On s'imagine quelle fut la désolation du lieutenant de vaisseau Bouilladis. Seulement, s'il était désolé, sa volonté de s'échapper s'était encore raffermie.

En arrivant en rade de Cadix, Bouilladis vit les pontons qui allaient être sa résidence. Il reconnut d'anciens navires français et espagnols, rasés, sales, lamentables. L'un d'eux, la *Vieille-Castille*, était assigné comme prison pour les officiers. Octave se dit que là, la surveillance allait être plus étroite et qu'il valait mieux, pour ses projets, se faire le moins possible remarquer. Il profita donc de la confusion qui régnait au débarquement pour arracher les quelques galons qui marquaient encore son habit et pour se glisser dans les rangs des simples matelots.

C'est en cette qualité qu'il fut transporté à bord du ponton le *Pluton*. Dès qu'il s'y trouva, Octave se livra à l'examen des lieux.

C'était un bien affreux spectacle et bien peu réconfortant, à la vérité. Les pontons sont un éternel opprobre pour ceux qui les ont imaginés et qui ont combiné de sang-froid ce système de tortures scientifiques.

Pas une paille, pas un matelas, les hommes étaient parqués dans les entreponts et les batteries, et, la nuit, devaient coucher à même le sol, enroulés dans leur méchante couverture – quand ils en avaient une – et si serrés les uns contre les autres qu'ils ne pouvaient se retourner sans donner des coups de pied dans la figure de quelqu'un

ou des coups de poing dans un estomac ou dans un dos.

Toute la journée, le soleil d'Espagne chauffait impitoyablement les prisons flottantes ; la nuit, le froid entraît par les sabords ouverts de chaque côté, qui entretenaient de perpétuels courants d'air dans les batteries.

Au premier repas que dut absorber Octave, qui, pourtant, était habitué dans les casemates de Gibraltar à une bien abominable ripopée, il sentit le cœur lui faillir. Dans le fond de sa gamelle on avait mis une sorte d'*olla* malodorante où entraient de la viande décomposée et des fèves avariées. C'était accompagné de pain noir, moisi, et, pour faire couler le tout, il n'avait à sa disposition que de l'eau corrompue et nauséabonde.

— Va, mon vieux ! C'est encore un bon jour, lui avait dit un vétéran des grenadiers de la Garde qui était assis à côté de lui, par terre, et qui absorbait sa ration avec philosophie. Habituellement, c'est du lard rance et du riz pourri.

Dans ces conditions, il était bien naturel que les prisonniers eussent cet air de spectres qui avait, dès le premier abord, frappé Bouilladis. Tous étaient plus ou moins malades et, chaque jour, il en mourait une vingtaine par ponton. On jetait les cadavres à l'eau et c'est ce qui entretenait dans la rade de Cadix ces relents pestilentiels qui ajoutaient encore à l'horreur du séjour.

Quoi détonnant à ce qu'une morne tristesse fût empreinte sur les visages de tous ces hommes : marins, fantassins, cavaliers, artilleurs, vieux bricards ou jeunes recrues ? Par exemple, Octave fut stupéfait lorsqu'il vit passer un soldat qui appartenait, ainsi qu'on le voyait aux lambeaux de son uniforme, aux chasseurs de la Garde, et qui se tapait sur les cuisses en lançant de grands éclats de rire. Le Toulonnais eut vite l'explication de ce phénomène : c'était un fou. Il y avait une dizaine de ces malheureux à bord du *Pluton* auxquels le régime abominable, les mauvais traitements, les jours de punition dans la cale où croupissait une boue répugnante avaient troublé la raison.

« Je me sauverai, foi de Bouilladis, pensait le lieutenant de vaisseau, ou je périrai dans l'entreprise plutôt que de rester ici. »

Il était encore plus difficile de s'évader des pontons que d'une casemate de Gibraltar. Les sabords étaient tous garnis de barreaux de fer dont les rondes régulières vérifiaient constamment la solidité. Sur le pont, un cordon de sentinelles veillait jour et nuit et ces hommes avaient ordre de tirer sur quiconque ne se trouvait pas à la place où il devait être. En admettant même que l'on pût quitter le ponton d'une façon ou d'une autre, on n'était guère plus avancé. Toutes les rives de la rade étaient garnies de petits postes établis à peu de distance les uns des autres. Du côté de la mer, cinq gros vaisseaux de guerre britanniques faisaient bonne garde. Au large, il y avait certainement

des croisières. Ces dernières précautions étaient prises contre une attaque possible de navires français puisque Cadix était présentement le lieu de réunion de la Junte centrale, contre laquelle luttait Napoléon. Le maréchal Soult n'assiégeait-il pas la ville ?

D'une part la dysenterie, le scorbut, le typhus, la vie quotidienne intenable, de l'autre, la mort possible et même probable ou la liberté, Toulon, Hortense. Il n'y avait vraiment pas à hésiter et Octave n'hésita pas.

Entreprendre seul cette évasion était à peu près irréalisable et d'ailleurs Octave voulait faire profiter des compagnons de misère de son ingéniosité qu'il savait être rarement en défaut. Il s'agissait de trouver des auxiliaires sûrs, hardis, débrouillards, en un mot, des garçons dans son genre. Octave se mit en devoir de les recruter.

Il avait à peine mis le pied sur l'échelle qui descendait dans l'entrepont quand il fut bousculé par un ancien gros garçon qui remontait. Nous disons « un ancien gros garçon » car celui-là était maigre comme tous les autres, mais ses haillons flottaient autour de lui et la peau de ses joues pendait comme les flancs d'une outre insuffisamment pleine.

Pour toute excuse, l'homme allait lancer une bordée d'injures, car le malheur porté à son extrême n'adoucit pas les caractères, mais au lieu des jurons qu'il mâchait, une exclamation joyeuse vint à ses lèvres :

— Vous, comman...

Octave lui avait pris le bras et le serrait à le broyer.

— Tais-toi, imbécile ! lui gronda-t-il dans la figure. Je suis ici un simple matelot comme toi. Tu ne le vois pas ?

— Pardon... excuse... coin...

Ce fut au tour d'Octave de pousser un juron.

— Tu ne comprends donc pas ce que je te dis, triple buse ? Tutoie-moi et appelle-moi Octave.

Le matelot obéit gauchement. C'était Marius Fornas, un gars d'Hyères, ancien canonnier à bord de l'*Ondine* qui, lui aussi, avait été sauvé par les Anglais à Trafalgar, mais n'avait pas été mis à Gibraltar, un garçon selon le cœur de Bouilladis. Celui-ci décida aussitôt qu'il serait son lieutenant dans l'expédition projetée.

— Toi qui connais les camarades, tu vas m'indiquer ceux que tu crois sûrs, dit le lieutenant du vaisseau quand il eut, en deux mots, expliqué à Marius quelles étaient ses intentions.

Fornas se gratta la tête :

— Il y a Olive, dit Belle-Jambe, dit-il après réflexion, c'est un hussard, mais il est fin comme un marin, et puis, il est de Toulon.

On s'en alla à la recherche d'Olive dit Belle-Jambe. On le trouva dans un coin de l'entrepont près de la sainte-barbe ; il s'occupait activement à sculpter une tête d'Anglais dans un morceau de bois, à

l'aide d'un vieux couteau. Ce couteau, objet extrêmement précieux sur un ponton où tout instrument tranchant était sévèrement prohibé, était un don du cantinier espagnol qui justement occupait la sainte-barbe qu'il avait transformée en une sorte de boutique où, à des prix exorbitants, il vendait quelques mauvais suppléments à l'ignoble ordinaire.

Sans que l'on eût été forcé de lui donner beaucoup d'explications, le hussard avait compris de quoi il s'agissait.

— C'est pour la chose de la chose, dit-il en contemplant son travail d'un air connaisseur puis en reportant ses yeux sur Octave pour le jauger. Eh bien ! j'en suis !

Mais, tout à coup, il changea d'attitude, bondit sur ses longues jambes alourdies par ses basanes, roula des yeux furibonds.

— En avant, chargez ! Vous n'allez pas m'empêcher de passer, tas de marins de malheur ! Allez, sabrez ! Espèce...

On ne sut pas à quelle espèce il faisait allusion car, placidement, le hussard s'était rassis et avait repris son occupation. Il daigna pourtant fournir une explication :

— C'est à cause des soldats espagnols qui passent. Je fais celui qui a la caboche un peu dérangée. Vous comprenez, ça fait mieux, on me cherche moins de noises.

Octave fixa à vingt le nombre de ceux qui devaient partager son sort. Quand ils furent recrutés, tous des hommes bien connus de Belle-Jambe ou de Fornas, provenant soit des années de terre, soit des armées de mer, mais tous originaires de quelque province du Midi – il n'y avait qu'un homme du Nord et il était d'Arles – on se mit à la besogne.

Scier les barreaux d'un des sabords était impossible, le grincement du fer eût été entendu et, comme nous l'avons dit, ces barreaux étaient régulièrement inspectés. Il sembla préférable de percer un trou dans la muraille même du navire, seulement ceci demandait de la précision : il ne fallait pas que ce trou fût percé trop haut, on eût été aperçu, en sortant, par les sentinelles de la côte ou par celles du pont. De plus, il eût fallu sauter dans l'eau et un plongeon n'est jamais silencieux. Il importait encore de ne pas pratiquer d'ouverture sous la ligne de flottaison, ce qui eût fait couler le ponton.

Pendant tout un jour, Octave parut s'intéresser de façon extraordinaire aux ordures variées qui flottaient sur l'eau de la rade. C'était par tribord arrière surtout que cette observation lui paraissait passionnante, car il avait vu qu'à cet endroit était arrimée la barcasse qui servait aux communications du cantinier avec la terre. Cette barcasse ne bougeait guère de là. Elle n'était pas utilisée quotidiennement pour l'approvisionnement de l'ordinaire qui se faisait à l'aide de bachots appartenant au port. Par paresse et afin de ne pas

traîner à rames cette lourde embarcation, qui exigeait pour être manœuvrée au moins trois paires d'avirons alors qu'il n'avait qu'un méchant commis plus paresseux encore que lui, le cantinier, pour son transport personnel, empruntait le bachot de l'ordinaire.

Le soir venu, Octave avait reconnu l'endroit où l'on attaquerait la muraille. C'était derrière la cantine, un peu avant le château d'arrière et une pile de sacs, appartenant au mercanti espagnol, pourrait servir à masquer les opérations. Cet endroit avait l'avantage d'être le coin réservé à Belle-Jambe qui le défendait énergiquement contre les empiétements. Il était donc tout naturel qu'il s'y trouvât et même qu'il y invitât quelques amis.

On commença par préparer les outils ; ils étaient fort rudimentaires : outre le couteau de Belle-Jambe, la pièce essentielle, on ne pouvait aligner que quelques rares canifs conservés en fraude, tous passablement ébréchés, et quelques vieux clous. Octave eut l'idée géniale de fabriquer des scies avec des cercles de tonneaux préalablement aiguisés sur les bords. Quand l'atelier fut ainsi organisé, on attaqua le bois. La nuit on travaillait derrière les sacs, le jour on les replaçait de façon à dissimuler la besogne faite. Quant aux débris, on les répartissait dans les poches et, avec mille précautions, on les jetait à la mer.

Ce fut une opération pénible, le chêne des bordages était épais et dur, les instruments bien imparfaits, mais le plus ardu, ce qui faillit tout faire manquer, ce fut la feuille de cuivre qui doublait les carènes des navires et qui offrait une grande résistance.

Une belle nuit, enfin, on aperçut par l'ouverture creusée la rade de Cadix, tout éclairée par la lune. Il n'y avait plus qu'à élargir le trou pour qu'un homme put y passer.

Il fallut encore attendre plusieurs soirs de suite pour pouvoir profiter du passage, car il convenait qu'il n'y eût pas de lune ; les conjurés vécurent des heures fiévreuses ; à chaque instant on craignait qu'une ronde ne découvrit l'ouverture, que le cantinier ne déplaçât ses sacs, que des hommes en canot, en longeant le bord, ne signalassent la déchirure. Tout se passa bien.

Un soir, Octave dit un mot dans vingt oreilles et, après le couvre-feu, les porteurs de ces oreilles se trouvèrent comme par hasard avoir choisi pour y dormir le coin du deuxième entrepont proche de la cantine, à côté de Belle-Jambe.

L'obscurité la plus complète régnait dans la rade. Il n'y avait pas de lune et, par-dessus le marché, le temps était à l'orage et des nuages bas voilaient jusqu'à la lueur des étoiles. L'heure choisie était la onzième, après la relève des sentinelles. Doucement, Bouilladis se leva et dans un souffle, donna l'ordre suprême :

— Obéissez-moi aveuglément sans demander d'explications et

silence !

Il s'était coulé derrière les sacs, l'ouverture était devant lui, béante, il passa la tête, tendit le cou, on ne voyait pas à deux mètres. Sur la rive seulement quelques feux, ceux des postes de garde, mais vers l'entrée de la rade aucun fanal n'apparaissait sur les navires. Le silence n'était troublé que par le cri monotone des sentinelles se lançant les unes aux autres le « Sentinelle, prenez garde à vous ! »

Avec d'infinies précautions, Octave se laissa glisser dans la mer qui était à peine à un mètre au-dessous du trou.

En quelques brasses et en ayant soin de nager entre deux eaux, il arriva près de la barcasse. Il coupa l'amarre de l'embarcation avec le couteau de Belle-Jambe et, prenant le cordage entre ses dents, il se remit à parcourir le chemin qu'il avait fait en sens inverse en remorquant la lourde barque.

Arrivé sous l'ouverture, il vit la figure de Belle-Jambe qui se dessinait. Avec prudence, le hussard se glissa dans l'embarcation, puis les dix-neuf autres. Le tout se faisait sans bruit à la satisfaction de Bouilladis qui estimait que les sentinelles n'avaient pas pu entendre le choc des pieds nus des prisonniers sautant dans le bateau. Deux sacs avaient été embarqués, on les défit, ils étaient pleins de chiffons ; avec ces chiffons on entortilla les pales des rames et, l'opération terminée, Octave, d'une poussée vigoureuse, fit déraiper l'embarcation.

On la laissa glisser un instant sur son aire puis on prit les avirons ; on en avait trouvé trois paires dans le fond de la barcasse. Six hommes s'employèrent donc à souquer ; six vieux matelots qui, dès l'âge de dix ans, tiraient la rame. La nage était absolument silencieuse, à peine un petit frôlement quand l'avant fendait l'eau et quand les pales emmaillottées des avirons s'enfonçaient. Un bateau passant près d'eux, à une longueur de gaffe, n'eût rien entendu.



Six hommes s'employèrent donc à souquer

Bouilladis tenait la barre. On s'écarta nettement des pontons et l'on se dirigea vers le large. Les hommes étaient étonnés de voir la direction adoptée mais la consigne librement consentie était de se taire et ils se taisaient. Mais que rêvait donc le commandant ? Comptait-il passer entre les cinq vaisseaux de guerre anglais ? Se figurait-il que, même silencieux comme ils l'étaient, ils n'attireraient pas l'attention des vigies qui sont doublées à bord de tous les navires mouillés dans la rade d'une ville en état de siège ? Supposait-il qu'il n'y aurait personne sur un des navires de commerce ancrés plus à l'intérieur pour deviner quelque chose de suspect ?

On avait pu n'être ni entendu ni vu des sentinelles espagnoles, ceux-là étaient des terriens, mais tromper la vue et l'ouïe des matelots, même dans la nuit la plus noire, c'était autre chose. Évidemment, si on parvenait à sortir de la rade, on pourrait tenter de se jeter à la côte dans les lignes françaises, encore fallait-il échapper aux croisières britanniques et aux récifs, car pas plus qu'eux le lieutenant de vaisseau ne connaissait les parages. Ils pensaient tout cela, les marins évadés. Les soldats de terre, eux, se préparaient tout bonnement à se battre quand on leur en donnerait l'ordre mais, encore une fois, la consigne étant de se taire, tous se taisaient.

Ce fut Octave qui rompit le silence. À voix très basse, il dit :

— À deux cents brasses devant nous, il y a un bateau marchand anglais, le *City*, un brick de deux cents tonneaux. Je monterai à bord. Vous me suivrez. Je m'occuperai du capitaine. Vous, de l'équipage. Pas de casse inutile. Compris ?

Cet ordre parut tout naturel aux terriens et remplit d'aise Belle-Jambe qui commençait à sentir ses membres s'engourdir et avait envie de les détendre contre les insulaires, mais les marins, eux, virent la témérité de la chose. Marius Fornas crut que le commandant était devenu fou et il se risqua à faire une réflexion :

— Ils sont armés.

— Dix canons de huit !

— Et nous ?...

— Silence !

Bien que ce mot ne fût lancé que dans un murmure, il était prononcé si impérieusement que l'on ne songea plus à rien ajouter. De lui-même, Octave expliqua :

— J'ai le couteau d'Olive, vous autres, vous prendrez les gaffes et ce que vous rencontrerez dans la barque et à bord. Et puis vous avez vos poings.

Tout avait été dit. On n'a pas besoin de grandes phrases quand on sait ce que l'on va faire. On ne distinguait du *City* qu'une masse noire, toute proche. Il n'y eut pas de commandement. Les marins ramenèrent les avirons ; la barque vint glisser le long du bord, elle accosta le brick

à hauteur des cadènes du grand mât. La nuit, au mouillage, la partie centrale d'un navire est toujours la plus déserte. Il n'y a naturellement pas de vigie dans les hunes ou aux bossoirs et on ne fait veiller que deux hommes tout au plus, l'un pour la garde générale, l'autre pour l'incendie ; le premier se tient habituellement sur un des gaillards et l'autre dans un entrepont à l'écoutille qui mène à la soute aux poudres. On en place parfois un troisième quand le navire transporte, du vin ou de l'eau-de-vie, mais ceci n'était pas le cas du *City*.

Agile comme un écureuil, Octave grimpa le long des flancs du navire suivi de tout près par Marius et par trois autres matelots, le restant des prisonniers devant s'aider mutuellement, car les terriens avaient quelque peine à se hisser.

Octave et ses quatre mathurins se dirigèrent vers le château d'arrière et firent tous les quatre irruption dans la chambre du capitaine. Sur la table était une lanterne sourde, sur la couchette ronflait le commandant du *City* dans le mol abandon d'un homme qui sait qu'il n'a rien à craindre, que les remparts de la ville sont solides et la garnison nombreuse, que cinq navires de Sa Majesté britannique font bonne garde à l'entrée de la rade et qu'il n'y a pour ennemis, dans les environs, que quelques milliers de captifs français en train de périr du typhus et de misère sur des pontons.

Sans doute rêvait-il, le brave capitaine Beresford, à Plymouth, sa ville natale ; sans doute revoyait-il les beaux herbages verts du Devonshire où paissaient de beaux moutons qui fournissaient de savoureux gigots bouillis.

Peut-être rêvait-il qu'il s'apprêtait à découper un de ces tendres gigots et que déjà il avait le couteau à la main.

À ce moment il se réveilla en sursaut. Une lanterne lui éclairait la figure et faisait briller une lame d'acier qui n'était pas destinée à couper un gigot, mais qui menaçait gravement sa propre gorge. Son oreille fut péniblement frappée par ces mots prononcés en français :

— Commandant, au nom de l'Empereur, j'ai l'honneur de vous faire prisonnier de guerre.

L'Anglais voulut se débattre, il allait pousser un cri quand une piqure de la pointe de la lame lui rappela que le silence est d'or.

Très calmement, celui qui tenait le couteau s'expliquait :

— Il est préférable de ne pas appeler. Je suis avec quelques amis et toute intervention pour vous délivrer est inutile, d'ailleurs cela ne vous servirait à rien personnellement, car j'aurais le regret de vous trancher le gosier. Mais, à propos, commandant, comprenez-vous le français ?

Furieux, abasourdi, terrifié, le capitaine Beresford grogna :

— Heu... oui... un peu... mais...

— Tant mieux, répondit Octave – car nous savons que c'était

Bouilladis qui mettait ainsi le couteau sur la gorge, sans métaphore, à l'Anglais – tant mieux car vous comprendrez plus facilement ce que j'attends de vous.

Un nouveau grognement fut la réponse.

— Vous allez donner l'ordre d'appareiller et mes amis aideront vos hommes à exécuter correctement la manœuvre au cas où ceux-ci éprouveraient quelque embarras. Vous, vous allez avoir l'obligeance de vous habiller et vous monterez sur votre banc de quart. Nous ferons voile vers le large. Je puis vous informer que le vent est des plus favorables, brise assez fraîche soufflant sud-sud-ouest, nous devons passer devant cinq navires de votre pays qui sont mouillés dans le chenal. Vous aurez l'extrême amabilité de leur crier que, par ordre de l'amiral, vous devez voguer de toute urgence sur Palma. Pour vous rassurer sur les suites de ce petit mensonge, je puis vous apprendre que l'amiral loge à terre et que, par conséquent, les vaisseaux n'auront pas le temps de vérifier votre affirmation. Je n'ajouterai qu'un détail : je comprends parfaitement l'anglais si je le parle mal ; je serai derrière vous et au moindre mot qui pourrait nous trahir, j'aurai l'extrême regret de vous enfoncer ce joli couteau – fabriqué par vos amis espagnols – dans le dos. Nous sommes d'accord ?

Le capitaine vit bien qu'il n'y avait pas à discuter. Il aperçut dans l'entrebâillement de sa porte quelques têtes qui n'étaient rien moins que rassurantes et il répondit simplement :

— All right, sir !

Beresford, sous l'œil attentif d'Octave, se leva en maugréant de sa couchette, enfila sa culotte et sa vareuse et grimpa sur son banc de quart. Il n'eut pas à réveiller son équipage ; les Français, très prévenants, s'en étaient chargés ; ils avaient même fait preuve d'initiative en ligotant et en bâillonnant l'homme de garde à l'écoutille des soutes et s'étaient emparés de pistolets, de sabres, de piques, si bien que chacun d'eux portait un véritable arsenal.

De sa propre autorité, Olive dit Belle-Jambe, qui ne se sentait pas les capacités nécessaires pour la manœuvre, s'était constitué à son tour garde des soutes et il veillait avec soin à ce qu'aucun Anglais ne pût venir s'armer. Les marins britanniques, encore mal éveillés et tout ébahis de l'aventure, étaient parqués à l'avant du navire et tenus en respect par les piques et les pistolets négligemment brandis. L'ébahissement des Anglais devint de la stupeur lorsqu'ils entendirent leur commandant donner des ordres pour appareiller, ordres qu'ils exécutèrent à l'instant.

Comme l'avait dit Bouilladis, le vent était particulièrement favorable. Dès que les toiles furent tendues et les ancres levées, le brick piqua vers la haute mer. C'était Fornis qui se chargeait de remplacer le timonier et cela pour éviter toute fausse manœuvre.

On arrivait devant le premier des bâtiments de guerre. L'homme de vigie dans la hune de ce vaisseau lança le cri réglementaire :

— *Ho ! the ship hoay !*

Le capitaine Beresford prit le porte-voix que lui tendait Octave et cria ce que celui-ci lui avait ordonné de dire.

Lorsque l'on fut au large, la joie des prisonniers délivrés se donna libre cours. La cambuse était bien garnie, ils firent un bon repas sans toutefois commettre d'excès ; sur ce point les instructions de Bouilladis étaient formelles. Celui-ci se montrait plein d'aimables prévenances envers Beresford, non sans lui rappeler de temps en temps dans la conversation que la moindre tentative de rébellion de sa part serait immédiatement suivie de son exécution capitale.

Octave prenait ses repas avec le capitaine et son second. Ce dernier avait d'abord témoigné d'un peu d'humeur et tenu des propos malsonnants sur la piraterie en général et certains pirates en particulier. Bouilladis, sans entrer dans des discussions oiseuses, lui proposa cordialement de lui faire regagner l'Angleterre à la nage. L'autre ne se fit pas répéter cette offre et se montra désormais beaucoup plus réservé dans ses discours.

Le jour, Beresford et Octave faisaient d'interminables parties de piquet. L'Anglais, qui parlait assez couramment le français, commençait à connaître des expressions provençales, à la grande joie du Toulonnais et au grand scandale du second.

La nuit on se contentait, pour toutes précautions, d'enfermer les officiers britanniques dans leurs chambres et de cadenasser les marins du navire dans l'entrepont, sauf ceux qui étaient strictement nécessaires pour la manœuvre et qui opéraient sous la surveillance de Marius et des autres matelots français.

Le *City* naviguait sous pavillon britannique et comme les Anglais étaient présentement maîtres des mers, on voguait sans risques. On passa ainsi sous les canons de Gibraltar et Octave put faire un beau pied de nez à son ancienne prison.

Plusieurs fois, on rencontra des croisières anglaises ; chaque fois Beresford répétait la petite fable qu'Octave lui avait si gentiment apprise et qu'il savait maintenant imperturbablement ; d'ailleurs, dans ces occasions, Bouilladis pour lui rafraîchir la mémoire, restait derrière lui en jouant machinalement avec son couteau.

Douze jours suffirent pour arriver en vue des côtes de Provence. Le cœur du lieutenant de vaisseau bondissait dans sa poitrine, les Français avaient peine à contenir leur exaltation. Déjà ils se sentaient chez eux, on eût cru que la brise leur apportait les effluves de leur terre, la senteur de leurs fleurs et le chant des grillons. Octave les avait rassemblés sur le tillac.

— Il ne serait pas convenable, dit-il, et il pourrait être dangereux de

passer sous les batteries de Toulon sans porter le pavillon tricolore à notre poupe. Il s'agirait de tâcher d'en confectionner un.

Marius Fornas s'avança :

— À vos ordres, commandant, j'y ai songé, et, soulevant sa vareuse, il se mit à dérouler un pavillon fabriqué avec des flammes de signaux.

Mais sur-le-champ, les autres évadés firent de même et bientôt vingt drapeaux tricolores étaient présentés à Bouilladis. Chaque homme avait eu la même pensée et chacun y avait travaillé en cachette de ses compagnons. Ce fut le pavillon de Belle-Jambe qui fut déclaré le plus beau et hissé à la corne du navire. Tandis que s'élevaient les trois couleurs, marins et terriens français, d'une même voix, crièrent :

— Vive l'Empereur !

Quelques heures plus tard, la vigie de la Croix signala l'entrée d'un bâtiment battant pavillon français, mais dans lequel le moindre mousse de Saint-Tropez eût reconnu un anglais. C'était le brick le *City*, armé de dix canons de huit que le lieutenant de vaisseau Octave Bouilladis avait capturé avec vingt prisonniers de pontons.

Il est inutile de dire l'enthousiasme que ce retour causa à Toulon, la joie des parents et des amis des évadés qui croyaient bien ne les revoir jamais et le bonheur d'Hortense qui, quinze jours après, épousait le capitaine de corvette, Octave Bouilladis, chevalier de la Légion d'honneur.

Quant à Beresford, il ne fut pas non plus mal reçu en France, où l'on sait traiter non seulement avec humanité, mais encore avec générosité les ennemis que les hasards de la guerre ont fait prisonniers. Il fut libre sur parole et il se plut tellement à Toulon qu'il s'y installa un petit commerce. Mais peut-être était-il surtout attaché à la Provence par les beaux yeux d'une Toulonnaise à laquelle il n'était pas indifférent.

Octave et lui demeurèrent toujours amis et le jour où Beresford épousa sa jolie Toulonnaise, ce fut le capitaine Bouilladis qui fut son témoin. Au repas de noces, lui-même raconta l'histoire de sa capture et quand il eut terminé, il dit à Bouilladis :

— Mais pourquoi, jamais, depuis cette nuit de Cadix, n'avez-vous consenti à parler anglais avec moi ? Vous m'avez dit, vous-même, que vous le saviez.

— C'est que je n'en entends pas le premier mot, répliqua Octave, et que vous auriez bien pu dire dans votre porte-voix ce que vous auriez voulu, je n'en aurais rien su.



L'île de l'épouvante



EU nombreux sont les touristes qui s'aventurent dans l'île d'Ouessant, tout au bout du Finistère, la sentinelle avancée de l'Europe dans l'Océan, celle que les Bretons appellent l'île de l'Épouvante, l'Enez Heussa. Qui veut s'y rendre doit embarquer au Conquet près de la pointe Saint-Mathieu, sur un médiocre bateau, qui, après avoir contourné l'île Béniquet – l'île Bénie où jadis les Druides célébraient leurs sombres mystères – touche à l'île Molène et enfin atteint la baie de Porspaul, au milieu de laquelle surgit un imposant rocher, le Corce. Lampaul, au fond de la baie, est le meilleur port d'accès d'Ouessant, encore, la plupart du temps, le bateau à vapeur ne peut-il pas accoster et doit-on débarquer péniblement à l'aide de canots.

C'est que la mer, dans ces parages, est presque toujours mauvaise, le vent ne s'apaise que rarement ; la traversée est habituellement dure et traîtres sont les courants du cheval du Four et du passage de Fromveur, les deux passes qui séparent l'île du continent.

Le voyageur, en arrivant, se sent le cœur serré devant le paysage de désolation que rencontrent ses regards, paysage rendu plus lugubre encore par les nuages qui roulent très bas ou par la pluie presque continue. Quelques villages composés de maisons qui semblent vouloir se confondre avec le sol, une quantité de petits murs en pierre sèche qui enclosent de minuscules lopins de terre, des roches, de rares et maigres arbustes courbés par le vent, tout cela d'un gris uniforme ; grises les maisons, gris les enclos, les rochers, le ciel, la terre. Plus on avance dans le cœur du pays, plus on comprend l'effroi instinctif qui a

dicté à la sensibilité bretonne ce nom : l'île de l'Épouvante.

Ce vent qui hurle, qui gronde, qui gémit, n'apporte-t-il pas avec lui la voix des naufragés péris en mer sur ces côtes sauvages ? Combien de milliers sont-ils dont l'embarcation s'est brisée sur les récifs qui encerclent l'île ou sur ses falaises mêmes ? Les plus intrépides marins redoutent ce voisinage et on connaît leur dicton : « Qui voit Belle-Île voit son île, qui voit Groix voit sa joie, qui voit Ouessant voit son sang. »

Au quai de Lampaul le voyageur a déjà été surpris de l'aspect du groupe qui est venu assister au débarquement. Il a vu des femmes vêtues de noir, les épaules couvertes d'un châle de velours sombre ; leurs cheveux, qu'elles portent mi-longs, s'échappent librement d'une coiffe qui ressemble à celle des femmes d'Italie. « Les filles de la pluie », dit un habitant du continent d'un air de dégoût.

« Les filles de la pluie », c'est ainsi que l'on nomme les Ouessantines et l'on dit qu'elles l'apportent avec elles partout où elles vont.

Il n'y a que des femmes sur le quai ; c'est une femme qui est venue chercher le courrier, ce sont des femmes qui débarquent les colis destinés aux auberges.

Dans le village, l'étranger n'a rencontré que les silhouettes féminines endeuillées, il n'a aperçu qu'elles quand il s'est engagé dans la lande. Pas d'hommes en dehors de quelques soldats de l'infanterie coloniale qui vont en corvée, mais eux ça ne compte pas, ce sont des étrangers.

Et les Ouessantins ? Tous, dès qu'ils sortent de l'enfance, partent pour la mer, ils naviguent au loin. Ils reviennent parfois pour de brefs congés ou à l'âge de la retraite, quand ils reviennent... Ce sont les femmes qui cultivent la terre, entretiennent les maisons, s'occupent des moutons, d'aspect chétif, qui vivent dehors toute l'année, n'ayant pour abri contre le mauvais temps que les murs en pierre sèche.

Dans la triste lande, le voyageur n'a rien remarqué qui méritât son attention ; il a marché tout droit, il a passé le hameau de Loqueltas, il a atteint la pointe de Pern ; la mer furieuse bat le chapelet de rochers devant lui ; à droite, le phare de Crearc'h dresse sa haute silhouette. Cette vue tranquillise un peu son émoi, un phare, c'est la marque de l'homme civilisé qui défend ses semblables contre les forces de la nature. Pourtant là, tout près, l'Océan mugit, les vagues tordues par les brisants viennent avec un bruit de tonnerre s'engouffrer dans des grottes, des crevasses.

Le voyageur a envie de voir de plus près l'élément en colère. Justement, sur la gauche, la falaise s'abaisse un peu. Il fait quelques pas. Il se trouve dans une sorte de creux qu'arrosent les embruns, il veut remonter pour les fuir, mais une croix de granit, une croix basse, trop basse pour être brisée par les Îlots aux jours de tempête, étend ses bras chargés de mousses marines. L'étranger s'approche et il lit sur la

pierre ces seuls mots gravés :

Salomé la Brave.

Vivement, car maintenant il est trempé, le voyageur quitte la falaise, il retraverse la lande, la nuit s'étend, il rentre à l'auberge de Lampaul pour se sécher. L'auberge est tenue par une Ouessantine, une très vieille femme, veuve d'un pêcheur. L'étranger est venu s'asseoir dans la salle près du feu, il parle de sa promenade et de cette croix de pierre, face à la mer.

Et la vieille femme, qui est bavarde, ne se fait pas prier pour raconter l'histoire que tous savent dans l'île :

— Il y a de cela bien des années, cent ans peut-être, en tout cas bien avant qu'il ne fût question de mettre une garnison dans l'île, à une époque où nul ne s'aventurerait à Ouessant s'il n'y avait point à faire, vivait au village de Loqueltas une famille de braves gens, les Le Gall.

« La mère mourut, laissant quatre enfants : une fille, Salomé, qui allait sur ses seize ans, un petit garçon de dix ans, une petite plus jeune et la dernière au maillot. Le père Le Gall, qui aimait passionnément ses petits, renonça à naviguer au loin ; il acheta une mauvaise barque et, pour ne pas s'éloigner des siens, se mit à pêcher aux alentours de l'île.

« Les Le Gall étaient pauvres et les produits de la pêche bien maigres. Salomé travaillait courageusement le petit lopin de terre de la famille, soignait les quelques moutons qu'ils avaient et élevait ses cadets. Personne comme elle ne faisait le farz-valet.

— Le farz-valet ?

— Une sorte de gâteau de sarrasin où il entre des œufs, du lard et des pruneaux ; évidemment, quand on n'a pas ces ingrédients, il faut bien se contenter de manger le far, une simple galette de blé noir.

« Deux années passèrent ainsi. Les Le Gall étaient heureux, les petits poussaient bien, le garçon pensait déjà à s'embarquer comme mousse avec le père, mais Salomé s'y opposait, disant qu'il aurait le temps de connaître la mer, cette mangeuse d'hommes.

« Salomé était une grande, belle fille, bien plantée, plus robuste encore que la plupart des autres jeunes filles de l'île, bien que les Ouessantines, habituées à faire le travail des hommes, soient d'ordinaire des femmes solides. Elle avait plu à Joël Kardec...

« Mais elle n'avait pas dix-huit ans, si je compte bien ! Tout juste dix-sept, c'est l'âge où les filles se marient ici.

Moi, j'en avais seize... Mais c'est de Salomé que je vous parlais. Joël avait donc du penchant pour elle et elle l'aimait de tout son cœur. Il paraît qu'il n'y avait pas de plus beau couple. Il était joli garçon mais un peu frêle, il était doux et poli et instruit aussi. Il avait étudié chez le recteur. Ses parents, des gens très à leur aise, possédaient à Crearc'h

une belle maison et aussi un cheval, ce qui était rare par ici ; on n'en voit pas encore beaucoup. Joël avait le goût de la mer, bien sûr, et il allait à la pêche dans un joli bateau qui avait été à son père, mais pour Salomé il délaissait son bateau. Ses parents étaient bien contents, car ils avaient toujours peur qu'il ne lui arrivât malheur. Ils adoraient leur fils, leur seul enfant ; aussi, pour qu'il soit heureux, n'avaient-ils rien dit contre son projet de mariage avec une fille pauvre, quand il aurait pu choisir les plus beaux partis. Salomé était une si brave fille et si digne de son bonheur ! Mais le bonheur, c'est comme le soleil, ça ne dure pas.

« Un soir que Salomé était en train de préparer le souper, attendant son père, le temps, qui avait été beau tout le jour, changea brusquement ; la tempête se mit à gronder, et le vent s'abattit sur l'île. La jeune fille ne s'en inquiéta pas, car elle connaissait la marée et elle pensait qu'à cette heure Le Gall devait avoir doublé la pointe de Pern et être à l'abri dans la baie de Porspaul. Pour Joël aussi, elle était tranquille ; il était venu la voir dans la journée et n'était pas sorti.

« Au moment où Salomé retirait le far du feu pour qu'il ne soit pas trop cuit, elle fut saisie d'un tremblement et la marmite lui échappa des mains, elle venait d'entendre *le* cri.

— Quel cri ?

— Celui que pousse l'oiseau mystérieux, ou peut-être un esprit qui présage toujours un malheur.

« Laissant les petites filles à la garde de leur frère aîné, Salomé courut vers Lampaul. Peut-être croiserait-elle son père en chemin ?... Elle ne le rencontra pas. Il faisait tout à fait nuit quand elle parvint au port, elle était trempée par la pluie, glacée par le vent. Toutes les barques étaient rentrées sauf une : celle de son père.

« Le gardien du phare avait bien cru voir une barque au loin qui luttait contre la tempête, mais il n'en était pas certain à cause de la brume. On attendit plusieurs jours ; des débris de la barque furent rejetés de l'autre côté de l'île, dans la baie de Stiff ; il n'y avait pas de doute sur le naufrage, mais le corps de Le Gall ne revint pas, on dut enterrer une proella.

— Une proella ?

— C'est vrai, vous ne savez pas, vous êtes étranger. Dans notre pays, quand un homme a péri en mer et que son corps n'est pas retrouvé, on façonne une petite croix de cire. Autour de cette croix, posée sur la table de la maison du mort, entre deux cierges, on fait la veillée funèbre comme si c'était le corps et puis on la met dans une bière et on l'enterre au cimetière. Il y a beaucoup de proellas, allez, au cimetière de Lampaul.

« Donc, la cérémonie finie et les prières dites, Salomé rentra dans sa maison, il fallait bien soigner les petits, mais ce n'était pas assez de les

soigner, il fallait encore les faire manger. La jeune fille travailla davantage, elle cultiva des lopins pour les autres. Dans les temps où il n'y a pas de culture, où les moutons sont lâchés et vivent librement dans le pays, elle mettait les gros vêtements de toile des hommes et s'en allait pêcher dans les rochers ; si elle avait eu une barque, je crois bien qu'elle aurait été à la mer.

« L'amour de Joël la soutenait, elle se disait, sans doute, que lorsqu'elle serait sa femme, toute cette misère aurait une fin.

— Pourquoi ne l'épousait-il pas ?

— Il fallait, avant de se marier, qu'il aille servir sur les bateaux de l'État. C'était son temps. Il avait quitté l'île quelques jours après la mort de Le Gall.

« Il était bien triste en partant, le joli gars ; c'est tout juste s'il ne pleurait pas et pourtant il était orgueilleux d'embarquer sur un grand vaisseau. Dès qu'il fut à Brest, il écrivit à sa fiancée. On l'envoya bientôt faire croisière dans la Méditerranée. Il était je ne sais où, du côté de chez les Turcs, quand son père et sa mère moururent. Il adressa une lettre à Salomé, en lui disant qu'elle était maintenant tout ce qu'il avait au monde. Il écrivit encore une ou deux fois et puis plus du tout.

« Un jour Salomé apprit que son promis avait été rencontré à Brest en permission et il n'était pas venu la voir. Elle eut du chagrin mais elle était fière, elle n'en dit rien, lorsque quelqu'une des filles la voyant par hasard – car elle ne fréquentait personne, elle avait assez à faire à nourrir sa maisonnée – remarquait qu'elle paraissait avoir pleuré, elle répondait que c'était parce que son frère s'était embarqué comme mousse sur un long-courrier.

« Coup sur coup on sut que Joël avait été libéré avant son temps, je ne sais pour quelle raison – on faisait alors sept ans dans la marine – et puis qu'il allait se marier à Brest avec la fille d'un armateur. Cette fille s'appelait Théodrine Couderc.

« Des gens mal intentionnés ne manquèrent pas d'apporter ces nouvelles à la maison Le Gall. Salomé feignit l'indifférence, mais elle s'enferma encore plus sauvagement. Il y eut même un jeune homme, paraît-il, qui voulut profiter de ce qu'elle était libérée par le manque de parole de son fiancé pour la demander en mariage au cours d'un congé qu'il passait dans l'île. Elle repoussa ses avances et il rembarqua en répétant partout qu'elle était hautaine et dédaigneuse. Elle n'était ni hautaine ni dédaigneuse. Elle était désespérée car elle aimait toujours l'infidèle.

« Celui-ci se maria et, un beau jour, il vint s'installer dans sa maison de Crearc'h avec sa mouliguen.

— Qu'est-ce que cela ?

— Une étrangère, une fille qui n'est pas d'ici. Le Kardec et sa femme

étaient bien le ménage le plus riche de l'île et de beaucoup. Elle ne parlait à personne. On la voyait le dimanche venir à la messe dans une voiture attelée d'un cheval et habillée comme on l'est sur le continent, avec un chapeau et des falbalas.

« Salomé évitait maintenant d'aller du côté de Crearc'h. Pourtant une fois qu'elle cherchait un de ses moutons qui s'était égaré, elle se trouva nez à nez aussi près que vous voilà de moi – avec Joël et sa femme. Théodorine, qui savait bien qui elle était – tout le monde se connaît à Ouessant et elle n'ignorait pas que son mari avait été le promis de cette jeune fille – Théodorine donc, prit son air le plus méprisant et passa son chemin, mais le pire c'est que Joël fit semblant de ne pas voir Salomé et que, lâchement, il détourna la tête.

« La pauvre fille dévora cet affront. Elle continuait à travailler avec plus d'ardeur pour nourrir ses petites sœurs ; elle dut pleurer bien fort quand elle apprit bientôt que Théodorine avait donné à Joël deux jumeaux. Ça c'est une supposition, car personne ne peut dire ce qui se passait dans la tête de Salomé, qui se tenait de plus en plus loin de tous et plus muette sur ses affaires qu'un rocher.

« Parfois elle était pourtant obligée d'aller à Lampaul pour vendre soit la laine de ses moutons, soit les poissons de sa pêche, soit quelque produit de ses maigres champs. Sa pêche, elle la vendait dans les auberges. On l'aimait bien, on l'estimait, on la plaignait et quand on pouvait lui faire gagner quelques sous on n'y manquait pas.

« Un dimanche, elle était venue ici, – oui, dans cette auberge où vous êtes et qui n'était pas, vous pensez bien une belle auberge avec une chambre « Touring », mais un simple gîte pour les matelots de passage – elle avait vendu quelques homards qu'elle avait pris et elle sortait sur la place juste comme la mouliguen descendait de sa voiture, aidée par Joël. Voilà que tout haut cette Théodorine se mit à dire ce que vous pouvez penser sur les femmes qui vont à l'auberge au lieu de rester chez elles et tant d'autres abominations qui indignèrent ceux qui étaient là. Salomé n'avait pas pu ne pas entendre, elle pâlit très fort et continua son chemin.

— Joël Kardec n'avait pas pris sa défense ?

— Lui ? Plus muet qu'une sardine. Il ne voyait que par sa femme. C'était devenu un vrai « monsieur », bien gras, seulement, comme il avait ça dans le sang, il avait acheté une barque, une belle, bien plus belle et plus grande que celle dans laquelle il péchait autrefois et, cette barque, il l'appelait le *Pierre-Jacques*, des noms de ses jumeaux. Quand il faisait beau temps, il allait à la pêche pour le plaisir, vous savez, car il n'avait pas besoin du poisson qu'il prenait.

« C'est comme ça qu'un soir, au moment où il rentrait, il fut pris dans un grain subit. La mer avait grossi tout à coup et le vent qui soufflait sud-ouest le drossait sur les récifs de la pointe de Pern. Il y a

là un caillou que tous les pêcheurs redoutent et que l'on appelle même la Pierre Maudite ; celui qui se laisse emporter là-dessus est certain de ne plus revenir.

« Salomé avait-elle entendu le *cri* comme le soir où était mort son père ? Avait-elle eu un pressentiment ? En tout cas, elle qui n'avait personne de cher au monde qui naviguât dans les parages, était accourue malgré la tempête, sur la falaise.

« Elle vit le *Pierre-Jacques* en péril. Le joli bateau était déjà tout ravagé par la tourmente, son mât brisé pendait le long du bord. Joël, avec ses avirons, luttait désespérément. Ayant voulu couper au plus court pour se mettre à l'abri de la pointe, il avait navigué entre les récifs et la falaise et c'est ce qui faisait sa perte. Les vagues brisées sur les rochers assaillaient l'embarcation avec une violence inouïe puis, rejetées par la côte, elles revenaient sur elle de sorte qu'elle était prise dans un remous sans merci. Et toujours, derrière Joël, la Pierre Maudite vers laquelle le poussait le vent. S'il cessait un instant de souquer, il était perdu.

« Alors, une de ses rames se brisa.

« Salomé poussa un cri. À ce cri, un autre répondit et la jeune fille vit, un peu plus bas sur la falaise, Théodorine, qu'elle n'avait pas remarquée encore, tant elle était absorbée par ce qui se passait sur la mer, Théodorine qui, à genoux, les mains jointes, suivait le drame.

« Ah ! elle était bien vengée, la pauvre Salomé ! Celui qui l'avait trahie et qui l'avait laissé insulter, bafouer, allait périr devant les yeux de sa femme. Car sa mort n'était qu'une question de minutes. Avec son unique aviron, il ne pouvait se garer du rocher fatal. Déjà la barque désarmée avait été prise d'un tournoiement qui ne pardonne pas.

« À ce moment, Joël leva les yeux vers celles qui suivaient son agonie. Salomé lut-elle quelque chose dans ce regard ? Elle se dressa subitement et, avec l'agilité des pêcheurs, elle se mit à descendre de la falaise, se coulant de rocher en rocher.

« Elle était presque au niveau de la mer, les lames arrivaient jusqu'à elle qui se cramponnait aux roches glissantes. Ses cottes embarrassaient ses mouvements, elle n'y prenait pas garde et avançait toujours.

« Plusieurs fois, elle fut complètement submergée par les remous. On pouvait la croire noyée. Le flot retiré, elle était là, crispée sur une pierre.

« — Jette une amarre, cria-t-elle au-dessus du vent et du fracas des vagues.

« Joël était tout près du récif. Il entendit ou comprit ; il lança un filin. La corde tomba à l'eau hors de la portée de la jeune fille. Trois fois il recommença. La houle devenait de plus en plus forte. À chaque lame, Salomé manquait d'être arrachée de son dangereux point

d'appui ; malgré sa force et sa volonté, elle faiblissait. C'est à peine si elle avait le temps, entre deux vagues, de reprendre haleine et de consolider sa prise sur le roc. La barque s'éloignait, l'effort tenté allait être inutile.

« Rassemblant toute son énergie, Joël avait, pour la quatrième fois, jeté le filin. Salomé l'avait saisi...

« Il n'était que temps. Le *Pierre-Jacques* venait d'être pris par le travers et une lame l'avait lancé comme un volant sur la Pierre Maudite. Joël, lui, se débattait dans l'eau.

« La lutte recommençait. Salomé halait la corde, ramenant l'homme qui s'y cramponnait. À plusieurs reprises, elle faillit tout lâcher sous le rude choc des vagues. Elle était à moitié suffoquée, ses mains étaient à vif sous la morsure de la corde et des rochers, tout son corps était déchiré par les aspérités des pierres contre lesquelles chaque lame la rejetait. Elle maîtrisait sa souffrance car, à ce bout de filin, pendait une vie pour laquelle elle était encore prête à donner la sienne.

« Cela dura longtemps. Enfin Joël, après plusieurs tentatives, prit pied à côté de Salomé. Sauvé !

« Du haut de la falaise, un cri de délivrance avait jailli.

« Il n'y avait plus qu'à quitter les roches battues par les flots et c'était encore un exercice périlleux. Salomé s'avancait la première. Joël la suivait, confiant dans le sûr instinct de son guide.

« Une lame plus forte, plus cinglante que les autres s'abattit sur eux.

« Cramponne-toi ! cria Salomé.

« La lame était passée. Joël, seul, était agrippé à la pierre. Salomé avait été engloutie.

« Kardec, ayant pu regagner la terre, donna l'alarme. Des femmes arrivèrent avec quelques vieux, les rares pêcheurs de l'île et des hommes en congé chez eux. On chercha toute la nuit. Joël, courageusement, risqua dix fois sa vie pour celle qui l'avait sauvé. Mais la tempête augmentait.

« Elle sévit des jours et des jours et un matin on trouva au pied de la maison de Joël le corps déchiqueté de Salomé échoué sur un rocher.

« On eut bien de la peine à hisser sur la falaise les pauvres restes tellement l'ouragan faisait rage. Pour les emmener au cimetière, il eût fallu traverser la lande inondée par les pluies. On enterra Salomé là où elle était et sur sa tombe on plaça la croix que vous avez vue.

« Joël et Théodorine avaient recueilli les petites sœurs Le Gall et ils les élevèrent comme leurs enfants. »

C'est Théodorine qui demanda que l'inscription fut mise sur la croix. La pauvre morte l'avait bien méritée :

Salomé la Brave.



Les Allanic et les Snowden



EPUIS toujours, c'est-à-dire depuis aussi longtemps que les choses peuvent être rapportées par la tradition, les Allanic haïssaient les Snowden. Ils éprouvaient les uns vis-à-vis des autres, non pas seulement ce sentiment qui fait que l'on a un geste de colère quand le nom abhorré est prononcé ou que l'on étouffe une injure ou même que l'on crache par terre à la simple évocation de la personne détestée, leur haine était de celles qui se traduisent par des actes violents, si violents que l'on peut dire qu'il n'y a pas une génération où un Allanic n'a pas été tué par un Snowden ou un Snowden par un Allanic.

Et pourtant la maison des Allanic était à Saint-Cast, près de Saint-Malo, et celle des Snowden à Hull, en Angleterre. Il ne s'agissait donc pas d'une vieille querelle de voisinage. Leur terrain de mésentente était à Terre-Neuve, sur le Grand Banc.

Tous les ans, au début de mars, des bateaux – ce n'était, au moment où se place notre histoire, à la fin de la Restauration, que des bateaux à voiles – partaient en foule de différents ports de Bretagne, mais surtout de Paimpol et de Saint-Malo, pour pêcher la morue autour de Terre-Neuve. Au même moment, d'autres bateaux non moins nombreux quittaient les ports d'Angleterre pour une destination identique et là-bas ils se retrouvaient sur le lieu de pêche.

C'est une dure existence que mènent pendant six mois ceux que l'on appelle les Terre-Neuvas, huit à dix mille marins français sur quatre à cinq cents navires.

Les morutiers viennent mouiller sur ce que l'on appelle le Grand

Banc, qui est un haut-fond de vingt-cinq à soixante brasses de creux, au sud-est de l'île de Terre-Neuve et très fréquenté l'été par les morues.

Chaque voilier met à la mer deux doris ou plus. Ce sont des embarcations à fond plat dans lesquelles montent des pêcheurs qui vont tendre les lignes, lignes qui, en réalité, sont de longues cordes soutenues par des flotteurs et auxquelles sont attachées des multitudes de cordes plus petites armées de hameçons. Parfois quand on se trouve à un endroit très peu profond, on immerge aussi des filets.

Les équipages des doris qui, le soir, ont disposé les engins, vont le matin les relever. Ils ramènent à bord du voilier les lignes pour les appâter de nouveau et les poissons pour qu'ils subissent une première salaison.

Ceux qui sont restés sur le grand bateau ne sont pas, on peut le croire, inactifs ; ils ouvrent, tranchent, salent les morues et, lorsque ce travail très pénible leur laisse quelques loisirs, ils les consacrent à pêcher avec des lignes le long de leurs bordages.

Toutes ces opérations se font dans une mer dure, froide, au milieu des plus grands périls. Souvent des doris, enveloppés dans le brouillard qui se dissipe rarement complètement, surpris par le gros temps, s'égarent et finissent par se perdre corps et biens ; parfois des icebergs, grandes montagnes de glace qui atteignent deux cents mètres de haut, dérivent jusqu'au Banc, heurtent des bateaux dont la coque ne peut résister à leur choc ou se retournent brusquement, parce que leur pied à fondu dans l'eau tiède du Gulf-Stream, engloutissant dans leur chute ou dans leur remous tout ce qui se trouve dans les environs.

Mais, comme si l'inclémence des éléments et la rudesse d'un travail exécuté dans ces conditions dangereuses et difficiles n'étaient pas des épreuves suffisantes, l'homme vient joindre sa malignité à celle de la nature. Depuis le commencement du XVII^e siècle, époque à laquelle la France céda Terre-Neuve à l'Angleterre, il fut stipulé qu'une partie de la côte de cette île, connue sous le nom de French Shore, serait considérée comme terre française. Là, nos pêcheurs pourraient avoir des établissements fixes pour leur ravitaillement et des « chauffards » – sortes de magasins construits en bois – pour la préparation et la conservation des produits de leur pêche.

Or, depuis le traité d'Utrecht, en 1713, qui fixa ces conditions, jamais les Anglais ne les ont respectées. Non seulement ils s'installèrent, en dépit des conventions, sur le French Shore, mais ils contestèrent aux pêcheurs français l'exercice de leurs droits de pêche.

Successivement, tous les traités anglo-français consacrerent ces droits, mais toujours, en fait, les Britanniques les violèrent, soutenus d'ailleurs par les autorités de l'île. De là naissaient des querelles incessantes et des rixes, où bien des matelots des deux pays trouvèrent

la mort. La haine des Allanic contre les Snowden et des Snowden contre les Allanic était née de ces contestations.

Le vieux Yan Allanic, vieillard de près de quatre-vingts ans, encore droit et vigoureux, ne craignant ni le cidre ni l'eau-de-vie et n'ayant d'autre infirmité que celle d'être borgne, était venu à Saint-Malo en ce début de mars.

Il y venait tous les ans pour le départ des Terre-Neuvas, depuis qu'il était en âge de se souvenir. Jadis, il y avait assisté à l'embarquement de son père, puis ce fut son tour et le tour de son fils. Cette année, la *Décidée*, la goélette de Noël, son petit-fils, allait prendre la mer et à son bord, pour la première fois, monterait, en qualité de mousse, le fils du petit-fils, Corentin, un beau petit gars de dix ans.

Le vieux loup de mer était très ému mais, bien entendu, il n'en voulait rien laisser paraître. Il l'aimait tant, cet arrière-petit-fils ! Et ces deux-là, qui s'en allaient, étaient tout ce qui restait de sa famille.

L'évêque, accompagné de son clergé, monté dans une barque, avait, selon l'antique usage, béni les bateaux en partance vers le froid, la brume et les dangers. Sur le quai, on s'était embrassé une dernière fois.

— Prends bien soin du petit, avait dit le vieux borgne à son petit-fils Noël. C'est jeune, il faut que ça apprenne la pêche mais c'est aussi imprudent ; alors ne le perds pas de l'œil. Quant à toi, Noël, je ne te recommande rien. Tu es aussi fin matelot que je l'ai été dans mon temps, je te dis seulement une chose : Si tu vois les Snowden de malheur, ne les manque pas, tues-en un ou deux ou davantage. Il en restera toujours assez.

Lentement, à marée haute, les bateaux terre-neuviens, ayant tendu leurs voiles, sortirent des bassins, contournèrent la ville et ses murs et gagnèrent la haute mer par la baie de la Rance. Ce fut un long défilé : les femmes, les vieux, les tout-petits, massés sur le môle, sur les rochers, sur les remparts, agitaient des mouchoirs, des bérêts, des chapeaux. Quand la dernière voile se fut éloignée, quand la petite flotte ne fut plus sur l'horizon qu'une étroite ligne blanche, en silence, on rentra vers Saint-Malo. On entendait, dans la longue procession, quelques sanglots étouffés, quelques prières égrenées par les mères, les femmes, les promises.

Yan, avec d'autres vieux marins de sa génération, était venu s'asseoir dans un débit de la rue de Chartres. Il cachait son émotion sous une colère bruyante.

— Ah ! ces Anglais ! criait-il en frappant sur la table et en accolant au nom des gens de la nation britannique les qualificatifs les moins élogieux.

Dans les Anglais, surtout, il voyait les Snowden, en eux, il détestait toute leur race. Pour la centième fois, il raconta à ses amis attentifs et

qui hochaient la tête d'un air approbateur, comme si l'histoire avait été toute fraîche, comment, une nuit, à Saint-Jean-de-Terre-Neuve, où tout le monde devait être passablement « bu », Fred Snowden lui avait défoncé l'œil droit d'un coup de poing bien appliqué. Il ne l'avait pas emporté en paradis. Car si lui, Yan, était borgne, Fred était manchot, il lui avait cassé le bras d'un coup de tabouret, d'une façon si parfaite, qu'il avait fallu le lui couper.

Puis s'égrena la liste des griefs que l'on avait contre les insulaires, griefs où revenaient les noms des pères, des grands-pères et des arrière-grands-pères. Là, les vieillards ne se contentaient plus de hocher la tête, ils approuvaient hautement, ils apportaient le tribut de leurs anecdotes déjà ressassées.

Les yeux brillaient, à mesure que l'on évoquait les vieux souvenirs. Ah ! on était de rudes marins alors ! Évidemment, les jeunes ne manquaient ni de courage ni d'habileté, mais ils ne voulaient pas toujours profiter de l'expérience des anciens, et c'était bien dommage. Et puis on revenait encore à cette question des Anglais ; ils se laissaient faire, les jeunes. Si eux, les ancêtres, avaient été là dans telle ou telle circonstance, ils auraient bien rabattu le caquet des « English ». Les autorités ne vous défendaient pas assez, c'est connu, mais alors on se défendait soi-même. On avait des poings, que diable, et des avirons et on savait s'en servir !

Et tout cela finissait par une nouvelle bordée d'injures contre ces Anglais de malheur et aussi par de mélancoliques réflexions sur l'âge qui vient et vous empêche de prendre part aux grandes expéditions et vous confine dans de petits emplois à terre.

Ainsi Yan avait la charge du poste de sauvetage de Saint-Cast. Ce poste était un des premiers qui aient été organisés sur la côte. C'était au vieil Allanic que revenait la mission, en cas de sinistre en mer, de réunir l'équipage des sauveteurs en soufflant dans la grosse corne qui était comme l'insigne de ses fonctions. En tout temps, il devait avoir soin du matériel de sauvetage enfermé dans une cabane à côté de la colonne qui commémore la bataille gagnée à cet endroit sur les Anglais par le duc d'Aiguillon, en 1758.

Sur la porte de la cabane était tracée en grosses lettres cette inscription qui résumait la consigne des sauveteurs : « On doit porter secours à tous les naufragés du monde : aux Allemands, aux Italiens, aux Américains, aux Russes, aux Suédois, aux Turcs. »

Après le départ des Terre-Neuvas, Yan reprit à Saint-Cast sa fonction qui, à d'autres, eût pu paraître monotone. Elle ne l'était pas pour lui. N'avait-il pas sa pipe, l'Océan et ses souvenirs ? Jamais un marin ne s'ennuie face à la mer ; elle a pour lui un langage mystérieux. Il y voit ce que les terriens ne verront jamais. Il connaît ses états d'âme, devine d'avance ses caprices, soupçonne ses trahisons. Chaque voile qui

apparaît à l'horizon lui raconte son histoire, une histoire qui se rattache à la sienne, lui parle des morts et des absents.

Par-delà la ligne bleue où l'océan rejoint le ciel, Yan Allanic suivait par la pensée la flotte des Terre-Neuvas et dans cette flotte la *Décidée*, le bateau de son petit-fils. Il songeait au mousse Corentin et cela le ramenait à tant d'années en arrière, quand lui-même, à l'âge de Corentin, s'était embarqué sur la *Décidée* — *une autre Décidée* — car la vie des barques est moins longue que la vie des hommes.

Et pendant que le vieux rêvait, la *Décidée*, un bon brick-goélette de cent tonneaux, était arrivée à Terre-Neuve avec les autres embarcations malouines ; elle avait été, après s'être ravitaillée à Saint-Jean-de-Terre-Neuve prendre son mouillage sur le Banc. Tous les soirs, ses deux doris avaient été tendre ses lignes et les filets ; tous les matins, les petites embarcations avaient relevé les engins de pêche et ramassé les gros poissons et les avaient ramenés à bord. Là, on étêtait la morue, on la vidait, on lui ôtait l'arête centrale, on la parait, on la salait.

Le petit mousse Corentin s'initiait à ces différentes opérations puis, sur le pont de la goélette, il lançait sa ligne appâtée avec des débris de poisson et il avait eu la fierté de hisser à bord ses premières pièces.

La saison n'était pas bonne ; la *Décidée* essuya plusieurs tempêtes. La brume, ce fléau du Grand-Banc, enveloppait le brick jour après jour et puis Noël Allanic était soucieux ; on parlait de la débâcle retardée de la banquise et plusieurs grands icebergs avaient été aperçus dans la zone de pêche.

Une nuit, le malheur arriva. Dès le soir, quand les doris avaient été mouiller les engins, la houle avait commencé à grossir, l'une des deux embarcations était rentrée avec beaucoup de retard, l'homme qui la commandait avait bien cru se perdre. Vers minuit seulement on s'était couché, la mer ayant paru se calmer. Court répit. Vers une heure du matin la bourrasque avait repris plus violente avec le vent qui soufflait nord-nord-est. La *Décidée* avait chassé sur son ancre, les hommes, craignant qu'elle n'allât dans le brouillard heurter quelque autre embarcation, étaient montés sur le pont et Corentin les avait suivis.

Tout à coup, à tribord, émergea de la brume une immense masse blanche. Noël poussa un juron. Il n'y avait aucune manœuvre à tenter, on n'avait le temps de prendre aucune disposition.

— Aux doris ! commanda-t-il.

Avant que personne ait pu obéir, on vit la formidable masse de l'iceberg osciller, sa tête se pencher et brusquement la montagne de glace se retourna sur la *Décidée*.

À cette époque-là, les communications étaient lentes entre Terre-Neuve et la Bretagne. Des lettres venaient pourtant de temps en temps des pêcheries, rapportées par les frégates de l'État qui allaient croiser

aux environs du Banc pour protéger les pêcheurs et leur porter secours le cas échéant. Ces frégates se relayaient et quand elles rentraient elles rapportaient le courrier et les nouvelles ; et c'est ainsi qu'un jour Yan Allanic, qui fumait sa pipe comme les autres jours auprès du poste de sauvetage de Saint-Cast, apprit que la *Décidée* avait péri, corps et biens et que son petit-fils Noël, et son arrière-petit-fils, Corentin, avaient été écrasés sous un iceberg par 46°55' de latitude nord.

Deux larmes jaillirent des yeux de l'ancien ; il songea que les Allanic ne seraient plus représentés là-haut, dans les brumes, et qu'il était maintenant tout seul sur la terre. Mais ses yeux se séchèrent et ses poings se crispèrent à une idée qui lui était venue ; les Snowden triomphaient. Il n'y avait plus personne pour leur tenir tête et de cela le vieux Yan en voulut amèrement au Destin.

Tous les matins, le père Allanic revenait prendre sa faction, prêt à organiser le secours pour ceux que menaçait la mer traîtresse et éviter que leur tour ils ne subissent le sort des siens. Il était désormais face à la mer comme une sentinelle devant l'ennemi ; il la haïssait dans les beaux jours d'été quand elle paraissait sourire, il la haïssait lorsqu'un orage la gonflait et qu'elle devenait terrible ; il la haïssait non seulement d'avoir exterminé sa race, à lui, mais surtout d'avoir protégé les autres, les Snowden détestés.

Vers la fin de septembre, les Terre-Neuvas rentrèrent. Comme au jour de leur départ toute la population de Saint-Malo et des ports du voisinage s'était portée à leur rencontre et, parmi ceux qui allaient souhaiter la bienvenue aux pêcheurs, il y avait des veuves, des orphelins, des pères et des mères dont les vêtements de deuil étaient tout neufs ; il y avait le vieux Yan.

Les cloches de Saint-Malo sonnèrent, les chapeaux, les coiffes s'agitèrent ; l'une après l'autre, les embarcations doubلاient la pointe, entraient dans la baie, pénétraient dans le bassin.

Sur les quais, on s'embrassait, on serrait des mains, on racontait, on montrait les enfants qui avaient grandi, ceux qui étaient nés. Avec d'autres solitaires, Yan Allanic quitta le port. Lui n'avait pas besoin de s'attarder, il n'avait plus personne à attendre ; jusqu'à sa mort il n'attendrait plus personne et il viendrait ici pour rien... pour le souvenir.

L'automne commençait à dévider ses jours maussades qui voyaient le vieux Yan assis devant ses agrès. Sous ses yeux indifférents, les bateaux entraient dans le port et en sortaient et il aperçut, un jour pareil aux autres, un pêcheur anglais qui s'avancait dans la baie et vint s'amarrer au quai.

Ce bateau, avec son petit drapeau à son mât, lui fit penser aux Snowden qui devaient se réjouir à cette heure de ce que le nom d'Allanic ne fût plus représenté sur le Banc. La vieille haine bouillonna

dans son cœur devenu insensible à tout autre sentiment.

— Père Yan ! Père Yan ! cria derrière lui une voix essoufflée.

C'était Yves Le Gonnec, un bon pêcheur, un voisin d'Allanic, qui montait le raidillon.

Qu'est-ce qu'il lui voulait, celui-là ? Pourquoi avait-il cet air content ? Et Yan se souvint qu'il y avait sur terre des gens qui pouvaient être encore heureux, qui avaient encore la faculté de rire.

L'autre expliquait :

— Il y a, au port, un « English » qui demande après vous.

Un « English » ? Que pouvait bien lui vouloir cet homme ? Il n'avait pas d'amis par là !

Pourtant, puisqu'il le demandait, c'est qu'il avait quelque chose à lui dire et il faut toujours écouter tout et tout le monde, la politesse l'exige, si la curiosité ne vous y pousse pas. Être curieux de nouvelles, Allanic ne l'était plus, il n'avait plus de nouvelles à attendre de rien... de personne.

L'ancien, derrière Yves, descendit vers le petit port.

Il s'arrêta net.

Appuyé à un tas de barils, Allanic aperçut un vieillard très sec, très droit, qui fumait une pipe très courte ; une des manches de sa vareuse pendait vide à côté de lui.

Un juron vint sur les lèvres de Yan. « Le vieux Snowden ! » Ce n'était pas vrai ? Il était le jouet d'une hallucination : sa rancune remâchée lui troublait l'esprit ; il avança d'un pas. Aucune erreur possible, c'était bien Snowden, le vieux père de la famille maudite, celui qui lui avait crevé un œil dans la rixe de Saint-Jean-de-Terre-Neuve et à qui il avait rompu le bras si proprement qu'on le lui avait dû couper !

C'était ce Snowden qui le regardait à travers la fumée de sa pipe. Il le savait seul maintenant et il venait le narguer jusque chez lui, dans sa patrie, presque dans sa maison. Le vieux Yan allait bondir sur son contemporain, car, si sa carcasse était vieille, son cœur avait toujours l'ardeur de ses vingt ans, mais comme il s'apprêtait à se ruer sur le manchot qui, pour comble d'audace, souriait, il vit surgir de derrière les barils un petit garçon qui s'élançait, les bras en avant :

— Bon-papa ! Mon bon-papa !

— Corentin ! s'écria l'ancêtre qui serra contre lui le petit mousse en pleurant de vraies grosses larmes, plus qu'il n'en avait pleuré de toute sa longue vie, même lorsqu'il avait appris la perte de la *Décidée*.

— Corentin, mon cher Corentin, c'est toi, c'est vraiment toi ! répétait-il.

Il serrait l'enfant, le palpa, le soulevait dans ses bras, le reposait par terre, le reprenait à nouveau. Il balbutiait, bafouillait. Toutes les choses dansaient dans sa tête. Dans ce petit, il revoyait tout son monde, son petit-fils péri en mer et son père à lui péri en mer et aussi

sa mère et sa femme et sa bru et la femme de son petit-fils, toutes ces figures douces et effacées. Le moussaillon, qui était ici, c'était tous ceux-là pour lui.

Il avait peut-être pleuré, embrassé, divagué pendant dix minutes ou pendant une demi-heure, il n'en savait rien, l'enfant pleurant et riant avec lui, quand il entendit une voix rauque qui estropiait les mots français, une voix chargée de brume, de gros temps et de rasades de gin :

— Hullo ! Vieil homme ! disait la voix. C'est mon petit-fils, John Snowden, sur le bateau pêcheur le *Dundee*, qui a recueilli le mousse dans le brouillard. L'iceberg avait fracassé tout et noyé tout le monde, mais lui, le moucheron, il était accroché à un bout de vergue et comme la mer était rude et les lames terribles, il se retenait à un morceau de cordage avec les dents. Il ne voulait pas se noyer, ce petit, il avait bien raison. Alors John l'a repêché. Seulement, n'est-ce pas, lui, il ne pouvait pas arrêter sa campagne, il l'a gardé et il l'a ramené à Hull ; mais moi, j'ai pensé que c'était mieux que je conduise moi-même le mousse au père Allanic parce qu'on s'était connus, nous deux, dans le temps, n'est-ce pas, vieil homme ? Je crois qu'il n'était pas mauvais qu'un bateau anglais vînt au large du French Shore.

L'ancêtre regarda la figure de cet ennemi de toujours, la face rouge brique encadrée de favoris qui avaient été roux. Et la grimace odieuse de cette bouche lui parut le plus angélique des sourires. Doucement, il écarta le petit Corentin, alla vers le père Snowden. Il lui saisit, de ses deux grosses mains déformées par la rame et le maniement des cordages, sa main unique et il la serra si fort... si fort qu'un autre marin en eût crié.

Allanic dit à Snowden :

— Merci, mon ami !

Quand ce retour eut été suffisamment arrosé dans tous les débits de Saint-Cast, le père Snowden tint à ne pas s'arrêter plus longtemps et il reprit la mer dans sa petite barque.

La vie était toute changée maintenant pour l'ancêtre et si les apparences extérieures restaient les mêmes, une révolution s'était faite dans son vieux cœur. Lui, Allanic, avait dit « mon ami » à un Anglais, à un Snowden.

Longtemps il réfléchit à ces choses et un jour on le vit venir armé d'un pot de peinture à son poste de la cabane aux agrès de sauvetage. Il en déchiffra lentement l'inscription :

« On doit porter secours à tous les naufragés du monde : aux Allemands, aux Italiens, aux Américains, aux Russes, aux Suédois, aux Turcs. »

Et il ajouta au bas, en grosses lettres maladroites tracées avec de la peinture noire :

« ... et même aux Anglais. »

L'ancêtre pensa alors qu'il avait accompli une œuvre de justice.



Le feu rouge



QUELLE affliction de voir cette jolie fille de Francine Camberousse avec son petit air chaviré ! Elle se dessèche, la pôvre !

— Dites plutôt que c'est un malheur de voir Angelo Renucci derrière son grillage du bureau de poste, avec sa belle tête frisée toute lugubre ; on dirait un lion qui se meurt de langueur.

— La plus à plaindre, c'est cette petite, jolie comme le jour et avec cela une belle dot, ce qui ne gâte rien, et bonne, et brave, et intelligente ; il n'y en a pas de meilleure dans tout Saint-Tropez. C'est moi qui vous le dis, Madame Costenave.

— Et ce garçon, dites-vous, Olive Bouscaille ? Est-ce qu'il n'est pas le plus gentil garçon que l'on puisse rencontrer entre Hyères et Saint-Raphaël, bien de sa personne, et doux, et poli avec le monde et fonctionnaire du gouvernement ?

— Laissez-moi tranquille avec votre Angelo. S'il était un homme, ce que j'appelle un homme, il aurait déjà demandé la main de Francine qui se dépérit d'amour pour lui.

— Et son père, qu'est-ce que vous en faites ? C'est un terrible homme que Casimir Renucci et qui ne plaisante pas. Un lieutenant de douane, ça sait commander, allez ! Et vous en savez quelque chose, Olive Bouscaille, quand il vous a fait mettre cette amende pour des allumettes que vous aviez achetées en fraude...

— Laissons cette vieille histoire, Madame Costenave, c'était une erreur, une simple erreur ; ce qui n'empêche pas que Numa Camberousse, le père de Francine, fume des cigares gros comme ma

cuisse, sauf le respect, et qu'il va les chercher la nuit avec sa barque auprès des contrebandiers corses ; cela se passe près du cap Magnan, on connaît bien l'endroit, donc !

— Ce sont des choses qu'on dit et vous êtes une mauvaise langue, Olive Bouscaille.

— Et quoi qu'il irait faire le père Camberousse la nuit avec sa barcasse ?

— Et la pêche, pardi !

— La pêche, laissez-moi rire ! Il ne rapporte pas cinquante livres de rougets et de rascasses. Il a raison, il n'en a pas besoin ; il a assez de bien au soleil. Il fait mieux de fumer des cigares de contrebande au cabaret du père Latripe que de courir la mer. Son père l'a fait pour lui.

— C'est bien la vérité que vous dites là ! Avec sa terre de Beauvallon et ses maisons du cap de Salins qu'il loue toute l'année à des artistes, comme ils disent, américains et hollandais, que sais-je, il a plus qu'il ne lui faut.

— Quand on pense que la petite apporterait tout ça à votre Angelo et que le père Renucci s'oppose au mariage, lui qui n'a que sa situation, on est tout estomaqué.

— Et que voulez-vous aussi que le lieutenant de douane marie sa fille à un contrebandier ?

Cette discussion avait lieu au petit marché de Saint-Tropez, tout baigné par le soleil qui se jouait sur les tas de fruits, sur les écailles roses ou nacrées des poissons, sur les montagnes de légumes, et elle se prolongeait entre Olive Bouscaille, marchand de poissons et M^{me} Costenave, qui se tenait derrière un traiteau chargé des plus beaux fruits du marché.

Il n'y avait pas qu'eux que passionnait l'idylle entre Angelo Renucci, le commis des postes, et Francine Camberousse, fille de l'illustre Numa. On n'en parlait pas que sur le marché, on en parlait dans tous les cabarets, on en parlait sur le môle, et les étrangers eux-mêmes, les peintres venus des quatre coins du monde sur ce rivage ensoleillé, en discutaient, la pipe ou la cigarette aux lèvres.

On était Camberoussard ou Renucciste ; les uns blâmaient l'intransigeance de Casimir Renucci, lieutenant de douane, refusant de consentir au mariage entre son fils et la jolie Francine, ce qui, non seulement assurerait au jeune homme le bonheur, mais encore un avancement sérieux car Camberousse avait le bras long. Il était le grand électeur de Saint-Tropez où il disposait des voix du port et de celles des citoyens qui fréquentent les cabarets, c'est-à-dire de la population entière. Le député ne pouvant rien lui refuser et le ministère ne pouvant rien refuser à ce député, le gendre de Numa Camberousse serait un jour receveur à Marseille au moins !

Les autres, au contraire, soutenaient qu'un lieutenant de douane ne

pouvait décevantement marier son fils à la fille d'un contrebandier avéré. Si au moins Numa y avait mis des formes ! On en connaissait bien des gens dont la pipe ne devait rien au tabac de la Régie, mais ils étaient prudents, discrets, tandis que lui, Numa, quand il vous soufflait au nez la fumée de son havane, il ne manquait jamais de vous dire que sur celui-ci l'État français n'avait pas mis son estampille et il crachait ostensiblement quand il passait devant la carotte rouge du buraliste.

« Vantardise et galéjade », disaient les uns. « Cynisme », critiquaient les autres.

Et tandis que, chaque jour, la jolie Francine passait plus triste et plus désolée, tandis qu'Angelo, derrière son guichet, accumulait erreur sur erreur, absorbé qu'il était dans sa peine, Numa Camberousse, orgueilleux et familier, superbe et bon enfant, fumait ses cigares de contrebande sur le môle ou chez le père Latripe, où il jouait à la manille tout en vitupérant la Régie et ses produits coûteux et en égrenant un stock de plaisanteries inépuisables sur les bûches que l'on rencontre dans le tabac officiel et les allumettes du Gouvernement garanties à l'abri de l'incendie.

M^{me} Camberousse, qui était une mère tendre, se désolait de la désolation de sa fille, mais Numa, optimiste, répondait :

— Laisse donc, ça s'arrangera.

M^{me} Renucci, qui adorait son Angelo, voyait avec douleur la tristesse de son rejeton ; en bonne mère de famille, elle ne mésestimait pas non plus les avantages matériels que lui apporterait cette union : de l'argent d'abord – et de cela la famille Renucci était fort démunie – une certitude d'avancement ensuite, car le lieutenant de douane, en dehors de son administration, n'avait guère de relations, et sans relations, Angelo risquait de moisir toute sa vie dans une situation subalterne. Mais Casimir Renucci se renfermait dans une chatouilleuse dignité :

— Tu ne peux douter, disait-il à sa femme, du désir que j'ai de voir notre fils heureux. Néanmoins je dois songer au respect de mes fonctions. Je ne puis marier mon fils à la fille d'un homme qui se vante de pratiquer une fraude que mon poste m'oblige à réprimer. Si encore c'était un contrebandier comme un autre, mais, lui, me nargue, se moque de mes subordonnés, de moi-même. Tu sais les efforts que j'ai faits pour le prendre en flagrant délit, les ruses que j'ai déployées sans aucun résultat. C'est à croire que ce diable d'homme est sorcier.

— Mais qu'est-ce qui te prouve, après tout, qu'il fraude réellement ? Il y a des gens qui soutiennent que ce n'est qu'une attitude.

Casimir haussa les épaules :

— Une attitude ! Et ses cigares de contrebande ? Et ses allumettes qu'il tire de toutes ses poches et qu'il n'achète jamais chez le buraliste ? Il a été plus fort que nous jusqu'ici, mais je le prendrai, je

te l'assure, et en attendant, sa fille n'épousera pas notre garçon.

Les semaines passaient, les mois, et Francine était de plus en plus triste, Angelo de plus en plus désolé et il pleurait sur ses mandats et bafouillait dans ses additions.

Un après-midi d'un beau jour d'été, Casimir Renucci, lieutenant de douane, rencontra chez le père Latripe Numa Camberousse. On peut être de farouches adversaires, on peut se préparer les pires traquenards et cependant s'asseoir ensemble à une partie de manille. C'est ce qui arriva.

Camberousse était déjà installé lorsque Renucci entra dans le cabaret.

— Té ! Monsieur le lieutenant, dit Numa, il nous manque un quatrième, vous voulez faire la partie ?

Renucci ne refusa pas ; il prit place parmi les joueurs. Le sort ne lui fut point favorable. Il perdit pendant tout l'après-midi, il n'eut en mains que de mauvais atouts, trois fois Camberousse lui coupa son manillon. Camberousse soulignait ces défaites par des rires bruyants et des exclamations ironiques.

Deux des joueurs étaient obligés de partir pour se rendre à leurs occupations. On régla les différences et les consommations. Au moment où Renucci se levait, Numa, avec un sourire plein d'onction, lui dit :

— Hé ! Restez donc un moment. Vous n'avez rien à faire encore, ce n'est pas l'heure des contrebandiers ! Vous voyez que je ne bouge pas !

Cette proposition avait été faite à très haute voix et le lieutenant de douane craignit qu'en s'en allant les autres consommateurs ne crussent qu'il était mauvais joueur, qu'il avait de la rancune contre celui qui était le grand gagnant de la journée.

Il resta donc attablé en face de Numa qui, tout de suite, lui offrit un cigare, un superbe havane lequel, visiblement, ne provenait pas des entrepôts de l'État.

Renucci refusa d'un air offensé.

— Oh ! Vous savez, il est bon celui-là, et je m'y connais ; je n'ai pas le goût gâté par vos mauvais produits de la Régie !

Au fond de lui-même, Renucci se sentit atteint par cette bravade faite publiquement, mais il se contenta et dit simplement :

— Un de ces soirs, je trouverai bien moyen de vous pincer, et alors, mon cher, cette fois, vous irez en prison, et vous serez bien embarrassé pour faire le malin avec vos cigares de la Havane !

Camberousse éclata d'un gros rire :

— Hé ! pôvre ! Vous ne savez même pas si j'en fais de la contrebande. Ce sont des choses qu'on raconte, mais personne ne peut les prouver. Je mets au défi quiconque de dire qu'il m'a pris sur le fait.

— On verra, on verra, proféra, les lèvres serrées, le lieutenant de

douane.

Un pichet et deux verres étaient sur la table. Numa versa à Casimir une rasade de ce joli vin du pays un peu rosé, sentant très fort son terroir – on n'avait pas encore importé les vignes américaines qui ont donné à tous les crus une saveur banale.

— À la santé de la Douane ! dit Camberousse en clignant de l'œil.

Renucci ne répondit pas, mais vida son verre. Sa situation était délicate. À nouveau Numa versa du vin. Cette fois les deux hommes burent sans rien dire.

Camberousse regardait Renucci, il semblait réfléchir profondément. Une lumière brilla dans ses yeux couleur noisette, ce n'était pas une lumière mauvaise ; il y avait bien dans cet éclat de l'ironie, mais aussi – comment dire ? – une espèce d'attendrissement.

Les autres buveurs s'occupaient de leurs affaires, persuadés qu'il ne se passerait rien d'intéressant entre les deux adversaires. D'ailleurs, Olive Poumélas racontait une histoire de chasse et il en savait, péchère ! plus qu'aucun braconnier des Maures ou de l'Esterel.

Numa se gratta la tête d'un index songeur ; puis il fit deux ou trois « hem » énergiques, enfin, prenant soudain une décision, il se pencha vers le lieutenant de douane et tout bas :

— Écoute, Renucci !

À ce tutoiement inaccoutumé, qui n'est d'ordinaire de mise qu'entre bons amis, l'officier eut un haut-le-corps. L'autre rit silencieusement :

— Té ! mon bon, ça t'estomaque, mais je veux te parler sérieusement. Depuis tantôt deux ans, ma fille, Franchie, est malheureuse pourquoi elle aime ton fils Angelo et lui, tu le sais aussi bien que moi et aussi bien que tous les ceusses de la côte du Lavandou à Saint-Raphaël, il est malheureux pourquoi il est amoureux de ma Francine.

— Mais...

— Espère un peu. Donc nos enfants sont malheureux et pourtant. Bon Dieu ! ma fille est un beau brin de fille qui aura du bien et ton fils est un brave gars qui, avec un coup d'épaule et quelques amis – et j'en ai et des francs, des députés et tout le saint-frusquin – peut arriver loin.

— Oui, mais...

— Espère, je te dis. Ce qui fait le malheur de ces pitchounes que nous aimons bien, nous leurs pères, c'est que toi qui es entêté comme un Corse que tu es – note que je ne dis pas de mal des Corses, j'en connais des fameux – tu ne veux pas demander la main de la fille d'un contrebandier...

— En effet...

— Hé ! bé ! tu parles tout le temps que je m'entends plus causer. Je continue. Si je n'étais pas contrebandier tu ne refuserais pas le

mariage...

— Évidemment.

— Vé ! le bavard ! Donc que je continue. Ton idée à toi c'est de prendre sur le fait de la chose de la contrebande, mon idée, à moi – si vraiment je fais de la fraude et ça tu n'en sais rien – est de te laisser faire l'âne. À ce compte-là nos enfants ils peuvent être plus vieux que le Mathieu... chose, tu sais, dont on parle dans l'Histoire Sainte.

— Mathusalem.

— Celui-là même. Ça, pour de l'instruction tu en as. Ben moi, je vais te faire un pari. Tu connais ma barque, la *Gaillarde* ? Oui, tu la connais pour sur ! Eh bien ! pas plus tard que cette nuit je vais faire un petit tour en mer, une promenade, quoi ? Et justement que je n'ai plus de tabac ! Le havane que je t'offrais et que tu as refusé – tu as eu tort, ils sont délicieux – était le dernier de ma provision et moi le tabac du Gouvernement il me soulève le cœur.

Numa retourna ses poches où étaient mille choses étranges et diverses, mais pas l'ombre d'un cigare, pas un grain de tabac. Il réintégra ses richesses et, tandis que Renucci se demandait où il voulait en venir, il continua :

— Dans la lanterne de ma *Gaillarde*, je vais glisser un verre rouge et je te jure par saint Tropèa, le martyr qui a abordé ici avec sa tête coupée dans les mains – il avait de la chance celui-là qu'il n'y eût pas de douane dans ce temps-là, on l'aurait pris aussi pour un contrebandier – je te jure par saint Tropèa que je n'enlèverai pas le verre, que je n'éteindrai pas ma lanterne de toute la nuit.

— Et alors ?

— J'y viens. Avec mon feu rouge, je te donne un fameux point de repère. Tu prends la barque de la douane et tu me suis – tu vois que je te fais la partie belle – si tu me prends avec de la contrebande à bord, eh bien ! tant pis pour moi, tant pis pour Francine, tant pis pour Angelo, tu fais ton devoir, tu me coffres et tout est dit ; mais si demain tu me rencontres sur le môle avec un beau cigare qui, je te le promets, ne devra rien à la Régie, alors Francine Camberousse devient M^{me} Angelo Renucci et moi je ne suis pas un contrebandier. C'est tenu ?

Dans la tête du Corse se pressaient des pensées contradictoires. Pouvait-il accepter ? Il avait la profonde conviction que Numa était un fraudeur et il était persuadé qu'il ruminait une ruse. Mais laquelle ? D'autre part, était-il possible de refuser ? Camberousse rendrait sa proposition publique ; lui, Casimir, paraîtrait avoir eu peur ; la Douane serait couverte de ridicule. Et, après tout, si l'autre disait vrai ? Avec cet homme étonnant pouvait-on jamais savoir ? Il pensa aussi au chagrin d'Angelo, aux reproches de M^{me} Renucci, à l'avenir de son fils.

— C'est tenu ? répéta Numa sur un ton plus haut, et le ton plus haut de Numa était un ton à réveiller un mort.

Les buveurs s'étaient retournés. Il était inutile qu'ils sachent. Le coup n'était pas des plus réguliers.

— Tenu, répondit le lieutenant bien vite.

— Dans ce cas, dit Camberousse parlant bas à nouveau, nous allons jurer. Lève la main droite.

Les serments d'observer les clauses du parti furent échangés.

— Olive ! cria Numa.

Et comme le père Latripe – Olive pour les habitués – arrivait en clopinant, Camberousse sortit un écu de cinq francs.

— Laisse, c'est moi qui régale. Tu régaleras peut-être cette nuit. Ah ! encore un renseignement, tu vois que je suis bon prince : c'est à minuit que je prendrai la mer.

Renucci s'en fut alerter ses douaniers.

Après un solide souper, car le travail pouvait être rude, l'officier et ses hommes arrivèrent au petit port dès dix heures du soir. Un douanier, posté en sentinelle depuis le coucher du soleil, les assura que la *Gaillarde* n'était pas sortie. Renucci tint à s'en convaincre par lui-même. La barque, une barque fine, légère, de petite taille, était bien amarrée au môle à sa place habituelle.

Les gens de la douane allèrent se mettre en embuscade à peu de distance. La nuit était belle et chaude, mais le ciel un peu couvert, un vrai temps à pincer un contrebandier. Ils attendirent longtemps. Saint-Tropez était endormi. L'horloge de l'église égrenait paisiblement les heures. La Douane est l'école de la patience.

Un peu avant minuit le brigadier heurta le coude du lieutenant. Silencieusement, à cause des espadrilles dont il était chaussé, un homme seul arrivait sur le port. Renucci reconnut la haute silhouette de Camberousse.

Celui-ci se glissa dans sa barque. On le voyait distinctement faire sans hâte ses préparatifs, dégager ses avirons ; puis, ayant quelque peu fourragé dans les coffres de l'embarcation, il alluma son falot de bord. Casimir constata qu'il brillait d'un bel éclat rouge.

Minuit tinta au clocher. Le filin qui retenait la *Gaillarde* devait être largué car la barque se mit tout de suite à glisser parmi les autres embarcations. On entendit bientôt les rames battre régulièrement l'eau. La *Gaillarde* était presque au bout du môle quand un bruit de poulie avertit les douaniers que Camberousse déployait sa voile.

— Embarquons ! ordonna le lieutenant.

Les douaniers et leur chef se dirigèrent vivement vers le bateau de la douane, une embarcation solide et pesante, toujours prête à prendre la mer. Les hommes saisirent les avirons, Renucci s'empara de la barre.

Le but à atteindre était bien visible ; ce feu rouge qui coupait la baie

en travers.

Il soufflait une brise assez fraîche dont les poursuivants allaient profiter aussi bien que le poursuivi. À leur tour, les douaniers hissèrent leur voile.

On ne distinguait pas la *Gaillarde* dans les ténèbres, mais son feu rouge était très nettement visible là-bas à hauteur du cap des Sardineaux ; seulement, il ne fallait pas se dissimuler que la barque de la douane, médiocre marcheuse, se laissait gagner de vitesse. Cette circonstance était d'ailleurs favorable aux desseins de Casimir : il était nécessaire que Camberousse prît de l'avance pour que l'on pût le prendre en flagrant délit.

En sortant du golfe, la brise fraîchit, ce qui fit faire aux douaniers de mélancoliques réflexions sur la peine que l'on aurait quand il s'agirait de revenir vent debout et de tirer sérieusement sur les rames. Mais le devoir avant tout.

La *Gaillarde* continuait à filer vers la haute mer. On tournait le dos au cap des Sardineaux et le petit phare de Sainte-Maxime n'était plus visible. La brise soufflait de plus en plus fort et commençait à soulever les vagues. Les nuages très bas furent sillonnés de quelques éclairs, un orage éclata, puis les nuées crevèrent et une lourde pluie se mit à tomber.

Les douaniers, qui ne sont pas nécessairement de parfaits marins, trouvaient que décidément ce Camberousse les menait un peu loin.

Renucci, lui, ne voyait que le feu rouge qui allait toujours, toujours... La barque de la douane dansait comme un bouchon. Une vague que le lieutenant, tout à sa poursuite, avait prise par le travers, avait manqué tout faire chavirer et on avait embarqué un gros paquet de mer que l'on dut laborieusement rejeter.

— Nous le tenons ! s'écria soudain Casimir.

Le feu rouge ne bougeait plus.

Les douaniers reprirent courage. Au moins leurs efforts n'auraient pas été inutiles, la vantardise de Numa Camberousse allait lui coûter cher et sa dernière galéjade ne mettrait pas les rieurs de son côté. Leur prestige, auquel la trop longue impunité et les bravades de ce fraudeur portaient depuis longtemps atteinte, se trouverait dès le lendemain rehaussé dans l'esprit des Tropicéziens.

— Il est en train de se ravitailler, remarqua un douanier.

— Je crois bien apercevoir la silhouette d'un bâtiment, affirma un second.

À la vérité, ils ne voyaient rien sauf le feu rouge immobile.

L'orage s'était un peu calmé, mais le vent restait favorable, si favorable qu'il ne fallut pas plus d'une demi-heure pour que le bateau de la douane arrivât à hauteur du feu rouge.

Mais lorsqu'ils l'atteignirent...

— Malédiction ! hurla le pauvre Renucci.

Le feu rouge était là, le fanal de la *Gaillarde* muni de son verre de couleur. Il était là et brillait d'un bel éclat, mais de la *Gaillarde* pas l'ombre. Expliquons-nous : la lanterne était clouée sur une large planche et cette planche flottait à son gré.

Ce qui s'était passé n'était pas difficile à deviner. Quand Camberousse avait jugé qu'il avait entraîné les douaniers assez loin, il s'était séparé de son fanal indiscret, l'avait solidement amarré sur un petit radeau et était parti... sans doute pour aller tranquillement... où il avait affaire, c'est-à-dire au rendez-vous donné à un tout autre point aux contrebandiers corses, ses ravitailleurs habituels.

À coups d'avirons, les douaniers, la rage au cœur, brisèrent la lanterne qui semblait les narguer. Pendant une heure Renucci s'obstina à naviguer dans les parages, espérant contre tout espoir que le hasard lui ferait rencontrer Numa.

Les hommes grognaient, le lieutenant finit par donner l'ordre du retour.

Il faisait jour, déjà le port de Saint-Tropez s'animait quand les douaniers, harassés d'avoir souqué pendant des heures contre le vent et le courant, trempés par la pluie et les paquets de mer essuyés pendant la première partie de leur expédition, accostèrent le môle.

La *Gaillarde*, paisible, tranquille, narquoise, eût-on dit, se balançait doucement à son mouillage. Sa voile était repliée, tout était en place. C'était une innocente barque de pêche qui attendait sans fièvre que son propriétaire eût la fantaisie de l'utiliser.

Blême de fatigue, d'insomnie, de désappointement et de colère, Renucci se dirigeait vers sa demeure.

— Bonne prise, cette nuit ? demanda une voix ironique, celle d'Olive Bouscaille, le marchand de poisson.

Savait-il ? Il devait savoir. Et tous les autres aussi, ceux qui regardaient Casimir avec cet air goguenard de gens qui voudraient parler, mais qui préfèrent se taire, car on sait aussi se taire à Saint-Tropez.

Après un repos court et agité, Casimir, fuyant le muet reproche de sa femme, résolut d'affronter l'ironie des gens du pays. Il sortit.

Sur le môle, la première personne qu'il rencontra fut Camberousse, Numa, avec ses espadrilles, ses jambières de toile, sa veste de tous les jours, Numa qui savourait un havane délicieusement odorant, dont la fumée nimbait la tête chevelue du fumeur d'un léger nuage bleuté.

Renucci eût voulu rentrer sous terre ou injurier Camberousse, ou le tuer, ou simplement faire un détour pour n'avoir pas à lui parler, mais l'autre venait la main tendue.

— Belle journée ! s'écriait Numa tout joyeux. Le petit orage de cette nuit a rafraîchi la température. J'ai appris que vous étiez allé en

ournée. Un cigare ? Justement j'en ai d'excellents et vous savez, pas de ceux que vend le buraliste.

— Non, merci ! trancha le lieutenant de douane, les mâchoires crispées en écartant le havane blond que Camberousse lui offrait et en faisant mine de continuer son chemin.

Mais Numa n'était pas homme à se laisser ainsi quitter. Il barra la route à son interlocuteur et lui dît, cette fois, assez bas :

— Eh bien ! pôvre ! T'ai-je menti ? Ai-je éteint ma lanterne ?

Renucci recula. Il hésita un instant, se sentit définitivement vaincu et répliqua tout haut :

— Mon cher Camberousse, je ne sais pas ce que vous voulez dire. Mais, au fait, j'ai une commission à vous transmettre de la part de ma femme. Si vous n'avez rien à faire ce soir – il appuya sur le « ce soir » – venez donc dîner à la maison. Au dessert on pourrait parler des projets de nos enfants. Je crois...

Et c'est ainsi que le fils du lieutenant de douane Renucci épousa la fille du contrebandier Camberousse qui, le soir du mariage, entra pour la première fois chez Soulas, le marchand de tabac, et acheta un cigare, le meilleur de ceux que fournit la Régie française.



-
- 1 10 août 1513.
 - 2 On appelait ainsi les vaisseaux de l'ordre de Malte.
 - 3 Les boulets ramés étaient réunis par une barre de fer. Leurs effets étaient particulièrement meurtriers.
 - 4 « Durant la vogue » signifie durant la navigation à la rame.
 - 5 Le sultan de Constantinople.
 - 6 Sorte de grande barque que l'on pouvait munir d'une voile.
 - 7 Futur duc de Wellington, le grand adversaire de Napoléon.
 - 8 Environ 250 000 francs. Un lac = 100 000 roupies.
 - 9 Faire la course : exercer le métier de corsaire.
 - 10 L'équipage avait aussi droit au produit du pillage qui comprenait tout ce qui était à bord du vaisseau capturé, sauf la cargaison.
 - 11 Petits mâts qui se hissent au haut des mâts pour porter la voilure supérieure.